Le Comte Vert de Savoie, poëme héroïque, par le Dr Jacquemoud...

LE
COMTE VERT
DE
SAVOIE,

POËME HÉROÏQUE

PAR

LE DOCTEUR JACQUEMOUD;

ŒUVRE

Couronnée par la Société Académique Royale de Savoie.



PARIS,
PRUDHOMME ET BLANCHET, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
Rue Mazarine, 20.

—

1844.

LE

COMTE VERT

DE SAVOIE.

GRENOBLE, IMPRIMERIE DE PRUDHOMME ET BLANCHET.

LE

COMTE VERT

DE

SAVOIE,

POËME HÉROIQUE

PAR

LE DOCTEUR JACQUEMOUD.

Œuvre

Couronnée par la Société Académique Royale de Savoie.



PARIS,
PRUDHOMME ET BLANCHET, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
Rue Mazarine, 20.

1844.



PRÉFACE.

Dans cette suite de vaillants comtes sous laquelle, au moyen âge, fleurissait bien brillamment, comme le dit M. de Sainte-Beuve, la tige de l'antique Maison souveraine de Savoie; dans cette série dynastique, si glorieusement continuée, d'hommes de haute et intacte renommée, que M. de Châteaubriand compte parmi les princes les plus chevaleresques de l'Europe, et que M. Victor Hugo appelle très-grands seigneurs, forts et puissants dans leur montagne, il en est plusieurs qui ont marqué mémorablement dans l'histoire; plusieurs dont les noms se trouvent mêlés sous un rôle avantageux à ce qui se fit de grand et de retentissant sur la scène du monde passé; plusieurs dont l'importance et, pour ainsi dire, l'extension personnelle ne sauraient être mesurées sur l'étendue géographique de leur modeste héritage, tant elles l'ont dépassée en merveilleuse disproportion, dans cette période si favorable au develop-

pement des grandes individualités! noms privilégiés que, par suite de la nature complexe des événements d'alors, les annales des peuples étrangers ont mentionnés avec un éloge plus ou moins impartial; noms chers et révérés que notre Savoie a recueillis, elle d'abord, elle avant tous, avec un soin jaloux, une religieuse sollicitude, comme on fait d'un patrimoine sacré, d'un précieux dépôt de famille; et cela, pour les montrer en exemple à ses enfants d'à présent et à ceux des temps futurs, comme une vivante et physionomique tradition de son honneur originel, comme la personnification héroïquement caractérisée de sa nationalité primitive et indéfectible. Or, parmi ces plusieurs dont on vient de parler, anneaux splendides et saillants sur le reste dans la longue chaîne dynastique, il s'en rencontre un, à première vue, qui s'est mis incontestablement hors de ligne; un dont la figure ressort entre tous par la place élevée et singulièrement lumineuse qu'il lui fut donné de se faire dans le cadre général des physionomies historiques du moyen âge. Les familiers de notre histoire m'auront déjà prévenu et auront nommé le Comte Vert (Amé ou Amédée VI).

« Vi ha di certi nomi il solo cui suono fa correre più rapidamente il » sangue ne'petti atti a sentire entusiasmo. Tale è il nome del Conte » Verde. Questo principe è nella storia di Savoia ciò che Tancredi è nel » poema del Tasso. » (*Bertoletti.*)

Les chroniqueurs de Savoie, les biographes de Piémont nos co-nationaux, et les historiens italiens, sont unanimes à préconiser dans ce prince toutes les parties qui constituent le grand homme, le héros, dans la sévère acception du mot. Ils ont, les premiers notamment, rapporté avec assez d'accord entre eux, bien que dans une narration par trop parcimonieuse de détails et dépouillée d'attraits littéraires, les principaux faits dont se compose son existence extérieure. Quant à la partie intérieure, à ce côté de sa vie qu'on appellerait aujourd'hui populaire, individuel et tout humain, ils ont fait pour lui indistinctement comme pour les divers autres princes de la Maison de Savoie. Partout, dans leur récit, une aride économie de circonstances privées aux endroits qui

intéresseraient le plus. On dirait parfois, chez eux, un scrupule de modestie ingénue, un dessein presque avoué de se conformer, dans leurs pages, au vœu sobre comme aux habitudes simples et austères de ceux dont ils racontent les actions. Mais si, d'une part, au point de vue multiple sous lequel on étudie l'histoire à notre époque, on a regret de cette absence de développements, il est juste de convenir, par compensation, que cette sobriété outre mesure, qui peut à bon droit leur être reprochée, devient, pour la postérité, une abondante garantie de leur probité historique, une tacite recommandation de créance absolue à leur récit, pour le peu qu'ils nous ont transmis.

Les étrangers, eux aussi, comme nous l'indiquions tout à l'heure, ont rendu bonne justice à cette noble mémoire. A preuve de cette assertion, et comme témoignage désintéressé, il suffit de produire ici, puisées ailleurs que chez nos écrivains nationaux, deux citations seulement, lesquelles tiendront lieu, en quelque façon, d'exposé sommaire et authentique:

« Amé VI, dit le Comte Verd pour s'être trouvé à un tournoy avec des
» armes vertes, et monté sur un cheval caparaçonné de verd, fut un
» des plus grands princes de son tems. Après s'être affermi en ses sei-
» gneuries, auxquelles il avait succédé, en 1343, à son père Aimon, à
» l'âge de dix ans, et avoir heureusement achevé plusieurs guerres
» qu'il avait avec ses voisins (en Piémont et en Dauphiné), il reçut l'in-
» vestiture de ses Etats de l'empereur Charles IV. Il mena du secours
» au roy de France contre Edouard, roy d'Angleterre; fit une ligue avec
» Jeanne, reine de Naples et de Sicile; combattit le prince d'Achaïe,
» qui avait fait mourir ses officiers, et prit la ville de Turin. Depuis,
» l'an 1366, il alla en Grèce, contre les Ottomans, pour la défense
» de l'empereur Jean Paléologue, qu'il délivra des mains du roy de Bul-
» garie; et, à son retour d'Orient, il passa à Viterbe, où il présenta à
» Urbin V le patriarche de Constantinople, que l'Empereur lui envoyait
» pour la soumission de l'Eglise grecque. Le Comte Verd unit plusieurs
» principautés à la couronne de Savoie, et institua l'Ordre de l'Annon-
» ciade. Enfin, ce prince, heureux en ses nombreuses entreprises, après

» avoir régné quarante ans et s'être vu le juge médiateur de l'Italie et » le défenseur des papes, mourut de peste dans la Pouille, où il avait » porté du secours à Louis d'Anjou, roy de Naples, pour la conquête » de son royaume, l'an 1383. Par ses rares qualités, il fut comme l'ar- » bitre des grandes affaires de son siècle. Il avait épousé Bonne de Bour- » bon, fille de Pierre, duc de Bourbon, et sœur de Jeanne, reine de » France. » (*Grand dictionnaire historique français* de Moréry et des Continuateurs.)

Tristan le Voyageur, cet Anacharsis du moyen âge, dit, à propos de son passage en Bresse, pays qui, en ce temps, appartenait à la Maison de Savoie : « Alors régnait le fameux Comte Amé VI, surnommé *le Vert* » parce qu'il préférait la couleur verte à toute autre couleur, et qu'il » la portait sur ses vêtements, dans ses armes et ses bannières. Ce fut » à Bourg que je vis ce prince vénéré et puissant..... Il conquit plu- » sieurs pays voisins..... Il fit des merveilles à la grande journée de » Crécy..... Il délivra l'empereur de Constantinople des prisons du roi » des Bulgares, et chassa les Turcs de la Grèce..... Le Pape lui déféra » le titre de protecteur du Saint-Siége, et l'empereur d'Allemagne le » nomma Vicaire général de l'Empire, en Italie. » (*France au XIVe siècle,* par de Marchangy.)

Tel est le sujet traité dans ces pages que je laisse, non sans quelque appréhension, aller au vent chanceux de la publicité.

Sur le simple exposé qu'il vient de lire, le lecteur aura, je le présume, entrevu déjà, d'un coup d'œil préliminaire, le caractère à peu près général de l'œuvre (je n'ose dire poétique) que je soumets à son appréciation. Il ne s'agit ici de rien qui ressemble à une épopée taillée sur le patron antique. D'abord, un monde épique à remuer, c'est là un fardeau écrasant. Il faut un dieu pour créer un Olympe, et un Atlas pour le supporter. Les ressorts de la fiction homérique ne jouent bien que sous la main puissante du divin vieillard. D'autre part, les merveilles de la machine épique demeurent désormais en dehors de nos habitudes littéraires. Les formes, même de simple encadrement, de canevas su-

perficiel, calquées sur le système de la fable primitive, ne sont plus de mise depuis voici bien des années. Employées dans un sujet moderne et chrétien, en si discrète mesure et avec tel ingénieux déguisement qu'on le veuille supposer, les données classiques du thème païen seraient une infaillible condition d'irréussite pour l'imitateur malavisé et trop tard venu. L'intonation d'une formule qui consonnerait le moindrement avec l'*Arma virumque cano* du chantre d'Enée, ferait, dès l'ouverture du poëme, crier à l'anachronisme, au renouvelé des Grecs. — Le lecteur intelligent aura senti encore qu'il ne peut non plus être question ici de rien qui ait parenté avec le genre épique mixte, composé de moyens empruntés à la fable ancienne et d'éléments puisés dans le roman de chevalerie (*La Jérusalem délivrée,* par exemple). Cette espèce-là, traitée une fois pour toutes par le chantre de Renaud, avec une admirable entente et une parfaite contexture de l'ensemble, est également tombée en désuétude. Avec leurs nouvelles préoccupations littéraires, les hommes d'aujourd'hui ne seraient guère d'humeur à se prêter complaisamment à l'illusion des enchantements magiques. Continuer, à l'heure qu'il est, une pareille nuance épique, ce serait se perdre, même pour un poëte souverain ; la toute-puissance de ses accents ne le sauverait pas, et le chant de sa lyre inopportune mourrait dans le désert. Mais, y eût-il actualité, le passereau qui chante dans un creux sibérien des Alpes sait très-bien d'ailleurs que l'ambition ne lui appartient pas de se faire entendre sur le mode du cygne de Sorrente. — L'œuvre présente n'a également aucun rapport de filiation avec un certain genre moderne, triplement bâtard, fabriqué avec de l'histoire récente, de la fiction païenne et du merveilleux chrétien (*la Henriade*). J'omets dans cet amalgame hétérogène un quatrième ordre d'idées disparate : l'allégorie morale. On l'a dit : une telle création manque de principe de vie. Poëme sans poésie, série de vers presque sans versification, les quelques tableaux et portraits tracés de main de maître qu'on y rencontre çà et là ne suffisent pas pour donner à cette conception une physionomie épique. Oui, il y a de belles figures poétiques dans *la Henriade.* C'est grand dommage que la seule figure à caractère qu'on y désirerait avant toutes

les autres, n'y paraisse pas : celle de Henri IV. Le sujet est national et, de plus, merveilleusement domestique et familier pour la France; comment le poëte français n'a-t-il tiré de là qu'un poëme impopulaire? Quoi qu'il en soit, celui qui ose aujourd'hui articuler le nom du Comte Vert n'aurait pas même, aveu qu'il se hâte de faire, la prétention de s'aventurer sur les traces du barde qui a suivi le Béarnais allant à la conquête de sa royauté.

La production annoncée sous le titre de *Comte Vert de Savoie*, n'est et ne devait être qu'un poëme historique. Un tel cachet littéraire lui était de rigueur imposé par la nature foncière du sujet choisi.

Considérer donc le tableau résultant de l'ensemble de la composition, autrement qu'en se plaçant au point de vue de l'histoire, ce serait y chercher des effets de lumière artificiels, des faces et perspectives idéales qu'on n'a pas voulu y mettre, et fermer en même temps les yeux au jour vrai, mais peu étendu, à l'aspect naturel, bien que très-tempéré de saillie et d'éclat, sous lequel on a eu dessein de représenter une individualité héroïque.

Les grands profils poétiques d'une beauté achevée peuvent se rencontrer dans d'autres figures créées par l'art moderne. La réalité des traits, avec sa noblesse simple et rude, est partout ici; c'est du moins ce qu'on a essayé de relever dans cette ébauche.

N'était l'infériorité, sincèrement confessée, d'une pareille œuvre, j'aurais volontiers écrit en tête du livre : *Odyssée chevaleresque.* L'appellation pouvait convenir à plus d'un égard. Le type de physionomie bien prononcé sous lequel l'homme se présente, certains traits homériques mêlés aux traits chrétiens dans son caractère réel, le genre spécial de plusieurs de ses pérégrinations guerrières, une teinte enfin d'héroïsme aventureux qui domine, fortement accusée en maint endroit, dans le tableau général et varié de sa vie, tous ces accidents, consignés dans l'histoire et reproduits en esquisse dans ce poëme, semblaient donner motif au choix d'une telle dénomination. Dans l'embarras, toutefois, de savoir au juste en quelle catégorie littéraire convenue doit

être classée, hasardeusement née comme elle l'est, une conception qui n'a pas, que je sache, d'antécédents générateurs ni régulateurs ; dans la difficulté, par conséquent, de lui appliquer d'office, pour la légitimer, une étiquette connue, je l'intitulerai tout uniment : ***Biographie d'un héros écrite en vers ;*** dénomination assez juste et pas trop ambitieuse, qui ne saurait lui être contestée, ce me paraît.

C'est bien une biographie en effet. L'homme réel est pris à son berceau et conduit jusqu'à sa tombe par les phases diverses de son existence positive. L'intérêt d'action et de situation, si intérêt de cette sorte il y a, se trouve ici presque exclusivement restreint et concentré autour d'une personnalité unique. Pour la faire revivre, cette grande vie, dans les notables détails de sa vérité historique, il fallait remettre en scène, en les dramatisant modérément, les entours avec lesquels elle a été en contact, le milieu humain où elle a joué un rôle principal. Mais, on le répète, hommes et événements contemporains, tout cela figure ici accessoirement ; ce qu'il y avait à recomposer dans ce cadre biographique, ce n'était point le passé d'un monde, mais celui d'un homme.

Ainsi, nulle invention dans le sujet ; pas de force créatrice dans le plan de l'œuvre ; et pas non plus peut-être, je le crains bien, de mouvement animateur dans la composition.

Ensuite de ce qui précède, à peine est-il besoin d'ajouter que la légende n'a rien fourni à ces pages. J'ai compulsé consciencieusement les documents authentiques ; et il m'est passé sous les yeux un nombre suffisant de chroniques et de biographies, rédigées, les unes par des écrivains savoisiens, et les autres par des auteurs italiens. Muni de ces matériaux, je n'ai eu, à vrai dire, qu'à rassembler les faits et à les disposer selon l'ordre naturel. Dans ce travail de pur arrangement, je me suis interdit toute mutilation et déplacement historique. Aux endroits où les récits des divers historiographes et annalistes consultés se sont trouvés en désaccord entre eux, la vraisemblance restant néanmoins suffisamment gardée de part et d'autre à travers ces différences de narration, j'ai toujours opté, comme cela m'était permis, pour la version qui se prêtait le mieux

aux exigences du thème poétique. Là où quelque lacune était à combler, j'ai fait la moindre part possible à la fantaisie des suppositions. En ce qui a trait aux habitudes du héros, à son humanité proprement dite, enfin à ce qu'on pourrait appeler la face morale de l'œuvre, j'ai rassemblé avec soin ce qui s'est offert de saillant et de personnellement caractérisé dans les lignes biographiques des écrivains nationaux et étrangers. Ce côté moral, aussi vrai en son genre que le côté strictement historique, devait, à moins que l'ouvrage ne mentît à la pensée fondamentale qui l'a engendré, embrasser surtout le triple ordre des idées religieuses, chevaleresques et monarchiques; car, ce n'est qu'à travers l'éclairement de ces idées, comme à travers son jour naturel, que la figure de l'homme pouvait se présenter. Isolée et vue ailleurs que dans ce milieu lumineux, l'image donnée n'eût pas été la sienne; on n'aurait eu qu'une apparition fausse, qu'une demi-silhouette. De là la nécessité de faire marcher constamment, le long de l'œuvre, sur une double ligne parallèle, l'homme et le principe qui a fait son humanité ce qu'elle est, le héros et la grande pensée où il a puisé son héroïsme, la chose et sa raison morale, le fait positif et la vérité sociale qui l'a produit, qui le domine et le vivifie.

De tout cela j'ai tâché de former un ensemble aussi homogène que la nature multiple et diverse du sujet le comportait, peiné seulement que ce travail n'ait trouvé pour son exécution qu'un ouvrier aussi insuffisant. Au défaut de la triple unité d'action, de temps et de lieu, qui était, on le comprend, forcément exclue de l'ordonnance d'une œuvre de ce genre, j'ai tenté d'imprimer au total de la composition un autre principe essentiel d'unité générale, loi intrinsèque, plus difficile peut-être à garder que la règle des unités communes, dont les créations dramatiques de nos jours tendent de plus en plus à s'affranchir : règle, du reste, dépourvue de principe foncier, et qui n'avait pour base qu'une vérité de convention routinière.

La création, à supposer qu'il existe ici quelque chose d'approchant, porterait donc, non point sur le fonds mais sur la forme extérieure, sur le procédé d'exécution. L'idéal, toujours dans la même supposition, tou-

cherait au bord des choses seulement, aux contours flottants, aux accidents de remplissage, à tout ce qui est en dehors du fait réel et de la personne historique : simple affaire de détail de style ; question de diction, de ton, de couleur, de mise en relief, etc. L'Art et la Poésie, en un mot (mais j'appréhende très-fort que l'un et l'autre ne soient absents d'ici), entreraient enfin par exception dans la partie morale de l'ouvrage, dans les morceaux sous façon lyrique tenant lieu d'épisodes, et servant d'accompagnement aux divisions principales et de complément au total.

Il existe, chacun le sait, d'excellentes rhétoriques, traités complets et approuvés, sur la vraie manière de confectionner des poëmes épiques, des tragédies, des comédies, tout ce qu'on veut, enfin. Bien certainement, s'il en eût existé une aussi pour le genre particulier dont il s'agit, une sur la belle tournure à donner à une biographie héroïque écrite en vers, je n'aurais pas manqué d'en étudier l'esthétique d'un bout à l'autre ; j'aurais puisé le plus possible d'inspiration à cette source des ***saines doctrines*** et des ***justes élégances***. Si, de plus, comme il y en a pour tout expliquer, il y eût eu aussi des rhéteurs commentant et élucidant en conscience de profession les règles dudit traité, je me serais fait un devoir de prendre avis de ces messieurs ; et, leurs leçons aidant, je serais parvenu, aussi bien qu'un autre, à produire quelque chose de conforme aux ***vrais principes*** et d'avoué par le ***bon goût***. A défaut de rhétorique et de rhéteurs, en cette fâcheuse absence d'une direction quelconque, je me suis vu réduit à prendre conseil de moi-même. Qu'avec un tel guide, ma faible vue ait dû souvent s'égarer dans l'horizon inexploré, et mon pied faillir sur la route non encore battue, c'est chose qui se dit de soi-même.

Sans doute, d'après les principes admis par l'école des imitateurs, et autorisé en cela par de nombreux exemples, j'aurais pu, faute d'imaginative, puiser à pleine urne, avec plus ou moins de bonheur, dans les œuvres épiques des grands maîtres, ces sources originales, abondantes et limpides du ***beau*** classique ; il m'était facultatif de faire de

larges emprunts à ces riches mines d'où chacun a droit d'extraire le pur or natif. J'ai pensé néanmoins qu'il valait mieux recueillir, dans mon humble coupe de rude écorce, quelques gouttes, s'il était possible, de simple poésie suintant, bien qu'un peu trouble, de la veine avare de mon rocher solitaire, en exprimant toutefois mon ennui de n'avoir rien de mieux à offrir à la soif poétique de mon lecteur désappointé; j'ai pensé qu'il valait mieux creuser dans mon ténébreux souterrain et y poursuivre courageusement quelque filon oublié, au risque d'en tirer seulement deux ou trois parcelles de matière demi-lucide et équivoque, ne fût-ce même que des paillettes de chrysochalque. Au lieu de prendre la large route ouverte par les génies-modèles, ces grands voyageurs et éclaireurs du monde poétique; route que le dernier venu peut fréquenter à plaisir, et qui mène aux belles régions de la pensée, aux horizons étendus de la fantaisie; j'ai préféré (y aurait-il eu présomption et égarement de ma part?) suivre dans l'isolement mon sentier étroit, rocailleux, brusquement tournant, et brisé sans cesse, mais conduisant peut-être à la découverte de quelque coin de verdure non encore foulée et de quelques aunes d'horizon restées jusqu'ici inaperçues aux explorateurs. Voilà pour la conception, les idées générales et la conduite de l'œuvre.

Relativement aux idées secondaires et au matériel des formes et des moyens de composition, je ne me suis pas fait faute, quand cela était à ma convenance, de ce qu'il y a de déjà connu et définitivement acquis à la littérature moderne : fonds de données qui n'est l'exclusive propriété d'aucun écrivain, mais qui constitue le domaine commun et appartient de droit à tous. Aujourd'hui, comme à chaque âge de l'esprit humain, il règne un nouveau courant d'air intellectuel; on dirait une sorte d'atmosphère poétique rafraîchie, où les âmes respirent plus amplement, où chacune d'elles puise avec un surcroît d'activité, pour se les approprier et assimiler ensuite selon sa nature individuelle, les molécules du nouveau fluide vital universellement flottantes. Chacun prend dans ce milieu ambiant; j'ai fait comme tout le monde. Mais tirer absolument tout du trésor ouvert, reproduire telle quelle la substance prise dans ce fonds commun, sans chercher si l'on n'aurait point par devers soi des

ressources spéciales, ne créer en un mot que par réminiscence, ce serait, on le conçoit, une tâche par trop commode, triviale, et partant inutile. Pour caractériser une poésie, il faut autre chose que la répétition monotone des rimes qui déjà circulent partout. Deux ou trois idées sortant du propre fonds de l'écrivain donneront seules à ses pages une empreinte originale qui les recommande un moment à l'attention du public, de ce public de jour en jour plus difficile, plus exigeant, et qui a bien, il en faut convenir, un peu raison de se montrer tel. Mû par cette considération, qui doit, du reste, demeurer présente à l'esprit de tout homme prenant mission de parler au public, j'ai fait une tentative. A travers l'emploi des moyens laissés à la disposition de quiconque veut écrire dans la langue des vers, je me suis attaché à mettre en œuvre certains éléments poétiques auxquels, sauf démonstration contraire, je ne connais pas de précédents en littérature. Il me serait aisé de signaler ici les endroits; mais ce n'est pas nécessaire; puis, franchement, cela en vaut-il la peine? Le lecteur qui se tient au courant du mouvement littéraire, notera lui-même de prime abord les passages; il remarquera peut-être çà et là, au milieu des nombreuses vulgarités et défaillances de mon chant, quelques accents, trop clair-semés à mon grand regret, accents peu mélodieux et discordants sans doute, mais où je n'ai été l'écho d'aucune voix poétique étrangère. J'ai dit quelques accents, et c'est beaucoup dire; car l'innovation un peu étendue appartient au talent, et la création complète, au génie. Je ne suis dans aucune de ces conditions.

Reste à savoir maintenant si, construite comme elle l'est, cette œuvre possède en partie un mérite qui, pour extrinsèque qu'il soit, n'en est pas moins indispensable à tous les ouvrages de l'esprit, mérite d'où ils tirent leur principale chance de viabilité présente : celui de répondre à un besoin intellectuel ou moral du moment. La question de l'actualité littéraire est trop importante de nos jours pour qu'il n'en soit pas dit ici quelques mots.

Nous l'avons déjà remarqué en commençant : on ne peut plus jeter aucune œuvre dans le moule de l'ancienne épopée mythologique; cette

forme est brisée à jamais. La reconstruction d'un tel type épique est dorénavant laissée à l'innocente manie de certains hommes de lettres qui, demeurés fidèles au culte des Muses scolastiques d'il y a trente ans, s'obstinent à ne pas savoir l'âge où il vivent à présent. A cet égard donc, pas de contestation.

Mais de ce que la raison humaine a accompli sa phase juvénile, de ce que nous sommes loin, bien loin déjà, assure-t-on, de l'ère où la vérité se fondait avec la fable, où la première histoire des nations était une épopée, et leurs premiers annalistes, des poëtes et des rapsodes, on a tiré une induction trop générale, on a passé à une conclusion fausse, parce qu'elle est absolue. Quelques écrivains modernes sont allés jusqu'à prétendre que toute poésie tenant plus ou moins du genre héroïque, est devenue impossible; et ceux qui ont mis en avant cette assertion exclusive ont cherché à l'étayer des considérations suivantes, à savoir que les grands hommes et les héros ont essentiellement contribué à former le noyeau rudimentaire des sociétés naissantes, à policer, à émanciper graduellement les peuples enfants; que, par une conséquence nécessaire, les jeunes générations ont dû s'habituer à personnaliser leur nationalité et leur civilisation dans ces puissants individus, restés longtemps les bienfaisants tuteurs des patries adolescentes; que la gratitude nationale s'est dès le principe attachée avec un souverain intérêt à ces glorieuses mémoires, en les perpétuant par la tradition orale pieusement maintenue; que les littératures, après avoir consacré les premiers accents de leur berceau à bégayer la Divinité sous ses diverses appellations lyriques, ont dû, en grandissant, célébrer les grands noms héroïques et les inscrire dans l'immortalité par des chants populaires. Jusque-là, rien qui ne soit conforme aux enseignements de l'histoire. La critique a mis en pleine lumière ce fait primordial. Mais, de ce que le genre épique, qui est individuel de sa nature, a été la première forme affectée par la poésie, les détracteurs de l'épopée héroïque induisent mal à propos qu'elle n'est plus praticable aujourd'hui. Précisons leurs motifs. Ils nous représentent, car tous ne se sont pas encore mis d'accord sur l'âge assignable à l'esprit humain, ils nous représentent le monde arrivé,

les uns, à sa maturité seulement, les autres, à sa vieillesse déjà, et quelques-uns, à sa décrépitude enfin; cela posé, ils déclarent que ce qui a intéressé son enfance ne va plus aux goûts de sa virilité, et reste également sans charme pour son humeur sénile; qu'à la suite des successives et profondes transformations subies par l'humanité, l'œuvre sociale s'accomplit à notre époque bien autrement qu'aux ères initiales; que le travail de la civilisation n'est plus uniquement dévolu aux puissants individus, aux grands hommes, aux héros, mais qu'il se fait par l'apport de la capacité personnelle de chaque homme et par le concours, sans distinction aucune, de toutes les intelligences et aptitudes en masse; que le niveau commun de la raison humaine, demeuré si inférieur durant tant de siècles, se trouve aujourd'hui avoir atteint un tel degré d'élévation, que les grandes personnalités exceptionnelles ne peuvent plus surgir au-dessus; que dès lors, les figures phénoménales du monde passé ont cessé d'appeler à elles et d'occuper l'attention admirative des générations présentes; qu'ainsi la poésie, expression la plus intime, la plus brillante, la plus distinctive aussi d'une civilisation quelconque, se dégageant désormais de la forme héroïque et restrictivement nationale, doit revêtir le caractère humanitaire, le type d'universalité, qui est celui de l'époque, selon leur dire, du moins.

Oui, il y a quelque chose de vrai dans tout cela; oui, la poésie a besoin de s'humaniser par un côté. L'instinct unanime des littératures à cet égard ne saurait être en défaut; la pacifique révolution qui s'opère généralement, depuis voici bientôt une vingtaine d'années, dans le domaine des lettres, soit par rapport au fonds des idées, soit en ce qui concerne les formes mêmes les plus matérielles de l'expression, c'est là, certes, un fait dont, à l'heure d'aujourd'hui, l'évidence et la portée morale ne souffrent plus de discussion sérieuse dans le monde intellectuel.

Mais on sent, d'une autre part, ce qu'il y a d'aventuré et d'extrême dans la doctrine des proscripteurs du genre héroïque. Qui ne voit d'ailleurs que leur système tend, en définitive, à introduire les nébuleuses et flottantes préoccupations de la Politique dans la région de l'Art immuable

*

et serein? On voudrait faire de l'Art un partisan passionné; on voudrait, c'est le mot, démocratiser radicalement la Poésie.

L'étroitesse des limites imposées à une simple préface ne me permet pas d'entrer dans les détails d'une entière réfutation. La pensée éclairée du lecteur complètera elle-même les rapides et partielles observations que je vais jeter dans les lignes suivantes.

Non, l'humanité n'est pas, en réalité, arrivée au point de perfectionnement qu'on nous vante dans le programme théorique. Vue à la superficie de la société, la civilisation semblerait, sous certains aspects, justifier les belles annonces des systèmes; mais, sans même creuser à fond, regardez seulement, avec discrétion, un peu avant dans le positif du fait social, même chez les peuples réputés les plus cultivés, et vous ne tarderez pas à être tristement désillusionné. Prenant, dans toutes les questions, l'homme et la société sur le fait palpitant, chacune de vos études d'observation apportera un sec démenti aux théories acceptées sur parole, et chaque expérience journalière un nouveau refroidissement à vos plus fervents enthousiasmes humanitaires, si tant est, ami lecteur, que vous péchiez encore à ce sujet par trop de candeur. Sans vouloir nier le progrès social, ce qui serait un tort aussi grave que de l'exagérer, la bonne foi de l'observateur a le droit de douter si tout ce qu'on décore du nom de progrès civilisateur, en est bien effectivement; si les changements advenus dans l'humanité ne sont pas, en plus d'un cas, une réapparition de sa barbarie originelle sous des formes nouvelles; si, en polissant sa rudesse au contact des idées modernes, le génie des nations a racheté par des avantages suffisants la perte de son ingénuité et de sa droiture antiques. Il est permis peut-être de se demander si le système de nivellement qui tend non-seulement à proscrire du temps présent les grandes individualités, mais encore à les bannir de la place qu'elles se sont faite dans le cadre poétique du passé, à renverser l'autel sur lequel l'Art impartial aime à leur élever des statues, à dépouiller de tout prestige le culte des souvenirs séculaires que leur rend la reconnaissance des nations; il est permis de se demander si un

tel système gratifie l'humanité d'une bien précieuse compensation, en faisant surgir d'un coup et en foule, de leur obscure fourmilière, toutes les petites individualités sociales, en proclamant chacune d'elles souveraine indépendante, destinée à jouer un rôle supérieur, en la mettant par là en guerre tantôt ouverte, tantôt clandestine, mais permanente et acharnée toujours, avec tout ce qui l'entoure, et cela de telle sorte qu'il en résulte la rupture de l'unité des sociétés.

Et notez ici par parenthèse combien la littérature est toujours prompte et fidèle à refléter la couleur des théories et des opinions sociales. Adoptés par une portion de l'école poétique moderne, la portion jeune, immodérément enthousiaste, celle qui accueille en chaude amie les nouveautés exorbitantes, ces principes d'indépendance et d'individualisme ont donné naissance à ce genre de poésie intime, étroitement personnelle, qui a été en vogue durant la période de quinze ans qui vient de s'écouler. Laissant de côté les grands sujets qu'offre l'histoire du passé, chacun s'est mis, bravement et sans tant de façons, à se prendre soi-même pour type et, comme cela était reçu alors, à se faire son épopée intérieure à soi, son drame élégiaque à soi. Dans ce genre fébrile, marqué au coin d'une idéalisation démesurément excentrique, le *moi* égoïste de l'imperceptible individu a pris des dimensions épiques tout d'abord, l'acte le plus simple de la vie privée a été élevé à la hauteur d'un événement social, et la moindre larme du poëte microscopique aux proportions d'une douleur humanitaire. Il n'y avait pas, si exiguë qu'elle fût, d'individualité qui ne se mirât elle seule dans tous les beaux aspects de la création, qui ne se sentît complaisamment vivre dans toutes les palpitations des êtres d'alentour, qui ne remplît le monde entier de son *moi*, et ne s'imaginât représenter, elle seule, l'immense humanité. Il ne se trouvait pas de poëte, de poëte inconnu, de poëte incompris surtout (et il en foisonnait de ces Prométhées au petit pied) qui ne se construîsit son Caucase intime, son Golgotha domestique à la mode; et c'est là que chacun posait comme il l'entendait, s'octroyant gratuitement deux royautés : celle du génie et puis celle de la souffrance expia-

trice. Aussi, à chaque pas, en littérature, vous rencontriez un héros ou un martyr, à votre singulier ébahissement.

D'un autre côté, ne sent-on pas que cette *Humanité*, si fallacieusement prônée, n'est au fond qu'un mot abstrait avec lequel les partisans du système jouent d'une manière trop abusive? Evidemment, il y aurait folie à vouloir appliquer une pareille doctrine à toutes les nations indistinctement, à englober comme ça, à l'aveugle et pêle-mêle, dans un tout-y-va social, la grande, la multiple humanité, si dissemblable de peuple à peuple. La nature humaine est aussi diversement accidentée dans les nations que la nature physique dans les différentes parties du globe qu'elles occupent. L'élévation du niveau de l'intelligence universelle n'est point la même chez chacune d'elles. Chez chacune d'elles la civilisation s'opère par des procédés particuliers. C'est donner, tête baissée, dans les plus graves aberrations, que de ne pas tenir compte du génie national et des mille antécédents qui distinguent tel peuple de tel autre. Ce qui est un moyen d'avancement pour celui-ci, devient souvent un obstacle pour celui-là. Rien donc de général ne saurait être raisonnablement établi sur ce point.

Rentrons dans le cœur de notre question. En ce qui est des individualités héroïques dont nous traitions il y a un moment, les adversaires du genre épique manquent de justice dans l'appréciation qu'il leur plaît d'en faire. Ils s'opiniâtrent à ne reconnaître dans ces glorieuses figures que le type de la force matérielle. Mais cette force n'a pas été la seule puissance par laquelle ils ont exercé une action sociale si étendue. Ils ont aussi influé sur le monde par le génie, par la vertu, par des actes de haute humanité; et, sous ce rapport, leur mémoire appartient intimement à la poésie, à la religion de l'Art. De tels noms ne peuvent sans injustice être relégués, comme on le prétendrait, dans quelques coins obscurs et poudreux de la froide histoire. — Et puis, qui oserait assurer que les individus transcendants ont disparu sans retour du théâtre des événements sociaux? L'éducation philosophique des masses populaires, est-elle assez avancée? l'horizon du monde poli-

tique, assez éclairci? la face de la nouvelle Société, assez nettement dessinée dans le clair-obscur de la scène flottante de l'avenir, pour qu'on soit fondé à prononcer que les personnages hors de pair n'ont plus de rôle à jouer dans le drame futur de l'humanité? Est-il bien certain que tel et tel peuple, pour traverser des crises sociales commandées par leurs destinées, pour se constituer enfin pleinement, n'auront pas besoin de ces conducteurs des nations, de ces guides extraordinaires qu'on nomme *héros*? Voilà le problème. Le dernier mot n'est pas dit là-dessus.

Superflu de nous arrêter ici au rêve extravagant, au non-sens social des utopistes outrés qui visent à détruire le sentiment de la nationalité par sa fusion absolue dans celui de l'humanité universelle.

Si le sentiment de la patrie est immortel de sa nature dans le cœur des générations humaines, le souvenir sacré des hommes d'élite qui ont, les premiers, constitué la patrie, et se sont, eux et leur dynastie, identifiés avec elle, ne doit pas vieillir, ne doit pas mourir. A moins de s'abdiquer lui-même, un peuple ne peut oublier les noms synonymes de sa personnalité originelle et répudier les premiers titres authentiques de sa dignité sociale. Ainsi donc, faire revivre à ses yeux les hautes images où l'illustration de son passé se trouve comme incarnée, comme individualisée, lui donner de fois à autre à contempler, de très-près et sous un aspect plus saisissant, ces gloires météoriques au rayonnement desquelles sa physionomie doit l'éclat qui la distingue parmi celles des autres nations, ce sera toujours le plus efficace moyen de réchauffer le patriotisme dans son sein, d'entretenir en lui le culte de toutes les vertus publiques. La religion des glorieux souvenirs est la dernière à s'éteindre, même chez un peuple impie, si jamais tout un peuple pouvait, sans se dissoudre, cesser un seul moment d'avoir une foi!

Maintenant, en ce qui regarde la question littéraire proprement dite, on conçoit assez aujourd'hui que la première condition d'une poésie, pour qu'elle soit acceptée et comprise, c'est d'être appropriée au véritable esprit philosophique et aux mœurs du siècle auquel elle s'adresse. Comme

les autres genres poétiques, le genre épique se trouve soumis à cette loi de rénovation périodique en vertu de laquelle la littérature, à certains temps donnés, varie de forme et de mode de composition : métamorphose plus ou moins complète, qui se produit non-seulement dans la nature des idées et des sentiments, mais encore dans la partie la plus superficielle du langage. La connaissance certaine, acquise enfin à notre siècle, de l'instinct du génie humain, a mis hors de contestation cette vérité : que, dans ces époques de mouvement progressif, l'Art, en général, sans pour cela changer de but moral et de tendance civilisatrice, abandonne ses vieux errements et se fraie d'autres voies plus larges, plus droites et mieux éclairées.

Rien donc n'empêche que la poésie épique ne soit aussi bien praticable de nos jours que dans les temps reculés; seulement elle est obligée de procéder diversement, sans dénaturer pour autant le caractère héroïque de ses personnages. Voyez en peinture, par exemple : tous les jours, un même sujet héroïque pris dans l'histoire ancienne est conçu d'une nouvelle manière, rajeuni avec d'autres couleurs, présenté sous une lumière différente. Au fond, la question gît presque entière dans la façon inusitée d'envisager le sujet et surtout dans le mode plus ou moins neuf de son exécution. Qu'on y réfléchisse un tant soit peu, et l'on se convaincra bientôt que c'est de là en effet qu'une œuvre tire en majeure partie son cachet d'actualité.

S'imaginerait-on, parce que l'officine homérique est fermée à toujours, qu'il n'y ait plus moyen de trouver une enclume et des marteaux pour forger une épopée? Certes, le *merveilleux* n'est pas, comme quelques gens de lettres se le figurent, l'élément essentiel de la poésie héroïque. La mythologie païenne n'est pas la seule source de la beauté épique. Loin de là. Notre civilisation chrétienne, largement comprise surtout comme elle l'est à cette époque, nous a ouvert des trésors nouveaux, livré des ressources de toute espèce; il ne s'agit que de savoir exploiter la carrière. L'auteur des *Martyrs* nous a montré, lui le tout premier, ce que peut le génie de l'ouvrier dans une semblable exploitation. Plus d'un beau parti en sens divers reste encore à tirer de cette mine iné-

puisable. Entière latitude est laissée de nos jours aux poëtes, aux puissants faiseurs, pour combiner d'autres éléments, monter d'autres ressorts, calculer des effets inaccoutumés, propres à intéresser au récit épique.

Mais alors, objectera-t-on, une œuvre conçue et exécutée sur ces nouvelles données ne peut plus se qualifier d'épopée. Soit encore. Une intitulation, telle ou telle, antique ou moderne, qu'est-ce que cela fait à la chose? Qu'au mot ne tienne; donnez à l'œuvre le nom que vous voudrez, ou plutôt ne lui en donnez point. Si elle est fortement organisée, si elle réussit auprès du public intelligent, l'œuvre saura bien se nommer d'elle-même; et le nom qu'elle se fera, soyez-en sûr, sera toujours beau, aussi beau que celui d'*épopée*. En ceci comme en tout, il ne faut pas chicaner sur le mot. Nous arrivons à une époque où l'étiquette ne caractérise plus rien; c'est le fonds des choses qu'il s'agit d'apprécier.

Mis ainsi en harmonie avec les goûts littéraires et les idées sociales du temps présent, le genre dont nous parlons aurait droit, par l'importance et l'étendue de la conception comme par la nouveauté de la forme, d'appeler à lui les sympathies des intelligences élevées; et cela de préférence, nous estimons, au genre poétique qui a semblé prévaloir jusqu'ici, le chant élégiaque, genre caractérisé par des productions à courte haleine, sans portée sérieuse, et d'un larmoîment monotone bien fait pour lasser les oreilles les plus résignées, genre plus personnel qu'humanitaire, plus sceptique que religieux, quoi qu'on en dise, et dont les intelligences graves commencent déjà à reconnaître le vide désespérant et le danger réel pour l'âme de la génération naissante.

La lyre qui ne rend qu'une note plaintive,
Au cœur des nations ne trouve plus d'échos.
(ALFRED DES ESSARTS, 1843.)

Ce que le monde lettré veut aujourd'hui, ce sont des œuvres viriles, des compositions larges et solidement pensées. Depuis une dizaine d'années,

les esprits paraissent se tourner de ce côté ; de jour en jour la tendance devient plus manifeste.

Le succès déjà obtenu par plusieurs productions d'espèce épique, tant dans la variété purement héroïque que dans la variété humanitaire modérée, sorties de la plume des écrivains contemporains, plaidera, du reste, plus démonstrativement que les meilleures raisons, pour la cause du genre épique que nous soutenons.

D'ailleurs, à présent que l'on revient avec une prédilection pleine de curiosité sur les hommes et sur les choses du passé, pourquoi le poëme héroïque, surtout s'il est marqué au sceau authentique de l'histoire, n'aurait-il pas sa part dans les travaux des hommes de lettres et dans l'attention d'un public éclairé, autant que la page d'histoire elle-même, autant que le drame et le roman historiques?

Plus qu'une considération, la plus directe de toutes, et je clos cette préface.

Si le temps propice à l'avénement de l'épopée, c'est, comme on l'a remarqué, le premier âge littéraire des nations, lorsque le doute n'a pas encore fait invasion dans les intelligences, et que les mœurs n'ont pas subi encore ces altérations profondes qui défigurent le type original d'un peuple, il sera vrai de dire que la poésie épique convient aujourd'hui à notre nation plus qu'à aucune autre.

Notre Savoie est à la fois antique et moderne : moderne, par son avancement dans les sciences, dans les arts et dans la voie pacifique de toutes les véritables améliorations sociales; antique, par son isolement des grands centres de dépravation, par son ferme attachement à l'ordre de choses que les siècles ont institué et sanctionné pour elle, par ses affections religieuses et monarchiques, par la solide chaîne de ses traditions locales, par ses mœurs conservées, quant à la majorité de la population, presque dans leur simplicité génuine, par le culte commémoratif des aïeux, enfin, par toute sa physionomie morale aux traits accentués comme les grandes lignes des rochers éternels qui l'encadrent.

Ce qui est dit ici de la Savoie peut s'appliquer à la généralité des Etats sardes, et surtout à la nation piémontaise, cette belle et noble portion de la grande famille monarchique à laquelle nous appartenons: nation pleine encore de sa sève première, sœur antique et fidèle de notre Allobrogie, fille du même passé qu'elle, assise au pied des mêmes Alpes et au pied du même trône, enviablement privilégiée du Ciel, qui envoie sur elle le souffle âpre et pur de la montagne pour vivifier l'air énervant de la tiède Italie.

Pour nous, loin de nous ranger en ceci au sentiment des alarmistes exagérés, nous inclinons à croire que l'action de l'influence externe, en ce qu'elle a de corrupteur, est encore pour le moment présent assez neutralisée par cet ensemble d'éléments primitifs et vivaces qui fait le fonds moral du pays. A notre sens, le sol de la patrie savoisienne n'est point, littérairement parlant, stérilisé par le souffle aride du scepticisme étranger dont l'atmosphère nous environne, au point que le laurier de l'épopée nationale, pure, naïve et primitive, ne puisse plus y fleurir.

Ainsi donc, de même que les autres nations ont eu, chacune, le leur, pourquoi notre pays n'aurait-il pas son poëme épique, à lui ? Pourquoi, chez nous, contrairement à ce qui se pratique ailleurs, la haute poésie, demeurant en dehors de la nationalité, se condamnerait-elle à chercher ses sujets autre part que dans les pages historiques qui font l'orgueil du nom savoisien? A en juger d'après le système d'éducation littéraire suivi jusqu'ici parmi nous, à voir nos études se porter d'abord avec une préférence exclusive vers l'histoire des peuples étrangers, et nos admirations vers les gloires qui ne s'appellent pas de notre nom, on serait tenté quelquefois de penser que, semblables aux peuples qui sont d'hier, nous n'avons ni passé, ni histoire, ni gloire, rien, en un mot, à savoir ni à dire sur notre propre compte. Certes, nous n'en sommes pas réduits à cette condition. Heureusement les bons esprits, et, de ceux-là, il y en a chez nous beaucoup plus qu'il n'en paraît à la superficie de notre société, les bons esprits commencent à reconnaître cette dangereuse dé-

viation ; ils comprennent qu'une direction plus naturelle, qu'une impulsion plus patriotique doit être donnée dorénavant aux travaux et aux sympathies des jeunes intelligences ; qu'avant d'être, dans nos études, Grecs, Romains, Français, voire même Anglais-byroniens, et je ne sais quoi tant encore, il ne nous siérait pas mal, à nous hommes de la Savoie, d'être un peu Savoisiens ; qu'au lieu de nous laisser toujours imposer les idées, les goûts, les émotions et les enthousiasmes des autres, il serait plus rationnel, plus digne peut-être, de juger et de sentir par nous-mêmes, de descendre jusqu'au cœur de notre nationalité, de bien regarder s'il ne se rencontrerait point çà et là, dans nos annales domestiques, quelqu'un de ces beaux types, quelqu'un de ces sujets merveilleux, faits pour passionner le sentiment poétique chez tous les hommes et dans tous les temps.

La fibre nationale est toujours forte et vibrante dans notre cœur ; il est temps de mettre à notre lyre la corde patriotique qui doit y répondre.

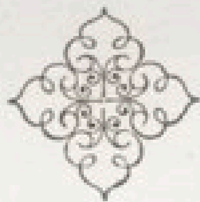
En arrivant avec mon poëme auprès du public, je ne serai donc pas intempestif, non, je ne le serai pas, pour mon pays, du moins ; j'en ai la conviction. Ce besoin, senti enfin chez nous, d'une littérature nouvelle et spéciale, j'aime à me persuader que, si je ne l'ai pas satisfait autant que cela était dans mon vœu, je l'ai servi toutefois en partie. J'ose encore espérer que ces lignes si peu poétiques seront pour les littérateurs mes concitoyens un tracé préparatoire, un premier acheminement vers le champ de poésie où la noble palme épique nous reste à moissonner.

J'ai détaché de nos fastes domestiques une seule page, une des plus héroïques, la plus admirable de toutes peut-être, et je l'ai traduite dans l'idiome rhythmé, en cette vue qu'elle devînt l'histoire du Comte Vert de Savoie la plus vulgaire, la plus savoisienne, la plus complète qui existe jusqu'à ce jour ; car, il ne faut pas s'y méprendre, la meilleure histoire, l'histoire vraiment propre à nationaliser un grand nom, à le faire descendre ou, pour parler plus juste, monter jusqu'à l'attention de la foule et vivre dans la mémoire populaire, c'est le poëme.

Je le répéterai, de peur qu'aucune des paroles risquées dans cette préface ne soit accusée de présomption : une large lacune existe toujours dans notre civilisation littéraire. Un monument poétique résumant complétement notre nationalité, demeure à édifier. En attendant que, chez nous ou chez nos compatriotes d'outre-monts, l'homme de génie, l'artiste excellent qui nous manque et que nous désirons pour la construction du grand œuvre, soit trouvé, j'ai cru que je pouvais, moi, ouvrier ordinaire, apporter néanmoins ma fascine au vide à remplir, et mon moellon à l'édifice à élever. Ni plus, ni moins.

Maintenant le public, si mon livre s'en acquiert un, le public, celui de mon pays notamment, me saura-t-il gré de ma bonne intention? Me tiendra-t-il compte des efforts faits pour lui donner une poésie qu'il n'avait pas? Plusieurs nobles intelligences, qui m'appuient de leur sympathie et qui m'ont dit d'oser dans l'entreprise, m'ont promis en même temps que ce suffrage-là ne me manquerait point. J'y compte donc. Ce m'est, je l'avoûrai, toute une récompense déjà, de pouvoir penser que, s'il me refuse l'esprit poétique, mon pays m'accordera en revanche l'esprit national.

Je ne fermerai pas ce livre sans remercier, du meilleur de mon cœur, la Société Académique Royale de Savoie, de l'accueil si bienveillant et si laudatif qu'elle a fait unanimement à toutes les pages que jusqu'ici j'ai soumises à son appréciation. Pour son honneur comme pour le maintien, si salutaire, de son autorité littéraire parmi nous, je souhaite que son jugement à mon égard ne soit accusé par ceux qui liront ces lignes ni de trop d'erreur ni de trop de partialité.

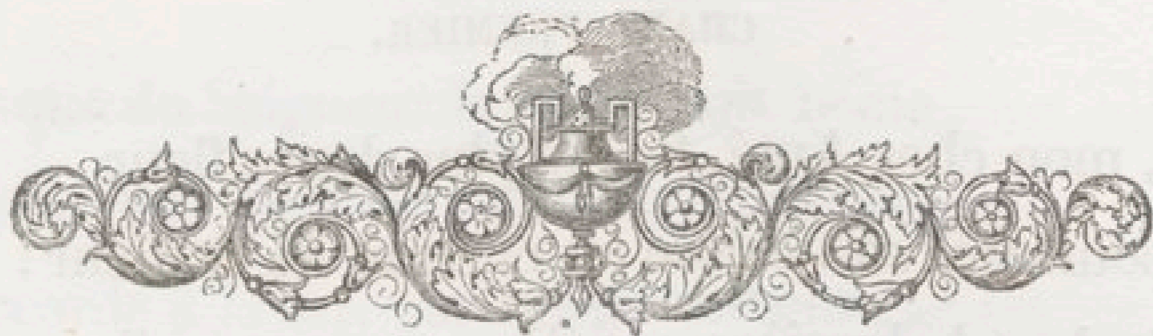


CHANT PREMIER.



DERNIÈRES PAROLES

DU PRINCE AIMON A SON FILS AMÉ.



DERNIÈRES PAROLES

DU PRINCE AIMON A SON FILS AMÉ.

Tradition monarchique.



I.

Sur ce sein qui se glace, enfant de ma tendresse,
Pour la dernière fois, oh! viens, que je te presse!
Des feux de mon printemps pur rayon émané,
Miroir d'affection que Dieu m'avait donné,
Afin qu'en un portrait vivant qui la reflète
Mon âme eût d'ici-bas l'existence complète!

Amé, mon cher Amé, toi, la plus douce fleur
Qui pour moi soit éclose au chemin de douleur!
Esprit dont la lumière angélique et sans voile
De mon terrestre ciel fut la plus claire étoile!
Ce jour est le dernier où mes yeux te verront,
Le dernier où sur moi rayonnera ton front.
Mes pieds ne doivent plus sortir de cette couche;
Et ces mots de mon cœur sont le sceau de ma bouche.
Demain tu ne dois plus me revoir sous les cieux :
Je te quitte!... Il est temps d'échanger nos adieux!
. . . .
. . . .
Je m'en vais, fatigué de douleurs et d'années,
Dans le lit du tombeau reposer mes journées;
Je vais où refleurit notre âme en sa verdeur,
Où du soupir mortel l'insatiable ardeur
Trouve à flots et sans fin la source qui l'apaise.
Comme le prisonnier la chaîne qui lui pèse,
Je quitte cette vie, et n'emporte au cercueil
Qu'un regret en partant : te laisser dans le deuil!
Parmi tant de poison brûlant qui les dessèche,
Pour mes lèvres tu fus la goutte la plus fraîche
Qu'elles aient savourée au calice où le Ciel
Distribue à ses Oints leur lot royal de fiel.

Ainsi, que du Seigneur la bonté soit bénie,
Puisque, pour adoucir ma coupe d'agonie,
Il m'accorde à la fin, par insigne faveur,
Le baiser filial pour dernière saveur!
Chère image de moi, mon enfant, toi dont l'âme
Résonne par ma fibre et reluit de ma flamme,
De mon être mortel, toi, la meilleure part!
Mon seul soulagement, dans le deuil du départ,
Vois-tu, c'est de songer que ma vie éclipsée
T'aura laissé sur terre ainsi qu'une pensée
Palpitante d'amour, d'héroïsme et de foi,
Pour rendre devant tous témoignage de moi.
Dieu seul, ô mon Amé, lui dont le regard sonde
Tout amour, Dieu seul sait quelle attache profonde
Liait au tien ce cœur qui va t'abandonner!
Puisque le Ciel permet, mon fils, que, pour donner
Les leçons du sépulcre à ta blonde jeunesse,
Ma voix, près d'expirer, pour un moment renaisse,
Ecoute! et, dans ton cœur, toi par qui je revis,
Grave bien mes adieux et mes derniers avis.

. . . .

. . . .

Après moi je te laisse, ô reflet de moi-même,
Pour luire sur le front de ce peuple que j'aime,

Comme, au sommet des monts, pour son gage d'adieu,
Le jour laisse en mourant un dernier trait de feu.
Tête si frêle encor, que Dieu déjà condamne
A porter le bandeau, dont l'ombre sitôt fane
Les espérances d'or et les souris naissants,
Diadème léger que portent tes quinze ans!
A ceux au front de qui son sceau fatal se pose,
Sais-tu quels lourds devoirs le Roi du ciel impose?
Jeune âme vierge encor des douleurs d'ici-bas,
Frais vase d'innocence, oh! non, tu ne sais pas
Quel amer privilége il fait, et quelle somme
De dégoûts il octroie à ceux que son choix nomme!
Ame de lait, qu'un ange environne et défend,
En cette heure sévère apprends donc, mon enfant,
Que ton royal castel doit être une redoute;
Ton vrai trône, un pavois; ton seul dais, une voûte
De lances sur ton front; ton sceptre, un glaive nu
De l'aurore à la nuit en éveil maintenu.
Ah! si tu veux régner par toi-même, préserve
Ton cœur de ces plaisirs dont la mollesse énerve.
Mon fils, malheur à toi, si tu fais comme ceux
Pour qui le royal trône est un lit paresseux!
Si jamais, succombant au faix, ta main abdique
Les rudes fonctions de ce sceptre héraldique,

L'œil détourné de toi, l'âme de tes aïeux
Alors se voilera de douleur dans les cieux.
. . . .
. . . .
Le Règne, oh! que ton cœur dès aujourd'hui s'imprègne
Du grand sens que contient ce mot profond! — le Règne,
C'est le combat du fort en butte à mille coups,
Le combat éclatant d'un seul homme pour tous.
. . . .
. . . .
Comme l'aigle, son nid; le lion, sa tanière;
Comme les assiégés, leur muraille dernière;
Comme un soldat, le poste auquel on l'a planté;
Jusqu'à ton dernier sang défends ta royauté!
. . . .
. . . .
Que le puissant éclat de ta vie elle-même
Relève autour de toi celui du diadème.
Par des exemples saints ou de nobles exploits
Mets une sanction solennelle à tes droits.
Que, sans avoir besoin de ce siége d'où prime
Un roi sur ses entours, — ta vertu, haute cime,
Fasse aux regards vers toi dirigés d'en dessous
Reconnaître celui qui domine sur tous.

. . . .

. . . .

Garde pieusement, comme un saint héritage,
Ce peuple, dont le soin va t'échoir en partage:
Comme il me fut légué, je le lègue à mon tour;
Je l'aimais; qu'il retrouve en toi tout mon amour.
Heureux et maintenu dans sa tranquille joie,
Doux troupeau dont jamais nul d'eux n'a fait sa proie,
Sous l'abri pastoral de leurs pavois amis
Nos pères se le sont de mains en mains transmis,
Comme, dans un foyer de famille où l'on s'aime,
On se passe, de père en fils, à l'heure extrême,
Afin d'éterniser l'amour dans l'avenir,
Un joyau précieux, gage de souvenir.
A ce peuple imprégné d'innocence native
Si tu veux conserver sa vertu primitive,
Entoure-le d'amour. — En l'entourant de fers,
Tu le ferais esclave; et l'esclave est pervers.
Ce n'est pas un captif qu'au timon l'on attelle,
Mais un enfant que Dieu nous remet en tutelle.
Non, le peuple n'est pas aux rois, mais à Dieu seul!
Enfant, moi je te dis ce qu'a dit ton aïeul.
En un sobre bonheur que ton soin le maintienne:
Dans sa joie, ô mon fils! tu trouveras la tienne.

Puis, lorsque tu prendras vers les cieux ton essor,
Tu sauras, comme moi, ce que vaut le trésor
De bénédictions que le peuple heureux sème
Sur les pas de ses rois! S'il a du diadème
Trouvé le poids léger, c'est lui, quand nous mourons,
Qui pour l'immortel règne alors sacre nos fronts :
Le chrême avec lequel il nous oint dans la bière,
C'est le pleur que son cœur verse par sa paupière!
. . . .
. . . .
Une fois sur l'airain écrite, que ta loi,
Ainsi que contre tous, prévale contre toi :
Que cette loi, prêtant au faible un sûr refuge,
Ne sache pas le nom de l'homme qu'elle juge :
Que, semblable au soleil, regard central des cieux
Versant leur portion de jour à tous les yeux,
Sur ton peuple, en rayons paisibles, ta justice
Egalement, de loin, de près, se répartisse :
Que le crime toujours la rencontre en éveil
Au seuil des droits tremblants. Exclus de ton conseil
L'esprit de passion, de haine et d'amertume,
Feu qui, loin d'éclairer, trouble l'œil et consume.
Que, pour fouiller toute ombre et sonder jusqu'à fond
Et le bien et le mal, que l'homme, hélas! confond,

L'impassible examen, lampe fidèle et sûre,
Soit de tes jugements la règle et la mesure.
. . . .
. . . .
Auprès de la Justice, à la noble Pitié
Fais du trône royal partager la moitié,
Afin que, lorsqu'il va frapper, elle alentisse,
Comme une main d'en haut, le bras de la Justice.
La Justice, vois-tu, c'est l'arrêt de l'esprit,
L'esprit, règle qui ment, soleil qui s'assombrit
Parfois à l'instant même où l'on croit qu'il éclaire
D'une émanation plus égale et plus claire;
Soleil que la vapeur du sol des passions
Nous voile si souvent, sans que nous connaissions
La source d'où nous vient cette ombre, ni les causes
Qui font tant varier la figure des choses.
De l'Expiation corrigeant la rigueur,
La Pitié, c'est l'arrêt infaillible du cœur;
La Pitié, c'est la calme et tempérante flamme
Qui dans la froide loi pénètre comme une âme;
C'est le souris du ciel, par qui dans ce bas lieu
Nous sommes, rois d'un jour, les images de Dieu.
. . . .
. . . .

Afin qu'à l'heure où nul refuge humain ne reste
Aux sceptres menacés, l'autel, rempart céleste,
Consolide ton trône en danger, prête-lui
De ton trône en retour le solidaire appui.
Maintiens bien sous leur dais les fils du Tabernacle :
Du Dieu de notre Foi leur parole est l'oracle ;
Ce que leur bouche dit fait les peuples meilleurs ;
Et leurs mains vers le ciel conjurent nos malheurs.
Contre les ennemis qui l'assaillent, protége
L'universel Pasteur trônant au divin siége :
De nos Preux, à sa voix, toujours le bras s'armait ;
Et la triple Tiare a béni leur armet.
Dans l'ordre de l'esprit, sois à la voix romaine
Soumis comme un bon fils; mais, hors du saint domaine,
Que l'honneur de ton sceptre et ton titre de roi
Soient, dans l'ordre du temps, ta haute et seule loi.

. . . .

. . . .

Pour ne jamais faillir au royal caractère,
Souviens-toi que chez nous le sceptre héréditaire
Comme octroi ne vient pas d'une étrangère main,
Ni du Pontife-roi, ni du César Germain.
Le droit seul nous le donne ; et, dans ce moment même,
Ta consécration, c'est le souffle suprême

Que tu vas recueillir au chevet de ce lit!
Que ton front, qu'un reflet des aïeux ennoblit,
Respecte, en s'inclinant devant Rome et l'Empire,
La fierté de ces Preux qui dans ton sein respire.
Legs divin que ta main de la mienne reçoit,
Non, sous aucun pouvoir souverain, quel qu'il soit,
Ne laisse pas ramper ta couronne asservie;
Garde-la sur ton front, comme en ton sein ta vie;
Mon fils, tu n'en dois compte à nul pouvoir, sinon
Au Roi du ciel, qui seul aura sacré ton nom!....
. . . .
. . . .
Garde intact le dépôt de la doctrine antique
Transféré dans ton sein : c'est l'anneau dynastique
Par lequel au passé s'enchaîne l'avenir,
Comme à la vieille main la jeune vient s'unir.

. . . .

. . . .

En marchant vers le bien, laisse, louange ou blâme,
Gronder l'humain concert sans l'écouter de l'âme,
Comme vers le soleil le corps tout droit poursuit
Sa route, sans songer à l'ombre qui le suit.
Le bien que sous le voile en silence on opère,
Perle que seul connaît l'œil du céleste Père,

Pèse plus, très-souvent, au poids du paradis,
Que les gestes d'éclat sur la terre applaudis;
Et la vie au soleil des hasards consumée
Pour amasser un peu de la vile fumée
Qu'à ses dieux d'un moment prodigue un monde vain,
Restera sans salaire au tribunal divin.

. . . .

. . . .

Dans ta nuit orageuse et dans ton jour prospère,
— Et crois-en ce que dit à cette heure ton père! —
Ne compte que sur Dieu. Le terrain sur lequel
Trop souvent, insensés! de l'espoir temporel
Nous élevons le mur, est un terrain de fange
Dont au moindre accident le niveau se dérange.

. . . .

. . . .

Va, les destins des rois sont de dures leçons!
Tous ces toits de bonheur que nous établissons
Sur le sol ondoyant de la fortune humaine,
Sol que l'illusion prend pour constant domaine,
Aux orages du sort ces toits sans cesse ouverts,
Sont vite renversés au souffle des revers.

. . . .

. . . .

Le nid qui s'établit au penchant de la berge
Appartient au torrent qui monte et la submerge :
Le pavillon assis sur la poudre, est le lot
Du premier vent qui souffle et la disperse à flot :
Sur un sol de volcan les remparts que l'on fonde
Sont la part du torrent de lave qui l'inonde :
Le seuil qui n'a pour toit que la voûte de l'air,
Appartient aux autans, à la foudre, à l'éclair :
La moisson des silos construits sur le rivage
Est la propriété du flot qui le ravage :
Ce que nous asseyons sur l'avenir humain
Appartient au hasard qui le tient dans sa main.

. . . .

. . . .

Pavillon où des rois s'assied l'orgueilleux songe,
Le trône, prends-y garde, est fait d'un bois que ronge
L'insecte du cercueil, et le dais, d'un velours
Qui se fuse bientôt sous l'haleine des jours!

. . . .

. . . .

Afin qu'en notre cœur l'espérance conçue
Par un fatal retour ne soit jamais déçue,
Il faut — écoute bien ! — édifier ailleurs
Notre félicité sur des appuis meilleurs.

Fonde-toi dans ton cœur un céleste royaume,
Dont les Etats mortels ne sont que le fantôme;
Pose, bien au delà du temps, et tout à part,
De cette royauté l'invisible rempart.
L'espoir fort, la prière ardente et l'œuvre sainte,
Voilà le vrai granit pour bâtir cette enceinte,
Granit contre lequel toute flèche de mort
S'émousse, et que des ans jamais la dent ne mord.
Quand notre toit mortel au vent du sort s'agite,
Notre âme là-haut trouve un immuable gîte.
Si jamais dans l'orage, ô mon fils! tu perdais
Sur la terre ton seuil et ton trône et ton dais,
Tu trouverais encore au fond de ta pensée,
Pour abriter ton front, une tente dressée,
Et, plus brillant cent fois que celui des Césars,
Un autre diadème au-dessus des hasards.
Puis quand, après deux jours passés sur cette terre
Où dans les coupes d'or sitôt le vin s'altère,
La mort viendra tarir et briser dans tes doigts
Le calice d'ivresse où s'abreuvent les rois;
Quand son sceau descendra sur ta lèvre pâlie;
Si tu t'es préparé le calice sans lie
Que l'on boit au banquet où siégent les esprits;
Si, prenant les hauteurs humaines en mépris,

Tu t'es construit d'avance en la sainte vallée,
Pour y placer ton cœur, une tour crénelée,
Qui ne soit pas semblable aux tours sans fondement,
Dont la solidité chaque jour se dément;
Ah! si dans l'avenir, comme j'ai fait moi-même,
Ton cœur s'est réservé ce refuge suprême,
Ton rêve alors jamais ne sera confondu!
. . . .
. . . .
Arrivée au moment qu'elle a tant attendu,
Tu ne sais pas combien ma pauvre âme est contente
De quitter aujourd'hui ce trône, instable tente
Où je n'ai pas — mon Dieu le sait! — mis mon espoir;
Où j'ai veillé debout, sans joie et par devoir,
Comme au poste assigné veille l'homme du glaive,
Inquiet, attendant toujours qu'on le relève!
. . . .
. . . .
Des jours qu'il m'a comptés là-haut, ah! s'il eût plu
A Dieu de prolonger le terme révolu;
Comme il laisse fleurir, pour qu'il veille sur elle,
Le vieux chêne à côté de la plante humble et frêle,
Si, quelques jours encore, il eût contre le tien
Laissé battre mon cœur comme un vivant soutien;

Alors, affermissant ton pas encor débile,
Jeune âme, que ce soir je laisserai pupille,
J'aurais pu, conduisant ta candeur par la main,
T'enseigner à marcher par toi-même au chemin
Où vont ceux à qui Dieu, pour une épreuve insigne,
Du souverain pouvoir imprime au front le signe;
Chemin qu'il faut gravir en portant un bandeau
Où d'une nation pèse tout le fardeau;
Route sombre et longeant une pente scabreuse
Où sous chaque faux pas un abîme se creuse;
Sentier, sur tous les points, de ronce interrompu.
Si le Maître des rois l'eût permis, j'aurais pu,
Science que trop tard le malheur nous enseigne,
Vers ce mont périlleux et haut qu'on nomme « Règne »
D'avance te marquer du doigt et prévenir
Les mille écueils semés sur ta route à venir;
Je t'aurais inculqué les doctrines apprises
A l'école des ans et des terribles crises;
Puis, mon enfant, j'aurais...... Mais Dieu n'a pas voulu.
Eh bien, qu'il me soit fait comme il a résolu!
Comme au sentier fleuri des beaux ans, je le loue
Dans l'aiguillon des maux qui sur ce lit me cloue,
Dans le rayon des jours qu'à mes yeux il reprend,
Dans la poudreuse nuit à laquelle il me rend.

Vieux tronc, je le bénis dans le coup qui m'enlève
A toi, tendre rejet dont ma vie est la sève!
Ton avenir, enfant, je le confie au Dieu
Qui coupe de mes jours la trame à son milieu[1].
Dès que le vent d'en haut, souffle qui me calcine,
Sur le vieux sol des jours fait sécher ma racine,
Quand de mon sein flétri le rejeton qui sort
Est encor si tremblant et faible en son essor;
A cette jeune branche, afin qu'elle végète
Brillante de verdeur, loin du tronc qu'il rejette,
Dieu saura, tempérant l'air et les feux du ciel,
De sa grâce verser le flot substantiel.
Car c'est lui, quand il perd l'abri de la futaie,
Qui prête au grêle arbuste une main qui l'étaie :
C'est lui, quand du lion l'âge brise les reins,
Qui fait au lionceau pousser l'ongle et les crins :
C'est lui, quand la mort clôt les ailes de son père,
Qui donne le duvet à l'aiglon impubère :
C'est lui, quand la brebis meurt au froid des saisons,
Qui sur l'agneau tremblant fait croître des toisons :
C'est lui, lui, toujours lui, quand leur mère succombe,
Qui soustrait au vautour les fils de la colombe!!!
. . . .
. . . .

Maintenant que, d'un cœur confiant et soumis,
Aux soins du divin Père, enfant, je t'ai remis,
J'accepte mon tombeau... Je soupire après l'heure
De quitter pour toujours la vallée où l'on pleure,
L'heure d'atteindre au seuil des royaumes parfaits
Où du sceptre mortel les rois posent le faix.

. . . .

. . . .

Viens, ange d'innocence, aider enfin mon âme
A rompre doucement le dernier bout de trame
Qui dans ces sens humains me retient prisonnier!
Mon cœur va s'éteignant; qu'un pressement dernier
Transmette dans le tien sa suprême étincelle!
De la mort sur mon front l'ombre qui s'amoncelle
Va voilant de tes traits l'image dans mes yeux,
O toi, de mon matin rayon le plus joyeux!
Front dont le tendre éclat, de l'âme vrai symbole,
Fut de ma royauté la plus belle auréole,
Quand du cercueil sur moi la nuit vient s'épancher,
Sois encor la lueur qui dore mon coucher!
Sois pour mon front l'espoir d'une nouvelle aurore!
Pour la dernière fois que je te voie encore!
Que dans mes yeux ravis j'emporte, en les fermant,
De ton âme sur moi le doux rayonnement,

Afin que ce reflet tombé de ton visage
Au travers de la mort éclaire mon passage!

. . . .
. . . .

Amé, je vais t'attendre au sein de nos aïeux.....
Adieu pour quelques jours!... Au revoir dans les cieux!...

. . . .
. . . .

D'ici-bas maintenant, ô Seigneur, congédie,
— Car du dernier sommeil sur ma tête engourdie
Je sens, je sens déjà venir la pesanteur, —
O Seigneur, congédie en paix ton serviteur!!!

. . . .
. . . .

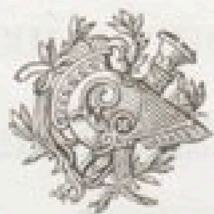
II.

Prince, arrachez vos bras de ce lit mortuaire:
Ce que vous retenez appartient au suaire.
De ce père chéri l'âme est allée où va
L'esprit des rois élus qu'appelle Jéhova.

Séchez, en détournant vos yeux de cette bière,
Ces regrets, dont le flot baigne votre paupière.
Plus de gémissements. Celui qui vous aimait
Vient d'entrer au séjour où le Seigneur admet
Ceux qui, dans ce bas lieu couvert de tant de voiles,
Pour le monde ont été ses vivantes étoiles.
D'un élan, vers ce ciel si longtemps souhaité,
Sur l'aile de l'amour, son esprit est monté
Ainsi qu'au firmament s'élève une prière.
Afin que vous soyez heureux dans la carrière,
Dans la sphère étoilée, aux pieds du Tout-Puissant
La sainte âme prîra comme un hymne incessant.
Ce cœur à votre cœur arraché, cette vie,
De votre sein, d'un trait, au sein de Dieu ravie,
C'est un vœu précurseur, un sublime penser
Que vers le firmament vous venez de lancer,
Comme, avant d'arriver quelque part, on envoie
Un messager d'abord pour préparer la voie.
Par des nœuds plus parfaits cœur au vôtre enchaîné,
Vers vous, comme un regard, esprit toujours tourné,
Du haut des cieux, ainsi qu'un familier génie,
Présent dans votre songe et dans votre insomnie,
Il reviendra, par fois, mystérieuse main,
Dans l'ombre orienter vos pas sur le chemin,

Parfois vous annoncer, voix amie et secrète,
Au coin de l'horizon l'orage qui s'apprête;
Tantôt cette chère ombre, au fond de votre sein,
Surgira pure et calme ainsi qu'un bon dessein;
Tantôt, ainsi qu'un jour interne, son image
De votre esprit viendra dissiper le nuage.

Chez nous, la Monarchie est un arbre immortel
Dont la branche est sur terre et le tronc dans le ciel:
Chez nos princes, celui qui règne aux cieux protége
Celui qui règne assis sur le terrestre siége:
Et chacun de ces rois que Dieu retire à lui
Est un ange qu'il donne au trône pour appui.



CHANT DEUXIÈME.



LE JEUNE CAVALIER.



LE JEUNE CAVALIER.



Un mouvement s'est fait vers la montagne alpine,
Et le long du ravin a frémi l'aubépine.
Sur le bord du sentier, comme si l'aquilon
Eût soufflé tout à coup, les échos du vallon
Traînent de roche en roche un long plaint monotone.
Et pourtant ce n'est pas l'âpre bise d'automne;

Elle pleure autrement. Non, ce n'est pas non plus
Le murmure que fait l'Isère dans son flux.
Dans l'air, comme on entend à l'heure des alarmes,
Roule un grondement sourd de voix, de pas et d'armes.
Un brouillard de poussière, avec ce vague son,
Monte en houle cendrée au bord de l'horizon.
L'oreille croit saisir au vent par intervalles
Comme un hennissement de guerrières cavales.
Mais le bruit par degrés s'accentue au lointain :
De la fanfare aux airs c'est l'éclat argentin,
Auquel, des grands conflits étourdissant prélude,
Les mugissants tambours mêlent leur note rude.
Et les gonfanons bleus, au front des corps armés,
Ouvrent leurs ailerons, de croix blanches semés.
Or, voici qu'un long cri, s'épandant sur la voie,
Tonne : « Dieu garde Amé!... Saint Maurice et Savoie! »

Et celui qui conduit cette troupe au chemin
Montre les bords français d'un geste de sa main ;
Et sur le sol de France, — ainsi que fait l'Isère
En dégorgeant du lit montueux qui l'enserre, —
Des alpestres bassins ces groupes descendus
Débouchent, en grondant au large répandus.

Puis là-bas, dans les champs, vers la plage où le Rhône
Fiance son azur aux fanges de la Saône,
Les peuples, que ce bruit soudain vient d'éveiller,
Ont dit: « Où donc va-t-il ce jeune cavalier? »

Du pas des ouragans il dévore la terre.
Sa cavale bondit comme fait la panthère.
Rude est son éperon; ferme, son étrier.
Comme il domine bien les bonds du destrier!
Au regard du soleil son vêtement miroite.
Dressé pour le combat, un fer luit dans sa droite.
Comme son front de neige est beau sous cet armet
Dont un panache blanc couronne le sommet!
Plus perçant que les feux dont son casque ruisselle,
Dans ses yeux le regard de son âme étincelle.
En suivant ce rayon pénétrant, on croirait
Que, semblable à la foudre, il va tuer d'un trait;
Et telle on voit, le soir, derrière une fenêtre,
Une lampe briller, s'éclipser et renaître,
Telle on voit dans ces yeux, à travers l'azur clair,
Aller et revenir la pensée en éclair.
Mais la fleur de jeunesse en ces beaux traits éclose
A l'œil n'éclate pas des teintes de la rose;

Sa joue adolescente à peine encor revêt
Sa superbe pâleur d'un blond et fin duvet.
Cette bouche n'est pas un bouton rose et tendre
Que le sourire, air frais de l'âme, fait épandre,
Ni, comme chez l'enfant, un calice rempli
D'où la folâtre joie, entr'ouvrant son doux pli,
Fait, ainsi qu'un parfum coulant de la corolle,
En effluve léger ruisseler la parole.
Ces lèvres aux bords purs, mais aux graves contours,
Paraissent seulement s'ouvrir pour donner cours,
Rompant parfois le sceau rigide qui les ferme,
A l'austère parole, à l'accent court et ferme.
A ces lèvres, sitôt qu'il en sort une voix,
S'attachent tous les yeux suspendus à la fois.
Son esprit tout formé, comme un type où l'on coule,
Semble, par la visible empreinte de son moule,
Sur ces traits frais encor d'enfantine beauté
Avoir mis le cachet de la maturité.
D'audace et de candeur combinaison étrange,
Ame à fier caractère esquissée en traits d'ange,
Dans les regards vers lui tournés, ce noble aspect
Met l'éblouissement, l'amour et le respect.
Mais des suaves traits si la grâce touchante
Attire tous les cœurs par les yeux qu'elle enchante,

De l'esprit sur ce front l'ombre qui se répand
Tient l'admiration en crainte et la suspend.
Sur ce beau crâne uni ce pli n'est pas la ride
Que creuse de son soc la passion aride,
Mais le trait fugitif, le sillon transparent
Que la réflexion trace en le parcourant.
Vaguement, sur ce front dont le charmant ovale
S'encadre dans l'airain, on voit par intervalle,
Comme au lac se reflète un nuage léger,
De l'idée en son vol la forme s'imager.
De l'âme sur ces traits la beauté qui s'imprime,
Est d'un héros naissant l'expression sublime.
Il semble que cette âme aspire par éclair
Le vent du combat, comme une poitrine l'air.
On ne dirait pas faits pour les chocs de bataille
Ces traits fins, le flexible élan de cette taille,
L'albâtre de ce teint et l'or de ces cheveux.
Pourtant sa pose est sûre, et son bras est nerveux.
Sous ce gilet de bronze écailleux qui le charge,
Son cœur de dix-huit ans bat plein, rapide et large,
Et voudrait déborder de cet étroit milieu
Comme de son airain l'eau qui bout sur le feu;
Ou telle, dans le bois d'un tronc en pleine force
La sève abonde à faire éclater son écorce,

Tel, affluant au sein, son sang comme en émoi
Voudrait de sa poitrine entr'ouvrir la paroi.
Quel air de mâle aplomb sur lui ! Quelle noblesse
Eclate dans ce port !... — Venus des bords de l'Aisse[2],
Trois cents preux cavaliers de son ban féodal
Devant lui font flotter la housse au vert sandal.
De ses légers chasseurs les impétueux groupes
Vont après lui, pareils à des chevreuils en troupes :
De la poudre qu'ils font l'air ondoie épaissi.
Ce jeune cavalier, où donc va-t-il ainsi ?

Dès l'aurore échappé de l'aire paternelle,
Il va, l'aiglon royal, essayer sa jeune aile,
Cette aile qui, plus tard, planant bien loin du sol,
Des Alpes aux Balkans mesurera son vol.

Hors de la sphère étroite où grandit son enfance,
Dans le large horizon de ses vœux il s'avance,
Comme fait le condor qui droit à son zénith
Monte le même jour qu'il est sorti du nid.

Issu des anciens Preux dont l'épée aguerrie
Aux enfants de Savoie a fait une patrie,
Bel astre à son lever, il va sous d'autres cieux
Ouvrir à sa carrière un champ plus spacieux.

Dans la lointaine voie où son instinct l'emporte,
Il a l'esprit vivant de ces Preux pour escorte,
Pour lustre autour de lui le nom qu'il reçut d'eux,
Et leur trace pour guide aux sentiers hasardeux.

La parole suprême et sainte de son père,
Il l'a mise en son cœur, afin qu'elle y tempère,
Comme une onde du ciel, les ardents éléments
Qui lèvent dans ce sein comme autant de ferments.

Il va.... Le premier pas que fera sa vaillance,
Le premier coup puissant que frappera sa lance,
Le sang vierge qui doit empourprer son pennon,
O France, il l'a voué pour défendre ton nom !

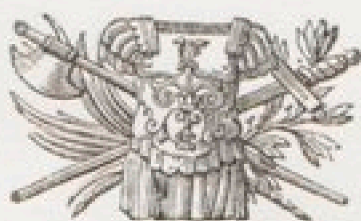
Il t'aime, noble France. Au glas de tes alarmes,
Tout son cœur s'est levé. Ceint des premières armes,
Des monts Savoisiens, doux champs de son berceau,
Il vient.... mourir peut-être.... au pied de ton drapeau.

Nos Preux, aux anciens jours (il t'en souvient sans doute,
O France!), de leurs monts t'ont fait une redoute,
De tes périls nombreux acceptant la moitié,
Solides dans leur roc et dans leur amitié.
Sans doute il te souvient avec quelle largesse
Leurs généreux conseils, vrai trésor de sagesse,
Et leur bourse et leur veine, au temps de tes revers,
Comme pour une sœur, pour toi furent ouverts.
Mais souvent ton grand cœur (et ce sont là les vices
Des hommes et des temps) oublia leurs services:
Souvent de leurs foyers, toi, tu les as proscrits:
Leur dévoûment valait peut-être un autre prix... —

Va donc, beau cavalier. Victoire à Saint Maurice!
Que comme un lis des monts ton panache fleurisse,
Et que le drapeau bleu, dans les heures d'effroi,
Comme un doux arc-en-ciel se déroule sur toi!

Pour qu'au champ des hasards, ton pied encor novice,
Sans se tromper de but, d'un sûr élan gravisse
Ces sommets escarpés qu'on nomme « Gloire, Honneur, »
La Croix sera pour toi comme l'œil du Seigneur!
Qu'au danger, en avant de tes pas, il la fasse
Sur ton obscur chemin rayonner vers ta face,
Comme il faisait splendir, au désert ténébreux,
Sa colonne de flamme au regard des Hébreux!

Au ciel de l'avenir, qui déjà se dévoile,
Noble Amé, dès ce jour marchera ton étoile.



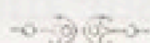
CHANT TROISIÈME.



CRÉCY.



CRÉCY.



I.

« Comme au jour où vers Dieu, dont tout secours descend,
» Ta prière pour moi montait d'un vol puissant,
» Redescendait propice, et, de ses blanches ailes
» Qui m'abritaient ainsi qu'une tente sous elles,
» Emoussait en passant l'ongle au vautour du Nord,
» Et balayait mon ciel de toute ombre de mort ;

» Aujourd'hui que l'esprit d'alarme m'environne,
» Prends mon seuil en ta garde, ô vierge ma Patronne !
» De cette même main qui jadis refoula
» Le Scyte ravageur, contre un autre Attila
» Qu'a vomi l'Océan sur mon rivage, assiste
» Ta fidèle cité ! — Vous, pour que je résiste
» Aux fils de l'étranger contre moi réunis,
» Soyez mon mur d'espoir, Monseigneur Saint Denis !
» Glorieux Saints Germain de Paris et d'Auxerre,
» Au dragon, s'il l'étend sur moi, broyez sa serre !
» Vous qui sacrez les rois de France, Saint Rémi,
» Donnez à notre Sire honneur sur l'ennemi !
» Dieu de la France, à moi ! »

Sur les pieuses dalles,
— Comme pleure une mère au seuil des cathédrales,
Quand le toit de famille est en péril, — ainsi,
Le cœur agenouillé, l'œil de pleurs obscurci,
Lutèce, que l'aspect d'un haut danger atterre,
Lamentait sa prière à Dieu.

Car d'Angleterre

Descendu sur les bords de la France, Edouard
Avait aux champs normands planté son étendard.
D'appétit l'œil luisant, le cœur battant de joie,
Comme un faucon de loin goûte des yeux sa proie,
Il regarde Paris.... On le voit au lointain
Venir à pas pressés pour saisir ce butin.

II.

Fidèle au cri d'appel, sur les bords de la Seine,
Où d'un conflit géant va s'établir la scène,
Amé, pour commencer sa carrière d'exploits[5],
Est venu soutenir les armes de Valois.

Le jour où, sur le seuil de Paris, Saint Maurice,
Qui garde nos couleurs sous sa main protectrice,
Conduisait nos soldats pour l'assaut de Crécy;
Dans les hauteurs des cieux, en signe de merci,
Voyant le bras ami que pour sa cause il lève,
Sur l'illustre Martyr, ce jour-là, Geneviève

Epancha, comme fait à son frère une sœur,
De son souris divin l'ineffable douceur.
Alors au drapeau bleu la France eut foi... La France
Crut voir venir des monts son jour de délivrance,
Quand, jetant ses rayons sur les Lis assombris,
La Croix blanche flottait aux portes de Paris.

III.

L'Anglais est refoulé loin des murs de Lutèce.
Bloqué dans ses détours, de toute sa vitesse
Il a fui vers Crécy. Semant à pleine main
L'incendie et la mort sur les bords du chemin,
Haletant, il arrive à la tour isolée[4]
Qui du haut du coteau surveille la vallée,
Aire de pierre d'où, jadis sur le Ponthieu,
Vieux vautours féodaux, les messires du lieu
Plongeaient de l'œil, cherchant au loin sur quelle prise
Leur serre irait d'un trait porter sa convoitise.
Sur ce mont, comme l'ours en retraite au rocher,
Contre un coup de surprise il vient se retrancher;

Il attend jusqu'au soir, dans son gîte en alerte,
Les chances de victoire ou de fuite couverte.

Philippe, sois prudent. Il est vrai que tu vois,
Rangés sous tes couleurs, un empereur, des rois,
Puis de beaux chevaliers qui portent des épées
Instruites au combat et fièrement trempées;
Mais sur son vert plateau le Léopard réduit,
L'oreille et l'arc au vent tendus, guette sans bruit;
Mais la lance irlandaise est savante à la guerre,
Et la mort met son aile aux flèches d'Angleterre.

IV.

Or, c'était le vingt-six d'août, en treize cent
Quarante-six. Déjà le jour incandescent
S'était, à son midi, voilé d'un gros nuage
Qui dans ses flancs bientôt eut couvé son orage.
Le vent, d'abord levé, mettait un sourd frisson
A l'aile des drapeaux. Fréquemment l'horizon

S'étoilait sous l'éclair, sinistre luminaire
De la fête de sang. Coup sur coup le tonnerre
Ebranlait la campagne au loin. La pluie à flots
Ruisselait. La Maye, en écumeux sanglots[5]
Enflant son pur soupir sous le fouet de l'ondée,
Roulait brune, au milieu du vallon débordée.
Et l'éclair redoublait; et, toujours plus grondant,
Plus pressé, le tonnerre éclatait.
Cependant,
Sans attendre qu'aux champs de l'horizon s'apaise
Ce conflit d'éléments, — la colonne française,
Haletante de faim, ployant sous trois fardeaux,
Le poids du jour, l'averse et les armes à dos,
Confuse caravane à la marche pressée,
S'est déjà près du camp d'Edouard avancée.

Hommes, chevaux, convois, noirs groupes débandés,
S'arrêtent, de sueur et de pluie inondés.
En trois tronçons d'abord, long serpent, la colonne
Se coupant, vers Crécy tout le camp s'échelonne;

Et là, pour restaurer sa fatigue et sa faim,
La gent de pied allait faire une pause enfin.

V

Et le ciel, lourd de feux, pesait ; et la journée
Tout entière au repos devait être donnée.
Lors, les hérauts de camp, circulant au milieu
Des lignes, vont partout criant : « Au nom de Dieu !
» Guidons, gens d'arme, archers, communes et pédaille,
» Halte ce soir ! Demain sera jour de bataille. »

Le troupier a mis bas l'arme et le havre-sac.
La gourde voyageuse et le pain du bivac,
La gauloise gaîté pétillant en ballades,
Sur le nom de l'Anglais les moqueuses bravades,
Des Xénophons du camp les merveilleux récits,
Vont en ronde déjà dans les groupes assis.



V.

La double légion de Gêne et de Savoie,
— Dont la bannière, en tête au camp français, déploie,
Comme une blanche étoile au centre d'un ciel pur,
La croix de Saint Maurice au cœur de son azur, —
Sentinelle en éveil, devait, quand la lumière
Poindrait le lendemain, de l'assaut la première
Frayer à tous le pas. Sous le trait ennemi,
En avant, vers la butte où l'Anglais affermi
Veille, la flèche à l'arc, et la lance en attente,
Le jeune Cavalier vient d'avancer sa tente.
Des rangs anglais autour du coteau recueillis,
D'acier aux dards aigus étincelant taillis,
Il suit les mouvements, les bruits, le moindre signe;
Il voit si l'Anglais porte un pas hors de la ligne.
Comme fait le chasseur qui, d'instant en instant,
Regarde si le loup sort du bois, il attend
D'heure en heure, au repli du vallon, en silence,
Qu'Edouard assiégé dans la plaine s'élance.

En vain l'Anglais deux fois tente une issue; en vain,
— Comme le loup cerné, qui le long du ravin
Se glisse, déjouant la meute qui le traque, —
Par un subtil détour, pour éluder l'attaque,
Il veut, à pas furtifs, de Crécy s'éloigner :
Amé tient l'ennemi sous ses yeux prisonnier;
Dans un cercle fatal il enserre sa proie.
Et, tandis que l'Anglais aux flancs du mont louvoie,
Lui, sous sa vigilance à l'œil sans cesse ouvert,
Comme sous un toit vaste, il a mis à couvert,
Tourbe aveugle accourue au combat hors d'haleine,
Les bataillons français répandus dans la plaine.

Et l'Anglais dans son cercle est si bien rétréci,
Qu'Edouard dès demain doit implorer merci,
Ou que, si — dernier plan de salut que propose
L'heure désespérée, où toute chance est close, —
Par la flamme et le fer il veut s'ouvrir le pas,
Pour issue il ne doit avoir que le trépas.

Et d'Amé, dans le fond de la plaine embrumée,
La lance est là qui luit comme l'œil de l'armée.

VI.

Mais voici que soudain, tout se taisant, un bruit
S'élève sur un point du camp ; une voix suit :
« Aux armes ! et massacre aux Anglais ! » La trompette,
Eparpillant son chant par saccades, répète :
« Aux armes ! » Par la peur enfanté, le péril
Semble grandir au front du camp..... Mais quel est-il
Ce téméraire preux dont la fougue subite
Trouble le camp, enfreint l'ordre, et se précipite
Avant l'heure en plain champ ? — C'est messire Alençon,
Qui s'élance au combat, tressaillant sur l'arçon,
La rage au cœur, aux yeux l'éclair, et la crinière
De son casque à tous vents. Le vol de sa bannière
Emporte sur sa trace, à la voix du clairon,
Ses mille cavaliers, intrépide escadron.
Des alliés en vain la masse obstrue et croise
Son passage ; — à travers la cohorte génoise
Alençon se fait jour par le fer, chevauchant
Dans ce vivant carré comme au travers d'un champ.

Puis, mêlant la poignante injure aux coups qu'il frappe :
« Est-ce, vils alliés, pour chômer une étape
» En ronde sous le frais des tentes, que, ce soir,
» Dans les champs de Crécy vous venez vous asseoir ?... »

Dans leur halte troublés par l'alerte imprévue[6],
Le fougueux Alençon à dos, l'Anglais en vue,
Les Génois, aux arrêts de la tente arrachés,
En hâte, hors d'arroi, par groupes détachés,
Se poussent au combat. La cohorte allemande,
Qu'Alençon apostrophe à son tour, et gourmande
Sur son lâche repos, en sursaut se levant,
Obéit à la voix qui lui crie : « En avant ! »

Un prompt ébranlement dans le cœur de l'armée
Se fait. — De rang en rang la discorde semée
Grossit. — Des cris de halte en vain sont répétés :
« Par Sainte Geneviève, enseignes, arrêtez !
» Arrêtez, par le roi notre Sire ! » — Rebelle
A l'ordre itératif du Roi qui le rappelle,
Renversant les piétons d'un coup sur le carreau,
Alençon effréné court, vole. — Le haro

Qui s'élève sur lui, se fond dans le vacarme.
Lui, sourd à toute voix, va toujours. — Dans l'alarme,
Les rangs massifs, au heurt des chevaux imprudents,
Se brisent, vrai chaos plein de sang au dedans.

Tel, lassé d'observer, trop longtemps en séance,
Son rival aux échecs, d'un coup d'impatience
Un joueur hasardeux pousse au vent ses jetons,
Brouillant tout, cavaliers, tourelles et piétons;
Tel, Alençon avait, par sa folle équipée,
Fait ce camp, sombre masse en tous sens dissipée,
Damier inextricable, où, vagabonds essaims,
Tournaient, s'enchevêtraient coursiers et fantassins.

VII.

Et le soleil déjà commençait sa descente
Au bord de l'horizon; et la pluie incessante
Venait par ses torrents accrus mettre aux abois
Le vivant tourbillon; et, de sa large voix,

Le tonnerre mêlé, rugissant phénomène,
Au concert désastreux de la tempête humaine,
Achevait de changer comme en Babel ce camp
Où l'homme et la nature allaient s'entre-choquant.

Comme le conducteur trop faible, qui dirige
En lice les coursiers indomptés du quadrige,
Abandonne, étourdi par leur élan fougueux,
Les rênes, et se laisse emporter avec eux;
Ainsi, flottant au sein du torrent qui l'entraîne,
Philippe de Valois, dont la voix souveraine
Se perd dans le tumulte, à son tour comme pris
De vertige, alors vole où volent les esprits.

Avancez! — Arrêtez! — double cri qui résonne
Et se croise à la fois. Tous commandent... Personne
N'entend. — Comme le vent qui seul conduit la nef,
De ce grand camp l'esprit de délire est le chef.

L'un par l'autre encombrés, sous un ciel noir d'orage,
Au chorus des clairons et des clameurs de rage

Grossi par les tambours aux roulements discords,
De cette masse informe, ainsi, les divers corps
Se heurtent pêle-mêle au pied de la colline,
Où l'Anglais attendait, calme en sa discipline[7].

L'attaque gronde avec ces mots : « Sus aux Anglais !
» Mont-Joie et Saint Denis ! sus, exterminons-les ! »

Seuls en groupe serrés dans l'immense bagarre,
Les chevaliers français, que la fureur égare,
Comme un dard dans un flanc, par Alençon guidés,
S'enfoncent, les yeux clos, dans les rangs irlandais.

Tandis que, sous l'éclair sanglant qui l'illumine,
L'action, où l'ardeur des preux français domine,
D'abord terrible, au bas du coteau, s'allumait ;
Immobile vedette, et pointant, du sommet
De la tour, son regard d'aigle sur la vallée,
Où des carrés français fourmillait la mêlée,
Sombre joueur qui suit son jeu d'un œil pensif,
Edouard méditait un échec décisif.

De ses archers d'Irlande, au pied du monticule,
Il voyait sous l'assaut la ligne qui recule :
Il voyait les Français, dans leur premier élan,
Du tertre qu'il occupe envahir le bas plan :
Et rien en lui n'était agité. — Sa pensée,
Comme d'un arc puissant une flèche lancée,
Dès le prélude avait, de l'un à l'autre bout,
Mesuré le combat. — Là sur la tour debout,
Pendant que son génie, universelle égide,
Combat sur tous les points, à tous les rangs préside,
A ses pieds il tenait, pour l'heure réservés,
Ses vieux carrés gallois par le glaive éprouvés.
Pareil, dans son haut flegme, à l'archer impassible
En silence ajustant d'un long regard la cible,
Sûr d'y toucher enfin, il visait au moment
D'écraser les Français avant leur rallîment.

De leur premier assaut une fois la furie
Abattue, — aussitôt la fortune varie :
L'Anglais sent que son bras s'est assez contenu :
La victoire est à lui : son moment est venu.
Comme, au souffle d'avril, issu de nos montagnes,
Un torrent imprévu roule sur les campagnes

Sa grande voix, son flot fangeux et sa vapeur;
Sur ces masses, déjà dissoutes par la peur,
Impétueux, du haut de la colline, il tombe;
Il tombe, et sous son choc tout s'ébranle et succombe.
Mouvantes tours d'airain, ses bataillons carrés
Vomissent le trépas de leurs flancs resserrés.

Vivants donjons battus de toutes parts en brèches,
Les escadrons français sous un courant de flèches
S'écroulent..... Puis, au sein du camp en désarroi,
Un cri se fait: « Mon Dieu! sauve qui peut! » — L'effroi,
Qui plane sur ce camp pris comme en une impasse,
Le livre au bras vainqueur. Le fer passe et repasse,
Et poursuit sa moisson. Malheur! tout est perdu!
Et le camp de Valois sur-le-champ s'est fondu.

L'Insulaire, vainqueur dans la lutte inégale[8],
A rugi : « Par Saint Jame et tous les Saints de Galle!
» Mort, mort au nom français! Victoire au Léopard! »

Alors la France a vu fléchir son étendard.

VIII.

Cependant, au milieu de la terreur panique,
Ferme à son point, en face au carré britannique,
Sous la grêle de traits qui dévore ses rangs,
Parmi les cris de mort des bataillons errants,
Seul avec sa fortune, au pied de l'oriflamme,
Valois par son trépas va clore le grand drame.
Sous lui son destrier, de blessures couvert,
Vient de s'abattre. Aux traits but immobile offert,
Sans cesse mille morts en sifflante volée
Cherchent, cherchent son cœur de roi dans la mêlée.
Ruine vive au sein des débris expirants,
Il fait front à son sort. Ses féaux vétérans
A ses flancs pour mourir se pressent.... Leur bravoure
Est le dernier rempart survivant qui l'entoure.
Et, quand il n'aura plus leurs seins pour se couvrir,
En roi de France il va seul combattre et périr !....
A ce moment, ses preux le conjurent : « Cher Sire,
» A pure perte ici vous vous ferez occire :

» Ah, vivez! — Une fois vous tombé, tout l'espoir
» De notre France, hélas! serait éteint ce soir!
» Que tardez-vous encore?... Au nom de la Patrie,
» Sire, au nom de Paris chancelant, qui vous crie
» D'aller à son secours! de grâce, loin d'ici
» Sauvez-vous! — C'est à nous de mourir à Crécy. »

Mais de ses preux sur lui les instances sont vaines.
Comme si dans le sang de ses royales veines
Il voulait étouffer son désastre, — il paraît,
S'obstinant à poser en mire à chaque trait,
Attendre impatient, de minute en minute,
Le fer ailé, porteur du grand mot de sa chute.
A l'instant l'ennemi, qui déjà ramenait
Ses lignes vers le mont, au loin le reconnaît.
Jaloux de capturer ce beau lot, l'Insulaire
Par degrés se déploie en ligne circulaire,
Enveloppant Valois avec ses combattants.
Le temps fuit, l'heure presse... Encor quelques instants,
Et l'Anglais va saisir sa conquête vivante.
Forclos dans sa défaite, une sombre épouvante
S'empare de Valois. Sa figure a blêmi,
Non devant le trépas, mais devant l'ennemi.

Et sans trêve, en parant les défis qu'on lui porte,
Dans leur rond éclairci les preux de son escorte
Tombent, tombent sanglants à ses côtés. — Alors,
Son désespoir appelle un secours au dehors :
« A moi, Charle Empereur ! A moi, Roi de Bohême !
» Venez tous, alliés ! » — Aux cris tonnants qu'il sème
Rien ne répond. La fuite et la mort sont partout.
L'Anglais seul, roi des champs du carnage, est debout.

Voyant du camp français les légions dissoutes
S'en aller comme au vent la poudre sur les routes,
N'apercevant plus rien dans le lointain, hormis
Quelques groupes épars et vagues d'ennemis,
L'Anglais s'étonne..., il doute, à peine ose-t-il croire
Que la lance ait sitôt complété sa victoire.
Las ! un roi sans armée est son dernier rival.

Et le soir descendait funèbre sur le val.



IX.

Comme le lionceau, dans sa course première,
Qui déroule en plein air sa naissante crinière,
Contre le royal tigre aux ongles souverains
D'abord ose éprouver la force de ses reins;
Au tournant du coteau, pendant que les cohortes
Jonchaient le pied du mont comme des feuilles mortes,
Ainsi le jeune Amé, dans une joute à part,
Alors se mesurait avec le Léopard.

Le bras neuf de vigueur, le front beau de colère,
Et la poitrine en mire aux traits de l'Insulaire,
Rassemblant tout son feu pour un suprême effort,
Il luttait, acharné contre les coups du sort.
Agile et bondissant sur sa selle fumante,
Des flèches de Bretagne il bravait la tourmente;
Il jouait de sa lance, et sous ses beaux défis
Les preux gallois pliaient, à leur tour déconfits.

Comme son bras croissait dans l'attaque hardie!
Sa jeune vie, au ton du conflit agrandie,
Se sentait là si bien dans le choc écumant!
C'était son vrai milieu, son intime élément.
Cette âme, dont l'assaut développait la taille,
Brillait épanouie à l'air de la bataille,
Comme, au jour qu'on lui rend, le front du prisonnier,
Comme la fleur précoce au rayon printanier.

En observant tantôt comme, en sa pause ferme,
Dans le superbe arrêt de sa lance il s'enferme,
Tantôt comme d'un pas léger il fond parmi
Les rangs anglais, les bat, dans le groupe ennemi
Voltige, et puis d'un trait par un subtil manége
Disparaît, éludant la foule qui l'assiége;
En admirant comment ces membres délicats,
Qui semblaient si peu faits pour le rude fracas
Des armes, savent bien tour à tour, sans détendre
Un seul instant leur nerf, attaquer et défendre;
On eût dit qu'il avait, dès l'abord du péril,
Atteint la sommité du courage viril.

Seul avec ses archers des rives de l'Isère,
Chasseurs à l'œil certain, à la flèche légère,
Il tenait un moment, rempart inattendu,
Le torrent ennemi sur ce point suspendu.

C'est en vain que l'Anglais du flanc de sa terrasse
Repoussait l'assaillant. Lui, fidèle à sa trace,
Toujours il revenait plus ardent agresseur,
Comme un lion blessé revient sur le chasseur.

Corps à corps, le Héros, au sein de la déroute,
Sur un tertre isolé, dernier point de la joute,
Terrain que pied à pied son désespoir défend,
Disputait la victoire à l'Anglais triomphant.

Murs de granit vivant, oscillantes falaises,
Non, rien ne les rompra, ces phalanges anglaises!
Au nombre il faut céder. Le malheur a vaincu!....
Ce penser dans son sein est comme un dard aigu.

Tandis que, l'œil mouillé, sur ces plaines funestes,
De la géante armée il contemplait les restes,
Son front s'illuminait d'une noble rougeur,
Et de son cœur brisé montait un cri vengeur :
— « Du rang des nations, l'Anglais, d'un trait de lance,
» Ne l'effacera pas, ton nom de reine, ô France !
» France, relève-toi ! Le malheur sous son faix
» Peut bien courber ton front, mais le briser, jamais!...»

X.

Le Héros gémissait.......
— De Valois en détresse
Le cri vient jusqu'à lui. Son âme se redresse :
Accumulant d'un coup les forces de son cœur,
Il accourt pour ravir sa capture au vainqueur.
Français, Génois, Flamands, soldats de Germanie,
Moisson que le combat n'a pas encor finie,
Poussière que l'Anglais sema sur le terrain
Comme au champ le semeur éparpille son grain,

A l'appel du Héros, voix qui fouille l'espace,
Bientôt tout se rallie et se meut sur sa trace;
Et son âme de feu, qui vole avec ses cris,
Rallume d'un éclair tant de pâles débris.

De son œil assuré la vive intelligence
De ce combat final a calculé la chance;
Le danger, il l'a vu de ce perçant regard
Que la colère aiguise et lance comme un dard.
La pensée est moins prompte.... Avec cette poignée
D'hommes de tous drapeaux, au trépas résignée,
Il plonge d'un seul bond au sein des rangs gallois
En zone déroulés sur les flancs de Valois.
Au choc instantané du nouvel adversaire,
De l'Anglais assiégeant le cordon se desserre;
La lance d'Amé creuse au cœur des bataillons;
Et le sang de Cornwal fume dans ses sillons.
Vers le centre, à travers mille lames pressées,
Etincelantes morts contre son sein dressées,
De son brûlant coursier le rapide galop
Va droit, comme à son but précis un javelot.
Son sein, ressort de feu, sous la cuirasse épaisse
Si puissamment s'élève et tour à tour s'abaisse,

Qu'il semble que chacun de ces mouvements forts
Suffit à repousser les traits de mille morts.

Sans laisser à l'Anglais le temps de reconnaître
Le nombre inférieur de sa troupe, il pénètre
Jusqu'au Roi, le soutient, foule à distance et rompt
La ligne d'ennemis qui l'étreint dans son rond.

Tel, au soudain contact d'un rayon, se dissipe
Un nuage en lambeaux ; tels, autour de Philippe
Les pelotons de Galle un moment condensés,
Sous l'éclair de l'attaque ondulent dispersés.

Dernier support des Lis, colonnes de courage
Où de l'Anglais vainqueur vient se briser la rage,
Hainaut, Montmorency, Saint-Venant et Monsaut
Du jeune cavalier ont secondé l'assaut.
Vainement l'Insulaire a juré : « Par Saint George !
» Sus à tout chevalier de France, et qu'on l'égorge ! »
De blessures le sein largement blasonné,
Du triple airain des forts le cœur environné,

Puisant, quand tout se perd, leur dernière assurance
Au fond du désespoir, les chevaliers de France,
Sur les pas du Héros qui conduit leur effort,
Jusqu'au bout, sans pâlir, ont fait face à la mort[9].

Albion, sache bien qu'aux suprêmes journées
Où le conseil de Dieu pèse ses destinées,
La France a des soldats plus forts que le trépas,
Des preux au cœur d'acier qui ne se rendent pas!

Alors le Léopard, dont la griffe tenace
Sur un butin si près déployait sa menace,
Recule en frémissant; et la lance d'Amé
Arrache un roi de France à son ongle affamé.



XI.

CHANT FUNÈBRE.

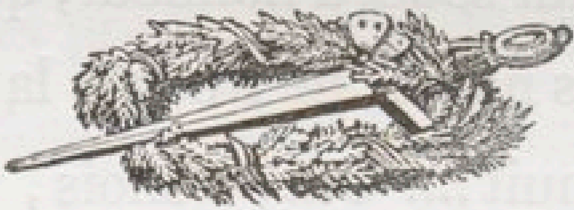
A présent, ils sont là, torses froids, poudres viles,
Ces vaillants qui passaient au galop sur les villes,
Dont les cœurs, réservoirs de noble sang remplis,
Avaient des flots de vie à verser pour les Lis;
Qui vengeaient les griefs, cherchaient les forfaitures,
Et semaient par tous lieux leurs traces d'aventures!
De la cause sacrée intrépides amants,
Qu'ils en avaient pour elle au sein, des battements!
Oh! de leurs bras combien l'étreinte était robuste!
Le plus stable rocher d'honneur, c'était leur buste;
Eux qui savaient si bien, en singulier combat,
Du premier coup d'estoc trouver la place où bat
Un cœur traître et félon; et dont la lame sûre
Pour fourreaux ne voulait que des seins sous l'armure!

Qu'ils dorment sous le frais du laurier sépulcral !
Ils l'ont gagné. Toujours, avec bonheur égal,
Ils savaient attaquer l'ennemi dans l'arène,
Et, dans ses fiers refus, la beauté suzeraine;
Preux dont le front, si haut de gloire, paraissait
Dominer le destin !... Et maintenant, qui sait
Quel rêve étrange ils font sur leur chevet de terre,
Alençon et d'Harcourt, Saint-Pol et de Santerre ?
Qui sait si de l'Anglais, qui chevaucha sur eux,
Le sanglant souvenir, comme un nuage ombreux
Qui passe au ciel serein, ne vient par intervalle
Traverser de leurs fronts la clarté glaciale !
Oh ! si, plus patient, le glaive en votre main
Eût attendu, fiers preux, l'aube du lendemain,
A vos coups les Anglais offerts en hécatombe
Auraient à votre place ici trouvé leur tombe.

Et vous, braves Génois, faites-la sans remords,
Votre halte, ce soir, sous la tente des morts,
Doria, Grimaldi ! — Jamais, ô capitaines,
Vos yeux ne reverront Gêne aux rives lointaines !
Vous ne reviendrez pas, fils du golfe d'azur,
Sous le berceau d'un ciel voluptueux et pur,

Ceindre le front doré des vierges d'Italie
De la palme d'honneur que vous avez cueillie!
Un ciel de plomb a mis son voile sur vos yeux;
Mais vos noms reviendront au seuil de vos aïeux;
Mais ce drapeau sorti des champs de Ligurie,
Il reviendra s'enfler au vent de la patrie;
Car le jeune héros qui soutenait vos pas,
Face à face resté seul avec le trépas,
La défendit du cœur et du bras, cette enseigne,
Des flots de votre sang page écrite et qui saigne,
Où Gênes, relisant ses deuils et ses succès,
Verra comment ses fils sont morts pour des Français.
Dormez!... Que nul souci d'honneur, que nulle crainte
Pour l'éclat de vos noms, ne trouble la paix sainte
De votre longue nuit!... Oui, Génois, vous avez,
Pour un massacre fou vrais martyrs réservés,
Fait, beau de désespoir, votre ouvrage de gloire.
Et la Muse, ô mes preux, si sur votre mémoire
La calomnie épand son souffle empoisonneur,
La Muse saura bien, arbitre de l'honneur,
Au soleil de l'Histoire étalant vos panaches,
Demander à la France: « Où sont-elles, ces taches? »
Non certes, quand vos bras pour le combat levés,
Fléchirent, sous le fer d'Alençon entravés,

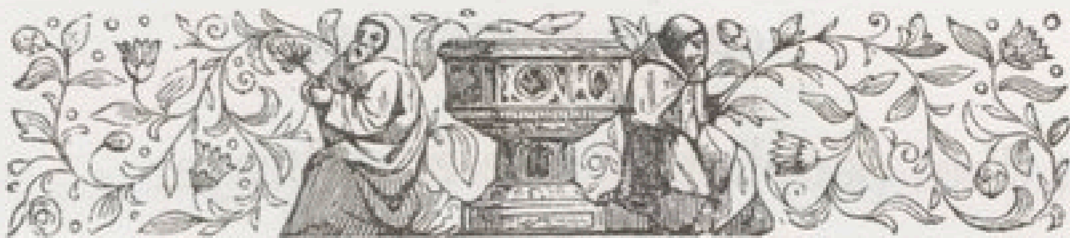
Lorsque d'avoir vaincu l'Angleterre étonnée
Doit à l'erreur d'un preux le gain de la journée,
La Muse ne veut pas que dans son panthéon
L'Etranger vienne mettre une ombre à votre nom!



CHANT QUATRIÈME.



SION.



SION.

I.

C'ÉTAIT alors le temps où la suprématie
Des satrapes teutons pesait sur l'Helvétie.
Celle-ci, chaque jour, sentait l'anneau de fer
S'étrécir, s'étrécir sur elle à l'étouffer.
Les guerriers du Rutli, héros entre les braves,
Avaient juré: « Brisons le bâton des landgraves! »

Serment d'un peuple prêt à se faire broyer
Plutôt que de subir un maître à son foyer.
Pressentant sous ces cieux sa carrière finie,
Dans son vol abaissé l'aigle de Germanie
Traînait l'aile déjà ; car la flèche de Tell
Venait de lui porter le premier coup mortel ;
Le sifflement du trait avait, vibrante annonce,
Trouvé dans tous les cœurs un long cri pour réponse.
Comme un seul milicien en armes, les Cantons
A ce signal levés, avaient dit : « Combattons ! »
Et le Thoun bouillonnait. Le pacte des Waldstettes
Rompait enfin le joug qui pesait sur les têtes.
Ainsi, dès la Jung-Frau jusqu'aux monts d'Appenzel,
Planait sur l'Helvétie un trouble universel.

Or, tout près du conflit dont grondait cette terre,
Dans le grand pli des monts le Valais solitaire
En ses premiers beaux jours de paix se maintenait.
Là, comme l'humble fleur de l'alpestre genêt,
Cachée au creux des rocs, protecteurs de sa tige,
Se dérobe au courroux des autans qui fustige
Le grand arbre croissant sur les larges plateaux ;
Ainsi, dans l'ombre, assise au sein de ses coteaux,

Neuve et pure en ses mœurs comme son ciel agreste,
Gardant sa liberté comme ses champs modeste,
Pendant que tout tremblait autour d'elle, Sion
Echappait un moment à la convulsion.
Si parfois du concert de mort qui l'environne
Vers elle un cri perçait, la grande voix du Rhône,
Qui vient mugir sans fin à ses pieds en passant,
Dans son rude solfége absorbait cet accent.

Source des fleuves purs et des mœurs virginales,
Le Valais, jusqu'alors, n'avait dans ses annales
Jamais compté de jours néfastes, et jamais
Nulle fange n'avait taché ses blancs sommets.

Par son ciel et ses monts, que nul site n'égale,
Par ses mœurs, par sa loi toute patriarcale,
De la Nature ainsi ce peuple s'approchait
Et des temps primitifs conservait le cachet.

⁂

II.

Sous le tempérament d'un pouvoir simple et sage
La cité prospérait. Selon l'antique usage,
Un vieillard couronné rassemblait dans sa main
Le sceptre et le bâton de pontife romain.
Son règne sur le peuple était un sacerdoce.
Dans les mains du vieillard la pastorale crosse
N'était pas le bâton qui frappe le troupeau,
Laissant de son pouvoir le signe sur la peau;
Dans sa droite indulgente elle était la houlette
Qui défend la brebis et l'agneau qu'elle allaite,
Dirige les troupeaux au gras pacage, et sert
De soutien au pasteur dans sa marche au désert.
Sur le sol que touchait sa pieuse sandale,
S'effaçait, chaque jour, la trace féodale.
Comme un sein d'homme libre, aux pas du saint vieillard,
La terre tressaillait. A la place où la hart
Dressait son appareil de haine et de vengeance,
Par lui la croix, signal d'amour et d'indulgence,

Avait ouvert ses bras au peuple ; et le billot
S'était sevré du sang qui l'abreuvait à flot.
Sa demeure n'avait point de tourelle à crêtes
Pour faire dans l'horreur des vengeances secrètes
Gémir le prisonnier, ni de profond réduit
Afin d'ensevelir le crime dans la nuit.
Modeste était le seuil qu'il habitait. Nulle arme
N'en défendait l'accès. Jamais le cri d'alarme
N'y résonnait. L'airain, de son treillis épais,
Ne l'environnait pas. Mais l'ange de la paix
Et l'amour des sujets veillaient devant sa porte,
Et, s'il la franchissait, lui servaient seuls d'escorte.
De jaloux courtisans de lui n'écartaient pas
Le peuple qui venait crier merci. Les pas
Du faible spolié, de la veuve qui pleure,
Savaient bien quel sentier menait à sa demeure.
Comme celui de Dieu, libre était son abord.
Son vrai mur de puissance à lui, son château fort,
C'était le temple saint, la vieille cathédrale,
Où, sous l'autorité de sa voix pastorale,
Tous les fronts s'abaissaient vers terre à l'unisson ;
Où les feux de l'autel et ceux de l'oraison
Sur son crâne inspiré mettaient un diadème
Près duquel eût pâli celui de César même.

C'est là que, retrempé dans la grâce, son cœur
De son premier printemps recouvrait la vigueur.
C'est là que ses vieux bras, aux fêtes catholiques,
Pour le peuple chargés de pieuses suppliques,
Elevant vers le ciel la prière et l'encens,
Malgré le faix des jours, étaient forts et puissants!
Et, lorsqu'après avoir, sur l'autel des saints rites,
De l'holocauste à Dieu présenté les mérites,
Il étendait ses mains sur le peuple à ses piés,
Le peuple en soi sentait ses crimes expiés.

Dans ce peuple garder l'esprit des mœurs antiques:
Traiter par l'Evangile et les douces pratiques
L'élan, trop fier en lui, des alpestres humeurs
Et ce qu'un âpre ciel mit de rude en ses mœurs:
Faire que ce peuple eût, avec le pain de l'âme,
Celui du corps aussi que chaque jour réclame:
Des besoins et des maux sonder le grand secret:
Tel était le labeur auquel se consacrait
Le Pontife, à son œuvre appliqué sans relâche,
Les yeux sur son Modèle, et, le long de la tâche,
Priant le divin Maître, afin qu'il nivelât
Le chemin, souvent dur, de son apostolat.

C'est ainsi que Sion dans sa paisible voie
Marchait, au doux vieillard remettant avec joie
De son frugal bonheur le soin quotidien,
Comme l'enfant sa vie à l'ange gardien.

III.

Mais le règne serein qui sur cette contrée
Appelait de beaux jours, fut de courte durée.
Au fond de l'horizon, bientôt se révéla
L'orage destructeur. — Le Pasteur, jusque-là,
L'esprit tranquillisé sur la bonne nature
Du peuple, terrain neuf soumis à sa culture,
Tout entier à ce soin, n'avait pas aperçu
Les racines du mal, qui, comme un noir tissu,
Etendaient dans ce sol leur profonde croisure.
Il avait négligé d'extirper, à mesure
Qu'ils poussaient dans les cœurs, les germes de discords
Par le vent de révolte apportés du dehors.

Tous les séditieux, d'opinions diverses,
D'accord sur un seul point dans leurs âmes perverses,
« La chute du Pasteur...., son trône anéanti..., »
S'étaient comme en un corps ramassés. — Ce parti,
Pour donner un succès plus sûr aux perfidies
Contre l'autorité du Patriarche ourdies,
Descendit dans le peuple. Il avait bien compris
Qu'il fallait dès l'abord travailler les esprits,
Leur jeter les espoirs séducteurs en pâture,
Des trésors de l'autel promettre la capture,
Dénigrer sourdement l'homme, et le dénoncer
Comme un monstre à punir, un tyran à chasser.
Et, se mettant à l'œuvre, alors, la Calomnie
Entre le peuple et lui sema la zizanie.
Du mensonge et du mal les louches artisans,
Souillant la sainteté même de ses vieux ans,
Répandirent sur lui ce souffle de l'envie
Qui noircit l'horizon de la plus blanche vie.
Au mensonge infernal, de bouche en bouche accru,
La plèbe avait prêté l'oreille; elle avait cru,
Comme elle croit toujours. Masse aveugle, imbécile,
Dont sans règle l'esprit du blanc au noir oscille!
Aux propositions d'attentat inouï
Contre le saint vieillard, la foule disait: « Oui! »

Comme elle dit toujours. Multitude légère,
Oreille large-ouverte au mal que lui suggère
L'astuce des faiseurs de désastres civils,
Ces abjects courtisans de la foule, plus vils
Que les flatteurs des rois!.... Poignard brut qu'à sa guise
La ruse des partis pour toutes fins aiguise!....
Puissance machinale à qui tous les ressorts
Donnent leur mouvement, comme fait l'âme au corps!..

Et Sion s'agitait. — Des sinistres menées
Dans l'ombre contre lui jour à jour combinées
Un bruit avant-coureur, un écho par moment
Au Pontife étaient bien parvenus. — Trop clément,
Jamais il n'avait pu se résigner à croire....

Les pieds pris dans les fils de cette trame noire,
La paupière fermée aux signes précurseurs,
Le Pontife était donc resté sans défenseurs.
De ses lévites seuls le chœur gardait son siége,
Gardiens eux-mêmes pris dans l'invisible piége.

Tel, au sommeil trompeur le confiant nocher
S'abandonne, au moment où son bord va toucher
L'écueil, ou que déjà la sombre mer ondule,
Prête à se soulever; tel, le Pasteur crédule,
Au sein des noirs périls qu'un génie ennemi
Sans trève amoncelait, s'était presque endormi.
Il ne soupçonnait pas, l'indulgent théocrate,
Que pour lui, tôt ou tard, elle serait ingrate,
Cette cité sur qui son règne avait été
Un long acte d'amour, une paternité!

IV.

Les seigneurs féodaux, envahissante race
Tenant moins de l'aiglon que de l'autour vorace,
Dont, usés mais encor menaçants, les châteaux
Pendaient comme des nids aux plus proches coteaux,
Appelaient, eux aussi, de tous leurs vœux la crise
A laquelle Sion allait se voir en prise.
Ennemis du pouvoir pastoral, leur désir
C'était, en exploitant les troubles, de saisir

L'autorité, bientôt aux factions livrée,
Sauf à s'entr'arracher plus tard cette curée
Que chacun d'eux voulait entière pour son lot.
Par ruse initiés au plébéien complot,
D'un parti déloyal complices au cœur fourbe,
Ils avaient, attisant les fureurs de la tourbe,
A deux fils aiguisé le fer qui se forgeait.
Le Pontife une fois disparu, leur projet
C'était, à la faveur de la lutte civile,
De fondre au même instant sur les murs de la ville,
Et, les tribuns broyés à leur tour sous le coup,
De remettre à ce peuple insensé le licou.

V.

Enfin à l'horizon, gros de foudre, s'élève
Le nuage fatal..... L'heure venue, il crève....
Il crève, et ce qu'il porte en ses flancs de mortel
Va tomber en grondant sur le trône et l'autel.
De son antre sortie au jour tombant, l'Emeute,
Grossissant après elle à chaque pas sa meute,

Poignard et torche en mains, et le pied excité
Par la voix des tribuns, envahit la cité.
La ligue des pervers, qui sema la révolte,
Commence à recueillir ses fruits mûrs. La récolte,
C'est le crime, le sang des justes répandu,
Le blasphème, l'horreur d'un peuple confondu.
Et la foule bientôt marche vers la demeure
Du Pontife, en jetant ce cri sinistre : « Meure
L'oppresseur de Sion ! » Et mille bras nerveux
S'apprêtent à frapper un prêtre à blancs cheveux !...
Comme si tout à coup, illuminant son aile,
De ce seuil jusqu'alors mystique sentinelle,
L'Ange de paix, debout au portail investi,
De son ombre, aux regards visible, était sorti ;
Et que, pour opposer une digue à la vase
Du peuple, noir torrent qui s'enfle et s'extravase,
Il eût à ses côtés, comme des visions,
Rangé du Pasteur-roi les saintes actions,
Aumônes, charités, jusqu'à ce jour voilées,
Mais toutes à cette heure en défense appelées ;
La foule, qui venait, frénétique, aboyer
Sous les murs du Pontife, et, jusqu'en son foyer,
Sur l'auguste vieillard porter sa violence,
Avant d'entrer s'arrête un moment et balance....

On dirait qu'un remords subit, un saint respect
Lui défend de briser cette porte où frappait
Auparavant sa main, suppliante, affamée;
Que jamais ses soupirs ne trouvèrent fermée;
Porte où la Charité lui fit toujours accueil,
Et dont ses pas pieux avaient sacré le seuil.

D'un air mêlé de honte et de divine crainte
La figure du peuple un moment reste empreinte.
Alors, les conducteurs de la tourbe, voyant
Dès l'abord son esprit indécis, ondoyant,
Font retentir plus haut leur accent de colère.
A ce cri qui l'émeut, la masse populaire,
Comme par un ressort le rouage poussé,
Vers le crime aussitôt marche, le front baissé.
Docile à l'aiguillon pressant qui la stimule,
Comme en bloc, pour heurter, sa fureur s'accumule.
Et la porte s'écroule; et le sac est donné
Au toit pontifical. Le peuple forcené,
Qui voulait du Pasteur la tête pour sa prime,
Rugit, en se voyant frustré de sa victime.
On avait, pour salaire, à ses yeux éblouis
Fait reluire l'espoir de trésors enfouis:

Alléchée à l'appât d'une riche dépouille,
Aux entrailles des murs son avidité fouille,
Fouille pour découvrir le monceau d'or rêvé.
Mais sa serre se crispe..., elle n'a rien trouvé.

Aux œuvres de vertu les œuvres ajoutées,
Aux pauvres à deux mains les oboles jetées,
Des veuves dans son sein les longs pleurs recueillis,
Les bienfaits de tous noms aux jours des ans vieillis
En nombre s'égalant..., voilà le trésor rare
Que le Pasteur cachait, comme son or l'avare!
C'étaient là les ducats d'un grand poids, les sequins
Dont son ardeur sans trève accumulait les gains.
Et c'était dans le sein de ce peuple lui-même,
Dont il est en retour payé par le blasphème,
Que le Pontife avait, sans jamais l'épargner,
De l'autel, à mesure, enfoui le denier!....

Et d'excès en excès cette plèbe enhardie
Livre, tout dévasté, ce toit à l'incendie.
Et le Feu, projetant ses lueurs à grand trait,
Dessine, peintre affreux d'un horrible portrait,

Fluctuante et rougeâtre au sein de l'ombre obscure,
Du peuple soulevé la terrible figure.

Reconnaîtrais-tu là, bon pasteur, la brebis
Qui paissait à ton ombre, et léchait tes habits,
Et dormait à tes pieds? — Aujourd'hui c'est l'hyène,
Qui ne connaît plus rien ; que la rage aliène.
Hier tu la nourrissais d'évangélique thym :
A cette heure il lui faut ton sang pour son festin!

Aimez le peuple, ô rois! mais redoutez la foule!
La foule, savez-vous ce que c'est? — C'est la houle
Qui vient baiser l'esquif, humble et douce d'abord,
Et puis, pour l'engloutir, revient heurter son bord.
La foule au cœur mobile, ah! c'est bien la tigresse
Palliant ses instincts de sang sous la caresse,
Qu'un gardien ne doit pas aborder de trop près,
Qui mange dans la main et la déchire après.
N'oubliez pas celui qu'un jour la populace
Salua roi des Juifs sur la publique place :
Aujourd'hui l'hosanna, les palmes..., puis demain
La couronne d'épine et la croix du chemin!

Croyez plutôt au flot docile qui se courbe
Sous la nef, oui plutôt qu'au roulis de la tourbe !

VI.

Comme aux jours où l'on vit la Désolation
S'asseoir en Israël sur l'arche de Sion ;
Alors, au temple en deuil, comme un drap mortuaire
Le voile s'est baissé devant le sanctuaire.
Et l'esprit enflammé des hymnes odorants
Qu'autrefois l'encensoir exhalait par torrents,
Sous le souffle de mort qui profane et dévore,
Retombe froid au pied des murs et s'évapore....
Comme l'œil qui s'éteint laisse un regard d'adieu
Errer terne à l'entour, la lampe du saint lieu
Sur ces murs désolés pleure en rayon blanchâtre,
Vacille agonisante, et dans l'urne d'albâtre
Meurt.... — Et sous le marteau qui le met en débris
L'orgue va murmurant quelques accents meurtris.
Vierges et vases saints, le Sacrilége souille
Toutes les puretés. Les vierges, qu'on dépouille

Du voile consacré, moins blanc que leur candeur,
N'ont plus, pour se couvrir le front, que leur pudeur.
Plus d'hymnes vers le Ciel. Sous le coup qui la tue,
La harpe, comme un cygne à mort blessé, s'est tue.
Les autels ont pleuré leurs ornements ravis;
Et le Meurtre est venu s'installer au parvis.

Et contre l'attentat de la horde farouche
Qui vient, la fange aux pieds, le blasphème à la bouche,
Salir la blanche dalle et l'air pur des lieux saints;
Contre l'éclair pressant des poignards assassins,
Les enfants de l'autel, la face sur la pierre,
Elèvent vers les cieux le mur de la prière.

Puis, le front rayonnant de ce même reflet
Dont leur âme, foyer d'extase, l'étoilait,
Lorsqu'aux jours solennels, du fond des saints portiques
Elle montait à Dieu sur l'aile des cantiques,
Comme l'époux attend l'épouse de son sort,
Aux marches de l'autel, ils attendent..... la mort!

Venez donc, meurtriers, dispenser des couronnes !
Craignez-vous des martyrs ? Ces bras chargés d'aumônes
Ne frappent pas.... Ces bras ne font que secourir.
Tuez !.... Qui sait prier est instruit à mourir.
Vous couperez leur souffle et non point leur pensée !
Car cette hymne qu'ils ont à l'autel commencée,
Sans l'interrompre au coup qui va trancher leurs jours,
Ils iront l'achever dans de meilleurs séjours.

Et du Crucifié les généreux vicaires
Livrent, plein de pardons, leur sein aux noirs sicaires,
Faisant comme Celui dont le soupir tombait,
Tel qu'un verdict d'amour, du haut de son gibet.

Et comme de dessous un toit croulant sur elles
S'échappent dans les airs les douces tourterelles,
Blanches ailes qui vont demander à l'azur,
Loin de nos murs de boue, un asile plus sûr :
Comme hors de leurs nids que le moissonneur foule
S'envolent en chantant les passereaux en foule :
En fuite de leurs corps écrasés sur le sol,
Les âmes des martyrs ont pris vers Dieu le vol.

Et, lorsqu'ils sont entrés dans l'immortel royaume,
Les martyrs en étaient au dernier vers du psaume,
Vers à peine entonné quand la mort les surprit:
« Gloire éternelle au Père, au Fils, au Saint-Esprit! »
. . . .
. . . .

Et pendant que la plèbe, en proie à sa folie,
Profane ainsi les murs sacrés et les spolie;
Que l'autel du Seigneur croule, et que le pavé
Fume, du tiède sang des martyrs abreuvé;
Pour inspirer au peuple une sainte pensée,
Le vieux clocher du temple, à la flèche élancée,
Surgit dans l'ombre, ainsi qu'un doigt silencieux
Qui se dirige en haut et qui montre les cieux!
Mais, les yeux aveuglés, et la face rougie
Du feu de la colère et du vin de l'orgie,
Quand le peuple, enivré de massacre et de bruit,
A prouvé son pouvoir par le bras qui détruit;
Quand il vient de briser dans sa fougue sauvage
La main qui le tira de son premier servage;
Il vocifère un mot incompris: Liberté!
Au prix de son bonheur mot funeste acheté!

Tel, rassemblant d'un coup sa force et sa colère,
Par moments le fiévreux, quand la fièvre accélère
Du cœur et du cerveau le jeu désordonné,
Rompt les nœuds de sa couche et bondit forcené.

VII.

Du Pasteur, cependant, la précieuse vie,
Par le sanglant dessein des méchants poursuivie,
A par faveur du Ciel à leurs mains échappé.
Quand de l'illusion le vieillard détrompé
Eut entendu monter les clameurs de la rue
Et vu sous ses vrais traits la Révolte apparue,
Sans chercher dans l'orage un couvert de salut,
Dès l'abord, à son sort soumis, il résolut
D'accueillir la fureur du peuple sacrilége
Comme autrefois ses vœux et ses pleurs: sur son siége;
Espérant ramener les cœurs au repentir,
Et prêt, dans l'heure extrême, au rôle de martyr.
Puis cédant aux conseils, aux suppliantes larmes
De ses féaux sujets, courtisans des alarmes

Tels qu'à leur seuil, au jour seulement de périr,
Les rois en voient, hélas! rarement accourir;
A ses pas fugitifs la nuit venant en aide,
Sans prendre un seul denier du peu d'or qu'il possède,
Sa demeure laissée au peuple en abandon,
Un Christ d'ébène au sein, à la main un bourdon,
Gémissant, il a fui cette brûlante terre
Qui partout fermentait sous lui comme un cratère.

Et ses persécuteurs ont en vain épié,
Pour les cerner encor, les traces de son pié.

Au douloureux moment où son sentier qui gagne
Les vallons de l'exil, contournait la montagne,
Au détour un instant arrêté, le vieillard
En arrière a jeté son suprême regard.
Alors, de l'incendie une lueur lointaine
Signalant, phare sombre, à sa vue incertaine
La coupable cité qui vient de le bannir,
Il a levé la main...... pour absoudre et bénir!

Maintenant, affaissé sous le poids de son âge,
A travers les écueils d'un dur pèlerinage,
Par l'ombre enveloppé, sans savoir en chemin
Quel destin conduira ses pas au lendemain,
Il porte, lourde croix dont son âme est meurtrie,
Dans son sein tous les maux pesant sur sa patrie,
Oubliant sa souffrance à lui, comme tu fis
Sur ta route au Calvaire, ô Dieu du Crucifix!

Il pleure...., et chaque larme au Ciel s'élève et prie
Pour ceux qui couronnaient d'amère raillerie
Son front, de majesté pastorale vêtu,
Ce front qu'avaient blanchi soixante ans de vertu.

Errant dans le circuit des monts, le Patriarche
Sur le douteux sentier parfois suspend sa marche.....
De quel côté plus sûr doit-il se diriger?
Il n'a pour horizon que le ciel étranger;
Il n'a pour sauf-conduit à son pas qui s'exile,
Que Dieu...., que lui, lui seul encor pour tout asile!

Et Dieu, de cette épreuve abrégeant la longueur,
Fait lever l'aube au ciel et l'espoir dans son cœur.
Par les premiers rayons d'un beau matin rougie,
La vive sommité des monts d'Allobrogie
Au loin vient d'apparaître à son œil soulagé,
Ainsi qu'en la nuit sombre un phare au naufragé.
Bord offert à son pas lassé qui se fourvoie,
Ses yeux et sa pensée embrassent la Savoie.
Son courage d'aller, qui déjà déclinait,
Dans ses membres tremblants subitement renaît.
Ce sol, où l'infortune est toujours bienvenue,
L'attend là-bas.... En vain la fatigue exténue
Ses os vieillis; il va... L'ange des pèlerins
Verse un baume à son âme, une force à ses reins.
Bien qu'à ses Oints il fasse une route sévère,
Dieu mène au port tous ceux dont la foi persévère.

Après bien des sueurs, le Pasteur touche enfin
Des monts hospitaliers le plus proche confin.
Terme tant désiré de son chemin d'épreuve,
Son pied poudreux atteint les champs que l'Aisse abreuve.
Là, le voyageur frappe aux portes; et le seuil
Des murs où règne Amé lui fait pieux accueil.

Pour la première fois un sûr couvert abrite
Son âme fatiguée et sa tête proscrite.

Ici, pauvre Exilé, repose ta douleur!
Elle est douce en ces murs, la halte du malheur.
Jamais la majesté d'une grande infortune
A ces portes n'a fait de visite importune.
Pour le juste privé de couvert et de feu
Le pavois du Héros est le vrai toit de Dieu.
A ce noble castel monte sans peur. — La dalle
De l'escalier où va s'imprimer ta sandale,
Ne rendra point sous toi le son dur et moqueur
Qui du proscrit, au seuil d'autrui, brise le cœur.
Va, pèlerin! Au lieu d'un écho d'ironie,
Ton oreille, en passant sous la voûte bénie,
D'arche en arche ouïra sur toi se prolonger
De vagues voix disant: « Salut à l'Etranger! »
Sans crainte d'amertume, au vase charitable
Que t'offre du Héros la fraternelle table,
Rafraîchis, comme aux eaux de tes vallons chéris,
Ta lèvre desséchée au soleil des proscrits:
La coupe qu'en ce lieu l'Hospitalité sainte
Présente au pèlerin, ne contient pas d'absinthe.

En cet asile ami, l'auguste Piété
N'a jamais, en pansant la blessure, ajouté
L'âcre sel du reproche à l'huile qu'elle verse
Sur les cœurs ulcérés par la fortune adverse.
Souvent, oh! trop souvent, pour le juste banni
Le vallon étranger n'est qu'un Gethsémani!
Oh! pour la royauté que le vent populaire
Chasse de son vieux nid comme une aigle de l'aire,
Combien aux monts lointains triste est la fleur d'avril!
Combien pâle la flamme au foyer de l'exil!
Pour celui qui n'a plus de ciel qui lui sourie
Nos champs au pur soleil seront une patrie;
Ils mettront de leur paix dans son cœur désolé.
Repose ta douleur ici, pauvre Exilé!....

VIII.

Or, à Sion, depuis le jour fatal, les choses,
Du foyer orageux de l'anarchie écloses,
Ont — inflexible loi du mal — toujours marché
Comme tout ce qui va, vers l'abîme penché.

Le crime y règne, seul dictateur de la ville.
L'enivrement passé, quand la foule servile
Crut le moment venu de se voir octroyer
Les jours d'or et les biens tant promis pour loyer
De l'ouvrage de mort qu'elle venait de faire ;
Répondant aussitôt aux clameurs que profère
Son espoir exigeant, ses conducteurs pervers
Ont alloué le prix : un bâillon et des fers.
Cependant, l'œil au guet, au vent la serre ouverte,
Voyant d'un beau butin l'occasion offerte,
Les sires féodaux, en ligue réunis,
Comme un vol de faucons élancés de leurs nids,
Ont fondu sur la plaine, en masse, à l'heure dite.
Le projet que leur serre envieuse médite
Va s'accomplir. Contre eux l'orpheline cité
Ne peut rien; car son mur divin est emporté.
Comme un voile de deuil, partout sur les vallées,
Que dominent de haut leurs aires dentelées,
La bannière des fiefs s'éploie. — Alors entre eux
Et les chefs plébéiens, un conflit désastreux
Sur les fumants débris du saint autel s'allume.
Tel, entre le marteau bondissant et l'enclume
Le fer grince et se tord aux coups appesantis,
Tel, le peuple au milieu du choc des deux partis

Plie et gémit dans l'ombre. A présent il expie
Par un long pleur l'excès de sa démence impie:
Il soupire, meurtri par le bât étranger,
Après le bon pasteur et son joug si léger.

IX.

Mais voilà qu'aux rumeurs d'une nouvelle étrange,
Des choses, à Sion, bientôt la face change.
D'un Etranger armé, dans ces monts introduit,
On annonce le pas qui s'avance. — A ce bruit,
Par les partis rivaux la lutte poursuivie
Pour le sceptre en débris, que chacun d'eux envie,
A cessé. Pour un jour, dans le péril commun,
Leurs esprits divisés se sont groupés en un.
Sans tarder, chacun d'eux se retire aux approches
Du nouvel ennemi: les sires, sur les roches
Que gardent leurs donjons incrustés aux granits;
Et les chefs plébéiens, sur leurs remparts munis.

Et de loin le clairon, en saluant l'aurore,
A porté du combat la parole sonore;
Et ses tons saccadés, aux éclats inégaux,
Ont du Simplon muet éveillé les échos.
Le tambour a mugi ses notes enrouées.
Des drapeaux bleus au vent les ailes secouées
Ont fait sous ce haut ciel, pour la première fois,
Comme un éclair d'orage, étinceler la Croix.

Sous les murs de Sion, levée au cri d'alarme,
Avec ses chevaliers, ses vaillants hommes d'arme,
Et ses groupes choisis de rapides archers
Dont la course vaincrait l'isard de ces rochers,
Amé s'est avancé. — Du haut de la muraille,
Le cri des assiégés le provoque et le raille.
Point de réponse aux cris. Amé, silencieux,
D'abord a mesuré, du génie et des yeux,
Les points où la défense apparaît découverte.
Au vol le plan tracé par sa pensée alerte,
Malgré le fier obstacle et le scabreux sommet,
Va le mener tout droit au but qu'il se promet.
D'un mot il met debout en ordre pour l'attaque
Son corps de combattants qui dans les champs bivaque

En attendant du Chef le belliqueux décret.
Le câble, le crampon, l'échelle, tout est prêt.

« A l'assaut! » Il a dit. Alors, donnant l'exemple
A ses soldats, dont l'œil étonné le contemple,
D'un éclair il saisit l'échelle, et d'un bras sûr
Dresse en l'air ce chemin, l'applique au pied du mur,
S'y prend, gravit d'un trait le sentier qui vacille,
Et, bientôt parvenant au sommet difficile,
Là debout, retourné, du geste et de la voix
Il convoque au danger tous ses preux à la fois.
Soudain, d'un même effort, sur la frêle montée
Où par les traits d'en haut leur marche est tourmentée,
L'œil et l'âme vers lui tendus, tous à l'envi,
Soulevés par leur cœur, les braves l'ont suivi.
Comme au crampon la main, tout leur élan s'attache
A l'élan du Héros. —

Aux couleurs du panache,
A l'éclat du courage, à l'éclair du cimier,
Le Prince est à l'assaut reconnu le premier.
A l'instant où, touchant presque au bout de la rampe,
De sa bannière au mur il va planter la hampe,

Les ennemis, d'abord sur ce point concentrés,
Font ruisseler d'en haut une averse de traits.
De cent flèches vers lui le vol qui se dirige
L'arrête, et, comme un coup de fulminant vertige,
Fait un moment tourner son front, trembler sa main,
Et trébucher son pied sur le glissant chemin.
Tel, aux heures d'orage, un dôme en cuivre tinte
Sous le bond des grêlons pressés; tel, sous l'atteinte
Des dards sur lui lancés, dont pas un ne se perd,
Résonnent coup sur coup son casque et son haubert.
Des instruments de mort cet incessant déluge
Paraît ne lui laisser bientôt plus de refuge.
Et le péril augmente, augmente..... — A ses côtés,
Les preux, que son danger a soudain exaltés,
Se serrent, et, levant leurs boucliers en voûte,
Contre l'urgent trépas lui font une redoute.

Tandis qu'à cet endroit où le Héros gravit,
D'un zèle meurtrier la bataille sévit,
Sur trois autres côtés de la ville assiégée
Avec la même ardeur la lutte est partagée.
Le flot incandescent de bitume et de poix
Et le caillou qui moud les têtes sous son poids

Sur les lignes d'Amé tombent à l'improviste.
Des lignes au chemin brûlant le pas persiste.
Et l'ennemi, qui voit d'un effort ascendant
L'attaque de plus près l'étreindre, et de sa dent
Sur tous points à la fois aux murs atteindre et mordre,
Laisse entrer dans ses rangs le trouble et le désordre;
L'épouvante est au cœur des chefs Helvétiens.
Amé saisit l'instant. A la tête des siens,
Qu'il aide d'une voix et d'un regard de flamme
Où vibre tout son cœur, où luit toute son âme,
Il reprend son élan; et de l'assaut final,
En haussant sa bannière, il donne le signal.
L'heure va décider. Le Héros monte, monte;
D'un seul bond, à travers mille morts qu'il affronte,
Touche au sommet du mur; et là sur le rempart
Arbore enfin, criblé de flèches, l'étendard.

Suivant du jeune chef l'audace résolue,
Des preux sur les créneaux la multitude afflue.
L'ennemi devant eux s'éclipse. — En même temps,
Sous l'effort du bélier qui sape ses battants,
De la ville à grand bruit la porte qui s'écroule
Laisse entrer dans Sion les assaillants en foule.

La cité sans retour a succombé. — Son sort
Appartient désormais au glaive du plus fort.

Avec rage élancé du pied de ces murailles
Que de ses compagnons jonchent les funérailles,
De ce sang le soldat va prendre enfin le prix
Sur le sang des vaincus forcés dans leurs abris.
Le fer en main, au sein de la ville il s'engage
Pour exercer son droit de mort et de saccage.
C'est la loi des combats: le glaive en sa fureur
Sévit sur ce qui s'offre à ses coups. — La terreur
Balaye, obscur troupeau, la vieillesse et l'enfance.
Tout fuit. La basilique ouvre à tous pour défense
Son enceinte sacrée. Et de ces fiers tribuns
Qui, tout à l'heure encor, veillaient aux murs, les uns
Ont gagné les coteaux; les autres, en grand nombre,
Du temple protecteur sont venus chercher l'ombre:
L'ombre du même temple où contre leur poignard
Les lévites n'avaient point trouvé de rempart!
Et voici qu'au moment où vers la sainte porte
La tourbe des vainqueurs en tumulte se porte,
Le glaive sent à point son courroux suspendu;
Car il a, dès l'abord du parvis, entendu

La loi que le Héros au triomphe a prescrite :
« Le fer respectera ce que l'autel abrite ! »

X.

Cependant, sur les monts dont le pied sert d'appui
Aux murs de la cité, le jour à peine a lui
Qu'à leur tour, les châteaux planant sur la vallée
Lèvent pour le combat leur tête crénelée.
De serfs et de varlets, aux coups de son tocsin,
Le beffroi des manoirs fait surgir un essaim.
Chaque sire, en éveil sur sa tour protectrice
Qui de flottants drapeaux et d'armes se hérisse,
De la colline au val promenant un œil fier,
Attend son ennemi, qu'il semble défier.

Mais en vain de ces murs l'approche est défendue.
Comme fait l'oiseleur qui sur la roche ardue
Dès l'aube prend au nid les enfants des vautours,
Amé s'en va saisir les sires dans leurs tours.

A son camp voyageur il a montré du geste
Les trois donjons debout sur la hauteur agreste[10];
Et vers les châteaux forts ses bataillons volants
Ont sur le flanc des monts dirigé leurs élans.
Dès l'aurore il atteint aux vieux castels, y cerne
Les sires comme on fait les lynx dans leur caverne,
Et, dans un triple assaut agilement conduit,
L'une après l'autre il prend les tours avant la nuit.
Poteau, fourche et billot, porte d'airain et herse,
Meurtrière et créneaux, il détruit et disperse,
Sous le coup de son glaive à la foudre pareil,
D'un barbare pouvoir le sinistre appareil.
Sur les vaincus il met la main, et les arrache
Du fond de ces manoirs où leur frayeur se cache;
Et Sion, vers le soir, a vu, tous enchaînés,
Les seigneurs féodaux à son seuil amenés.

XI.

Mais aujourd'hui le val avec le mont tressaille;
Et pourtant ce n'est pas l'émoi de la bataille.

A la fanfare au loin l'écho répond encor;
Et la guerre pourtant a fait taire son cor.
L'étendard helvétique et celui de Savoie
Se livrent frémissants à l'air qui les déploie;
Et cependant au val comme aux monts chevelus
Des combats irrités le vent ne souffle plus.
Aux portes à longs flots et sur les murs grossie,
La foule des vainqueurs au peuple d'Helvétie
Se mêle, bruissant en étranges rumeurs.
Quelle est cette mêlée? Et pourquoi ces clameurs?

XII.

La Victoire a donné la main à la défaite:
Et toutes deux sont sœurs en ce beau jour de fête.
Du saint vieillard, toujours vivant dans leur amour,
Les enfants du Valais célèbrent le retour.
Cédant au vœu d'un peuple orphelin qui le pleure,
Le vieillard triomphant reparaît à cette heure,
Ramené, sous l'abri sauveur du bleu drapeau,
Proscrit, à son vallon; pasteur, à son troupeau.
Il arrive, escorté du reste des ministres
Immolés sous le coup des vengeances sinistres:
Soldats du Ciel qui n'ont, sous le fer meurtrier,
Qu'une main pour bénir, qu'une voix pour prier!

Et l'autel relevé que ce jour inaugure,
Va rendre à la cité sa première figure.
Les tribuns plébéiens, les sires féodaux,
Et le peuple, allégé de ces deux lourds fardeaux,
Ont de concert, le front incliné vers la terre,
Reconnu du Pasteur l'auguste caractère.
Alors, sur un passé de tristes jours rempli
Le Héros pour chacun a prononcé l'oubli.

XII.

Ainsi du Pasteur-Roi le règne recommence
Par un jour solennel de sereine clémence.
La blanche Croix, après l'orage, laisse ainsi
Sur ces monts, en partant, un rayon adouci.

Alors du sanctuaire, où tout pardon s'achève,
Immense cri des cœurs, le Te Deum s'élève.
Les grandes voix de l'orgue et des psaltérions
Eclatent en chorus, disant : « Nous te prions,

» O Seigneur, pour celui qui prêta son ombrage
» A la tête du juste assailli par l'orage,
» Le nourrit d'un froment où le fiel du mépris
» N'était pas mélangé comme au pain des proscrits,
» Et rendit, égaré sur le lointain rivage,
» A l'Eglise le Chef que pleurait son veuvage;
» Dont le glaive d'abord, de ta colère armé,
» Renverse l'oppresseur, relève l'opprimé;
» Et dont sur tous enfin le drapeau se déplie
» En arc-en-ciel de paix qui sauve et concilie!....
» Pour ton soldat élu nous te prions, Seigneur!
» Qu'il mène ses travaux au but avec bonheur;
» Que toujours ton esprit en ses conseils éclate;
» Que ton bras soit le bras par lequel il combatte;
» Que, pareil à l'accent sacré du vieux beffroi,
» De ton oreille aimé, Seigneur, mais plein d'effroi
» Pour ceux qui font dans l'ombre une œuvre d'injustice,
» Le nom vengeur d'Amé sous le ciel retentisse! »



CHANT CINQUIÈME.



LE CHEVALIER.



LE CHEVALIER.



I.

LA SOLENNITÉ.

Pages, debout! Allons, chambellans et varlets!
Suivants d'arme, apportez les pesants gantelets,
Et l'héraldique épée à la forte monture,
Le heaume rayonnant et la blanche ceinture,

Les brassards à charnière et la cotte d'acier,
Puis les éperons d'or et le fringant coursier.
As-tu, bon écuyer de fonction, pris garde
Si de l'écu d'honneur, dont le soin te regarde,
Les meubles sont lustrés, et les émaux, bien clairs?
Vous, avez-vous rangé, servants de lice et clercs,
La salle d'arme où doit, par un solennel pacte,
De la promotion s'accomplir le grand acte?
Et les deux sénéchaux, commis pour les apprêts
Du noble équipement, à l'œuvre sont-ils prêts?
Vous, des chants belliqueux, bardes, prenez la lyre!
C'est aujourd'hui qu'on arme un chevalier d'empire [11].

De leur plus beau soleil les Alpes ont souri
A ce tiède berceau des monts où Chambéry,
De notre Allobrogie antique capitale,
Comme une fleur au sein des bas vallons, s'étale.
La cité s'embellit de cet éclat vainqueur
Que répand sur le front une fête du cœur;
Car chez elle aujourd'hui le Castel et l'Eglise,
Double signe de marbre en qui se symbolise
Des enfants du rocher la séculaire foi;
Double mot de granit, disant: « Dieu et le Roi [12] ! »

Le Castel et l'Eglise, aux cieux portant leur faîte,
Triomphent, pavoisés des couleurs de la fête,
L'un dressant ses créneaux, et l'autre son clocher,
Deux sommités qui font devant elles pencher,
Sous l'auguste pouvoir que chacune proclame,
La hauteur de tout front et l'orgueil de toute âme.
Ombragés tous les deux par le même drapeau,
L'un élève son glaive et l'autre son flambeau;
Et, leurs rayons fondus en commun, la flamberge
Epure son éclat à la flamme du cierge.
Déjà le saint portique et le porche princier,
Qui font chanter leurs gonds sous les battants d'acier,
Ouvrent, sentant frémir leurs dalles d'allégresse,
L'entrée aux pas joyeux du peuple qui s'y presse.

LA CONVOCATION.

Du drapeau, de la lance et du glaive puissant
C'est la solennité sainte et vierge de sang.
De chaque cour lointaine et de chaque contrée
Les preux venus, chacun suivi de sa livrée,
Vivante mosaïque au grondant appareil,
Ont montré leur armure au regard du soleil.

Partout un étendard qui s'enfle, un fer qui brille,
Un pavois qui se lève, un écu qui scintille :
Partout sur le pavé le bruit des éperons,
Et le rayonnement du cimier sur les fronts :
Partout un cor chantant qui s'éveille, une cotte
D'armes qui grince à l'air, un panache qui flotte.

Etalant l'émeraude et l'or de leur pourpoint,
Les hérauts sur le seuil, la hallebarde au poing,
Au castel où splendit une pompe insolite,
De tous les hommes d'arme ont convoqué l'élite.

Nobles Preux !... de l'Honneur, ô vous, les premiers-nés,
Chevaliers de tout ordre et de tous noms, venez !
N'importe de quel ciel vous soyez fils ; n'importe
Votre rang de lignée et la couleur que porte
Votre pennon, toujours dans la lutte invaincu,
Et les pièces d'honneur peintes sur votre écu.
Vous dont par maint combat la poitrine meurtrie
Porte les traits du fer pour vivante armoirie ;
Dont sans cesse les bras, d'un saint courage armés,
Répondent à l'appel des peuples opprimés ;

Vous vers qui vainement, du fond de leur épreuve,
Ne crièrent jamais le pupille et la veuve;
Qui, dans ces temps déchus où le cupide instinct
Sort des débris fumants de l'héroïsme éteint,
Gardez, comme un trésor, sous cette armure austère,
Fait de bronze et de flamme, un cœur que rien n'altère,
Vous viendrez! Car la Gloire, en son plus neuf éclat,
Va vous donner un roi pour frère de combat.

II.

PREMIÈRES ANNÉES ET ANTÉCÉDENTS DE L'ASPIRANT.

Il est bien léger d'ans, mais viril de sagesse;
La flamme du génie a hâté sa jeunesse.
Se penchant sourieuse au bord de son berceau,
La Gloire sur son front scella l'immortel sceau
Qui, dès les feux premiers de son adolescence,
Fit pâlir des vieux preux l'astre dans sa puissance.
Son berceau!... sous l'éclat de l'hermine et de l'or,
Des pleurs de sa jeune aube il se baignait encor;

A peine il souriait, sous la blanche guirlande,
Au regard maternel de la blonde Yolande[15],
Lorsqu'à son frais chevet, pour lui faire un arceau,
Les armures déjà se croisaient en faisceau.
Au bruit aigre et strident du belliqueux trophée,
Sylphe aux ailes de lis, péri, candide fée,
Qui visitaient leur frère, ange au souffle d'azur,
S'envolèrent tremblants. A l'âge rose et pur,
Crépuscule de l'âme, où la vulgaire enfance
S'ébat parmi les fleurs, colombe sans défense;
Lui, tête blonde à l'œil sévère, au port hautain,
Front qu'à peine effleura le sourire enfantin,
Lui des jeux puérils avait quitté le cercle.
Comme en son vase une eau qui bout sous le couvercle,
Sous un air recueilli, sérieux et muet,
Une active nature en son sein remuait.

Le ciel de son essor, l'horizon de son âme,
Ce n'était point le parc où l'humble et chaste femme
Qui lui donna le jour, avait guidé ses pas:
L'ombre qu'aimait le plus son front, ce n'était pas
L'ombre douce que fait la robe maternelle,
Où se cache l'enfant comme un nid sous une aile,

Ombre qui si longtemps d'île verte lui sert,
Avant que de la vie il tente le désert!
Le chant qu'aimait le plus son oreille encor tendre,
Ce n'était pas le lai du cœur que fait entendre
La dame du manoir, ni sur le luth d'amour
La romance que pleure au soir le troubadour:
Les fraîches amitiés autour du berceau nées,
Avec qui folâtraient ses premières années,
Ce n'étaient pas le blanc lévrier ni le faon,
Ces palpitants joujoux de l'homme encore enfant:
Au retour des printemps, la belle chose ailée
Qu'il s'en allait poursuivre aux champs de la vallée,
Non, non, ce n'était pas le joli papillon,
Songe volant, fait d'or, d'azur, de vermillon!
Ni, dans leur vol tournant, les sveltes demoiselles
Déployant un croquis d'arc-en-ciel sur leurs ailes,
Frêle animation dont le jeu puéril
Décrit l'essor de l'âme humaine en son avril!

Mais les champs où flottaient les tentes: mais l'arène
Des tournois bruissants où son désir l'entraîne:
Mais l'ombre des drapeaux dont les ailerons bleus
Lui caressaient le front de leurs plis onduleux:

La fanfare éveillant, comme une voix amie,
L'autre intime fanfare en son sein endormie,
Ce clairon du dedans, naissant et vague alors,
Qui déjà répondait au clairon du dehors:
Puis la blanche cavale à l'allure guerrière,
Qu'il aimait tant à voir bondir dans la clairière:
Et, dans son souple essor, le sauvage étalon,
Qu'il essayait d'atteindre à la course au vallon,
Qu'il flattait de la main, qu'il prenait dans sa joie
Pour compagnon de jeu, mêlant la blonde soie
De ses cheveux au jais inculte de ses crins,
Et d'un frêle genou pressant déjà ses reins:
Puis, jouet colossal, l'armure chevalière,
Qu'il touchait, tout petit, d'une main familière,
Que sans peur son regard avide contemplait,
Et que voulaient déjà mouvoir ses doigts de lait:
C'étaient là, quand son âme eut commencé d'éclore,
Les rayons qui d'abord composaient son aurore,
Là, les jeux, les loisirs, les sortes de hochet
Que l'héroïque instinct de l'enfant recherchait!...

Chassant le charme ailé des bords frais de sa couche,
De son front le doux rêve, et les ris de sa bouche,

Dès son matin, l'Esprit des batailles avait,
Comme un ange gardien, entouré son chevet.
Et quand le barde, au seuil de la porte princière,
Dont ses pas, en entrant, bénissaient la poussière,
Sur la légère corde aux chants d'or entonnait
La ballade rieuse et le gentil sonnet;
Des entours de l'enfant, comme un Mentor sévère,
Repoussant les concerts frivoles du trouvère,
L'archange des combats, qui veillait aux abords
De son cœur, l'emplissait de ses mâles accords.

Comme ces fronts choisis sur qui, pour diadème,
Dieu laisse choir un trait de lumière suprême,
Ainsi, des hauts pensers, dès son premier moment,
Il porta pour couronne au front l'étoilement.

Des plus beaux feux d'en haut sous l'œil de Dieu nourrie,
Son âme, fleur élue, avant l'été mûrie,
Donna dans son printemps, merveilleuse moisson,
L'épi d'or et les fruits de la chaude saison.

CARACTÈRE.

En aucun sein jamais, dans la chevalerie,
N'a battu plus d'honneur au grand mot de PATRIE.
Dans ce cœur, pour répondre à ce nom, oh! qui sait
Ce que Dieu mit d'échos! Sous ce pesant corset,
Que tant de vie aimante à coups pressés dilate,
Une force romaine, une âme spartiate,
Empruntant le rocher de Sion pour soutien,
Se trempent dans un sang de chevalier chrétien.

Qui sait les flots d'amour dont cette âme féconde,
Fontaine aux vives eaux, pour toutes soifs abonde!
Comme d'un trait l'élan de son cœur enseignait
La place de son glaive à son brûlant poignet,
Lorsque de son côté, comme vers l'espérance,
De l'opprimé plaintif se tournait la souffrance,
Quand tout ce qui chancelle et demande un appui,
Prenait, comme sur Dieu, son point d'étai sur lui!

Au cri d'un droit souffrant, jamais il ne balance;
Tout le feu de son cœur luit au bout de sa lance
Pour le juste et le vrai. Mais, que celui qui croit
Que tout se vend, l'honneur, la prouesse et le droit,
Ne vienne pas crier vers lui pour qu'il le venge;
Car lui ne dresse pas sa tente dans la fange.
Le droit seul, de ses pas immuable jalon,
Marque la place où doit flotter son pavillon.

Sans savoir de quel nom l'être opprimé se nomme,
Recherchant avant tout l'Humanité dans l'homme,
Pour assister le riche ou le pauvre orphelin,
D'un égal dévoûment son cœur est toujours plein.
Nul ne paya jamais son appui tutélaire;
Le bien des actions qu'il fait, est son salaire.
Pour peser les griefs et défendre les droits,
Son glaive n'a qu'un fil, sa balance qu'un poids.
L'or d'ici-bas n'est point le prix de ses journées:
Le salaire complet dont seront couronnées
Les œuvres de son bras, il se pèse aux bassins
De la balance où Dieu pèse l'or de ses saints.

III.

FAITS ET GESTES DE L'ADEPTE.

Les fleurons printaniers dont son front s'environne
Aux plus mûres valeurs serviraient de couronne.
Un laurier recueilli sous le ciel subalpin [14],
La palme des Abrets et de la Tour-du-Pin [15],
Sion, Crécy : voilà ses titres de prouesse.
Le feu de sa vigueur, l'éclair de son adresse,
Ont fait plus d'une fois leurs preuves à ces jeux
Où le tournoi jouait ses combats orageux.
Beaux sires du Léman, rudes preux d'Helvétie,
Dont la main athlétique aux luttes s'est durcie,
Ecuyers catalans, jouteurs aragonais,
Montés sur leurs chevaux aux splendides harnais,
Cavaliers andaloux, paladins des Castilles,
Qui menaient en champ clos les poudreuses quadrilles,
Sont venus, beaux d'audace et glorieux d'arroi,
Disputer avec lui la palme du tournoi.

Mais ils ont vite appris, eux dont le front superbe
Avait souri d'abord de sa valeur imberbe,
Comment le damoisel sait contre un banneret
Mettre la dague au vent et la lance en arrêt,
Comment il garde un pas d'armes et désarçonne
Le champion qui croit toucher à la couronne,
Comme il croise une épée et fend un écusson
Où brille sur champ d'or l'orgueil d'un vieux blason.

Car les larges écus émaillés de légendes,
Que la beauté jalouse a frangés de guirlandes :
La lumière qui pleut par torrent des habits
D'émeraudes jaspés, constellés de rubis :
L'épée aux vaillants coups, qu'une main fine et blanche
Et bien douce attachait à la robuste hanche
Des preux servants d'amour, et dont, suivant ses lois,
La beauté défrayait tendrement les exploits :
La hache dont l'atteinte, en sa visée adroite,
Accompagne l'éclair de son fer qui miroite :
La gueule de lion, qui semble, au son du cor,
S'enflammer et rugir sur les grands timbres d'or :
Dans l'orageux conflit, le pennon qui déploie
Ses étoiles d'argent et ses vagues de soie,

Et semble un ciel de gloire épandu sur les fronts
Qu'il abrite au combat sous ses grands ailerons :
Et l'alezan pur-sang qui piaffe et caracole,
Faisant mousser sa bave au vent qui la lui vole :
Colliers et bracelets, gages de doux aveux ;
Sceau brodé d'or sur moire et tresse aux blonds cheveux,
Que, comme un talisman, sous leur cotte de mailles
Portaient les serfs d'amour dans le heurt des batailles :
Tout ce que la barrière a de beaux combattants :
Tout, oui, tout s'est brisé sous son bras de vingt ans !...

Dites-le, chevaliers d'Italie et de France,
Qui baissiez vos vieux fronts devant sa jeune lance,
Dites si le champ clos, à la prouesse ouvert,
Vit un plus fier tenant que le Cavalier vert ;
Et, quand il la levait de sa main aguerrie,
Quel écusson rival éclipsa l'armoirie
Où de la blanche Croix le quadruple sillon
S'irradie, imprimé sur champ de vermillon !

Combien de ses succès tu fus belle, ô Patrie !
Avec quel digne orgueil tu pus, Mère attendrie,

Sous ce pennon vainqueur, dont il sut t'ombrager,
Elever dans tes bras, en face à l'Etranger,
Ce fils de ton espoir, ton enfant de prodige,
Qui jetait sur le tien son nom comme un prestige!

IV.

LE BARDE DE CHEVALERIE.

— Bien! Mais, selon la loi du courtois chevalier,
Ici l'on ne voit point, ô gentil bachelier,
Paraître, à tes destins douce fée enlacée,
La dame de ton cœur, reine de ta pensée,
Qui doit, comme la rose attachée au fort tronc,
Qu'elle émaille, en rampant, de la racine au front,
Autour de toi répandre, à ton sort asservie,
Les senteurs de son âme et les fleurs de sa vie;
Reine à qui les Renauds jurent hommage et foi.
Où donc sont les couleurs et le blanc palefroi
De celle qui fera, gardienne de ta gloire,
Dans l'azur de ses yeux rayonner ta victoire?

Bachelier, c'est la loi : sur le front du guerrier
Ensemble vont toujours le myrte et le laurier.

LE BACHELIER.

— Ma beauté, mon cher bien à moi, ma noble dame,
Voyez, c'est cette épée à la brillante lame !
Dès mon premier combat nous sommes fiancés ;
Au livre de l'honneur nos serments sont tracés.
Ce bras, oui, ce bras droit, défenseur de sa cause,
Ce bras qu'elle affermit et sur lequel repose
Sa foi, lui restera, dans les grands rendez-vous,
Toujours fidèle, ainsi qu'à l'épouse l'époux !
Oh! nous nous aimons bien!... Dans ma rude campagne,
Toujours, par les hasards, ma fidèle compagne
Me suit. Lorsque la nuit descend sur mes drapeaux,
Quand mes pas fatigués dorment dans leur repos,
Sur mon camp, sentinelle attentive, elle veille ;
Elle garde pour moi ma tente qui sommeille.
Quand mes drapeaux au vent du matin ont frémi,
« Lève-toi ! me dit-elle, allons, c'est l'heure, ami ;
» Dès l'aurore il nous faut travailler sans relâche :
» Viens, mon Amé. La Gloire a marqué notre tâche ! »

Quand chante le clairon, quand mugit le combat,
Elle est bien belle alors!... C'est son moment d'éclat;
Maîtresse du conflit qui se meut autour d'elle,
On dirait dans sa fête une jeune immortelle.
Elle n'a, voyez-vous, sur son front pâlissant,
Ni perles, ni fleurons!... Sa couleur, c'est du sang,
Le sang des ennemis de Rome et de l'Empire!
Son chiffre, c'est un nom qu'a sacré le martyre;
Sa devise est : « Honneur, Justice, Loyauté;
» Guerre à la barbarie! Aide à l'Humanité! »
Elle est là, dans mon cœur, cette chère devise!
Que le glaive de Dieu par lambeaux le divise,
Ce cœur, s'il forlignait de ses serments!.... Et toi,
Esprit de mes aïeux, sois garant de ma foi!!! —

V.

LE CONSEIL DES CHEVALIERS.

Il suffit. Nous avons entendu. — La Patrie
Jamais au saint honneur de la chevalerie

N'a, gentilhomme ou prince, admis de candidat
Qu'un si brillant concours de titres précédât.
Nos cœurs ont applaudi pendant que notre oreille
D'une si belle vie écoutait la merveille.
Dans leur solide éclat, où n'entre point d'or faux,
Son arme et son honneur tous deux sont sans défauts.
Déjà, par les vertus du cœur, haut apanage
Attaché, comme un fief de droit, à son lignage,
Et par ses nobles faits, avant de s'allier
Au corps sacré des preux, il était chevalier!...

Toi, dont plus fortement la poitrine est trempée
Que le fil lumineux de ta robuste épée,
Héros chez qui le cœur ennoblit l'écusson,
Approche, c'est à toi, Guillaume de Grandson!
Souvent aux jours brûlants où, sous l'ombre qu'épanche
Ton nom, chêne de gloire à verdoyante branche,
Il faisait, au soleil des combats, ses essais,
Mûrie au ciel des camps, ta valeur, tu le sais,
Qui pour lui devait être une vivante école,
Emprunta les reflets de sa jeune auréole!
Toi qui guidas l'élan de ce cœur, tu sais bien
Quelle corde héroïque y tressaille, et combien

Cette épée et ce bras sont purs de félonie.
Vieux brave, il t'a choisi pour la cérémonie.
C'est de toi qu'il attend le salut solennel
Et la noble accolade au baiser fraternel.

VI.

L'INVESTITURE SÉCULIÈRE.

Les hérauts sur la foule ont agité leur lance,
Et sur le peuple ému plane un vaste silence.
De la bandière seule on entend le frisson.
Le Comte-Vert paraît; et messire Grandson,
D'un geste emblématique, en la forme voulue,
Devant les chevaliers assemblés, le salue,
Et sur l'épaule alors, suivant l'us établi,
Frappant le candidat par trois fois du poli
De son glaive, il l'étreint d'une étreinte de flamme,
Comme on fait quand on veut fondre l'âme dans l'âme;
Puis les guerriers en cercle autour d'eux se pressant,
Le preux ordonnateur, d'un haut et ferme accent,

Parle ainsi : « Par Humbert ! Au nom de Charlemagne,
» Au nom de tous les preux de France et d'Allemagne,
» Comte, sois chevalier !..... Ceint de l'arme des forts,
» Des peuples et des rois va redresser les torts :
» Arrache aux oppresseurs leur puissance usurpée :
» Que le Dieu des combats soit avec ton épée ! —
» Je ne te lirai point nos codes ; tes vertus,
» Prince, n'ont pas besoin de savoir les statuts.
» Ton cœur, je le connais, est trop haut pour forfaire
» Jamais au titre saint que ma main te confère ;
» Ton cœur sera pour toi la page du devoir,
» Le code palpitant du sublime savoir,
» Voix du dedans toujours vibrante, qui te dicte
» Comment tu dois remplir la commune vindicte.
» Va, Prince, ton passé de noble souvenir
» Répond, mieux qu'un serment, de tout ton avenir.
» Dans ton sein, chevalier, nous savons comment vibre
» L'honneur, — des cœurs élus cette sonore fibre ;
» Comment de tes aïeux, patrimoine divin,
» La vertu dans ton âme a transmis son levain ;
» Comment avec leur sang, que ton grand cœur recèle,
» Leur héroïsme pur dans tes veines ruisselle.
» Va, sème à chaque pas tes vertus ; et que Dieu
» Pour elles fasse un champ fertile de tout lieu !

» Nous tous, dans la victoire ou bien dans la défaite,
» Au fond du précipice ainsi que sur le faîte,
» Partout où ton pennon voudra nous rallier,
» Nous serons pour tes flancs sans cesse, ô Chevalier,
» Ce qu'est, au jour du choc, pour le sein la cuirasse
» Qu'on ne brise qu'avec l'homme armé qu'elle embrasse. »

Une acclamation surgit de tous les rangs.
La main droite étendue, alors les vétérans :
« Frère, à toi que l'Honneur sous ses couleurs enrôle,
» Chacun de nous le jure : — et de notre parole
» Sont garants cette croix, ce glaive et ces chevrons ! —
» Comme l'ombre le corps, frère, nous te suivrons !!! »
Derechef l'assemblée applaudit. —

VII.

L'INFÉODATION RELIGIEUSE.

Le cortége,
Où flotte l'azur vif des drapeaux et la neige

Des panaches guerriers, s'ébranlant aux accords
Que rendent les hautbois, les fifres et les cors,
Part des murs du castel, et vers la basilique,
Dont la nef resplendit d'apparat symbolique,
En ordre se dirige, et jusqu'au saint parvis
Ses pas par un torrent de peuple sont suivis.
C'est là que le Héros doit recevoir son glaive
De la main de Celui dont tout pouvoir relève.

Rajeunie en ce jour, pour faire un digne accueil
Au Héros qui se voue à défendre son seuil,
Parmi les fleurs, l'encens et les hymnes du culte
La vieille Cathédrale en son enceinte exulte.

Chargés, l'un de l'épée, et l'autre du grand scel,
Guillaume de Grandson, Hugues de Bozessel,
Ses amés sénéchaux, double nom synonyme
De sagesse éprouvée et de cœur magnanime,
Eux qui l'ont ordonné chevalier au castel,
Tous deux, comme au champ clos, le suivent à l'autel,
Où le Pontife attend. Le Chevalier s'avance,
Et de ses pas d'airain le bruit qui le devance,

Du sanctuaire au loin fait tinter les échos.
Le vieillard revêtu d'habits pontificaux
Vient l'accueillir au pied de l'autel.

L'ARCHEVÊQUE.

— Que la grâce
De Dieu soit avec toi! Dans sa paix je t'embrasse,
Du Seigneur des combats, ô toi, le bienvenu!
Toi qu'à son seuil d'abord l'Eglise a reconnu
Comme une mère un fils qui l'aide et la console,
Ecoute! car son cœur parle dans la parole
Que ma voix défaillante épanche ici sur toi:

Pour que tout te prospère, ô soldat de la Foi;

Pour que ton cœur, pareil au sublime calice,
Reste candide et net, et jamais ne s'emplisse
Que de hautes ardeurs, de dévoûment divin,
Comme à l'autel la coupe est pleine de pur vin;

Pour que, semblable au feu qu'entretient le lévite,
Dont le brûlant rayon vers le Seigneur gravite,
Guidant de nuit les pas qui marchent vers l'autel,
De Dieu dans ton esprit le penser immortel
Veille, lampe commise à tes soins, nouveau prêtre,
Et luise aux grands dangers où tu devras paraître;

Pour que, de sainteté fidèle et pur miroir,
Comme vers son foyer éclatant l'ostensoir
Attire tous les yeux du peuple dans le temple,
A l'œil du monde ainsi rayonne ton exemple;

Pour que ton cœur, au sein de l'éclat étoilé
Que répandront tes jours, soit modeste et voilé,
Comme sur cet autel l'hostie expiatoire
Se cache, humble dans l'or radieux du ciboire;

Pour que ta vie, à flots, dès l'aube jusqu'au soir,
Exhale à ses entours, palpitant encensoir,
Des bonnes actions l'édifiant arome,
Comme l'urne à parfums l'odeur du cinnamome;

Pour que, — semblable au cierge à l'église allumé,
Vers la lueur duquel tout un peuple alarmé
Se tourne, sous le coup d'un grand fléau qui passe, —
Ton glaive, quand du fort la puissance rapace
Pèsera sur celui qui n'a pour soi que Dieu,
Brille à travers ses pleurs comme un rayon de feu;

Pour que ce casque, où flotte en sa neige un panache,
Revenu de l'épreuve avec sa fleur sans tache,
Puisse un jour aux autels, par ce vase embellis,
Etre mis à côté de l'amphore des lis;

Pour que, comme ce dais à mon front qu'il ombrage,
Ton pavillon à tous soit un toit dans l'orage;

Afin qu'en tout, aux yeux de Dieu, tu sois parfait,
Et que l'ombre du mal, le soupçon du méfait
Ne vienne en aucun point, de son contact profane,
Ternir de ta vertu la blancheur diaphane;

Afin que tous ces dons sur toi soient réunis,
Chevalier, par le bras d'en haut je te bénis! —

Et déjà sur l'autel par la main d'un diacre
L'épée est déposée; et le Pasteur consacre,
Sur elles appelant les feux du Saint-Esprit,
Les armes du guerrier, selon le rit prescrit.
Et les mots solennels qu'à voix basse murmure
La lèvre du Pontife, ont passé sur l'armure
Comme de Sabaoth le souffle à l'horizon.
Puis, relevant ses yeux baissés dans l'oraison,
Le Prince, par les mains du Pontife lui-même,
Est ceint du fer trempé dans le divin baptême;
Et dans ce fer, où l'œil de sa foi semble voir
Un tout nouveau reflet, son bras sent un pouvoir
Etranger au métal de la terrestre mine,
Et semblable au courroux de l'ange qui fulmine.

Inclinant son front chauve, alors le vieux Pasteur:
« Rome salue en toi son plus grand serviteur!
» Reforgée au brasier de la sainte croyance,
» L'Epée avec l'Esprit vient de faire alliance.

» Guerrier, malgré l'impie et ses vaines clameurs,
» Lève haut l'étendard de ta foi!... Vis et meurs
» Pour défendre au grand jour les austères doctrines
» Que tes nobles aïeux portaient dans leurs poitrines,
» Gardant sans cesse au front comme au cœur cette croix
» Qui dise hautement à tous ce que tu crois,
» Et dont le saint reflet, ainsi qu'un diadème,
» Couronne ton cimier de sa sainteté même.
» Et vous, quand sur votre arche il promet de veiller,
» Protégez bien toujours le pieux Chevalier,
» O Dieu, Dieu d'Israël! » —

VIII.

LA PUBLICATION.

Le sacré rite à peine
Accompli, — hors des murs, sur son coursier d'ébène
Au mors blanchi d'écume, au vert caparaçon,
La visière levée, en main l'estramaçon,
Un des grands écuyers, suivi du brillant groupe
Des sergents d'arme, annonce au peuple qui s'attroupe :

» Nous, premier écuyer, à cet effet nommé,
» Faisons présentement connaître à tous qu'Amé,
» Vicaire de l'Empire et Comte de Savoie,
» Est créé Chevalier. Pour que chacun le voie,
» Sous le soleil j'arbore ici son étendard,
» Que tous honoreront. Mais, s'il est par hasard
» Dans l'Empire un seul homme outrecuidant qui veuille
» Seulement contester mon dire ; qu'il recueille,
» Au grand jour et céans, à ma main enlevé,
» Ce gage de défi qui gît sur le pavé ! »

Vers le gage, à ces mots, le peuple ému qui porte
Ses regards curieux, attend en vain qu'il sorte
De la foule un lutteur au courage arrogant.
Nulle âme ne paraît pour relever le gant.

IX.

Et, du haut de leurs tours, les bronzes du dimanche,
Bouches par qui du Ciel sur nous la voix s'épanche :

L'hymne, qui du parvis fait frémir les vitraux :
Le fracas des tambours, la clameur des hérauts :
Les clairons s'exclamant de leurs gosiers de cuivre :
Les salves du vivat dont la foule s'enivre,
Au monde ont annoncé, tous en chœur s'ébranlant,
Que dans ses rangs l'Honneur compte un nouveau Roland.

X.

Le Ciel par son Pontife a béni ta bannière ;
Entre enfin dans ta force et marche en ta carrière,
Beau Chevalier! — D'exploits parsème-la toujours,
Comme de beaux rayons la planète son cours.
Vois quelle arène s'ouvre à ton pas qui commence!
Pour l'aigle à l'aile mûre il faut un ciel immense :
A toi l'espace! à toi l'avenir, jouvencel!
Le champ du monde un jour sera ton carrousel.

XI.

Des héros trépassés les armes colossales,
Qui faisaient leur sommeil dans les gothiques salles,
Alors entre-heurtant leurs sonores faisceaux,
Ont murmuré son nom sous les poudreux arceaux.
De ses aïeux, aux murs pendantes, les images
Sur la toile ont semblé, comme en signe d'hommages,
Rouvrant entre leurs cils leur grande âme qui dort,
Etoiler d'un regard le sombre corridor;
Et, quand le Chevalier a passé devant elles,
Vers lui les bras tendus, ces ombres immortelles
En émoi de leur cadre ont paru s'élancer,
Comme quand on se jette au cou pour embrasser.
Du duvet de l'oubli dont elles sont semées,
Les jouteurs vétérans dépouillent leurs framées.
Et la lance et le glaive aux fronts épanouis
Ont rêvé de combats et se sont réjouis,
Pensant: « Lui seul connaît les sources de la terre
» Où nos soifs trouveront ce qui les désaltère;

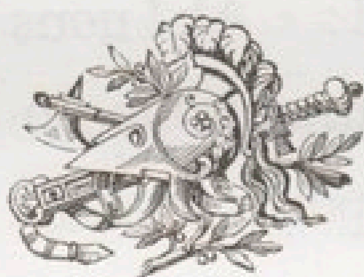
» Lui sur un sol fécond guidera nos tranchants,
» Comme le laboureur mène le soc aux champs! »

Le bouillant destrier, dont la croupe tressaille,
Hennit tout écumant son hymne de bataille;
Il voit le cavalier en arme; et son œil roux,
A sa vue allumé, fait signe: « Elançons-nous! »
En sentant refleurir les jours qu'elle regrette,
De plaisir sur le casque a frissonné l'aigrette.
Et l'enseigne, qui fait claquer sa nappe au vent,
Chuchote à l'étendard: « Ah! nous irons souvent
» Aux lieux où toujours souffle un courant de victoire,
» Où chaque brise apporte un doux parfum de gloire! »
Puis, le bruit se taisant sur les sonnants pavois,
Le cœur du peuple parle avec ses mille voix.

LE CHORUS POPULAIRE.

Los à lui! los au Preux qui va par les provinces
Rendre aux peuples leur paix, et leurs trônes aux princes!
Los au Preux dont le glaive, élu par le Seigneur,
Met chez les nations sa patrie en honneur!

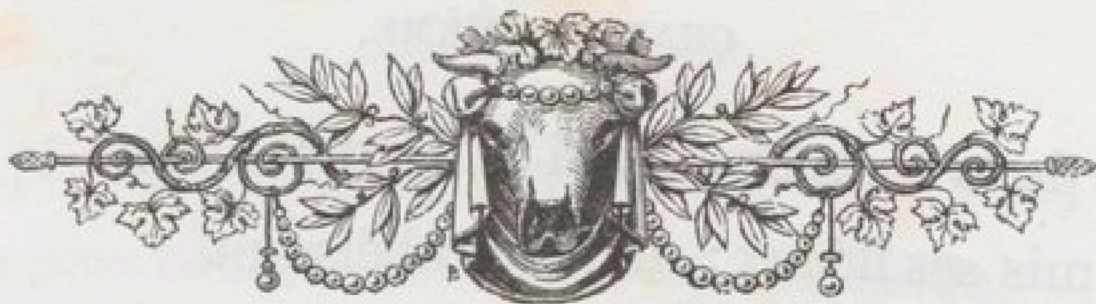
Los trois fois à celui qui, vainqueur par la lance,
Sait après le combat vaincre par la clémence!
Que son nom contre tous nous soit un bouclier!
Et le Ciel toujours vienne en aide au Chevalier!!!



CHANT SIXIÈME.



TURIN.



TURIN.



I.

Et les Alpes sont là, sombres sœurs des tonnerres,
Avec leur long manteau de neiges centenaires,
Qui, sous le vent du Sud, laisse à leur gré ses plis
Flotter comme une mer d'albâtre en son roulis.
C'est là qu'en son palais de météore, habite,
Des nébuleux déserts terrible cénobite,

L'ange de la tempête, à qui le Tout-Puissant
A commis ses fléaux : ministre obéissant
Qui lance, au mot de Dieu, sur notre tête frêle
La foudre, les éclairs, le vent, l'onde et la grêle.
Les mille pics aigus de ces neigeux déserts
En adoration tous en chœur dans les airs
S'élèvent, comme autant de sublimes pensées
Vers le Seigneur du sein de la terre élancées.
Au ciel va toute cime ; et la montagne n'est
Qu'une aspiration immense qui connaît,
Par un aimant vital dont Dieu l'a pénétrée,
Vers quel pôle divin sa pointe est attirée.
Nul de nous, qui rampons çà-bas, ne sait comment
Le haut mont parle au ciel ; ce que le firmament
Répond à la montagne ; et quelle oreille écoute
Cet échange de voix sous la céleste voûte.

Pour voir de près Celui dont sa vie émana,
La Nature, elle aussi, possède son Sina ;
Et c'est sur cet Horeb des Alpes que se passe,
Dans l'ordre régulier du temps et de l'espace,
La scène où, dans sa foi, la Nature à genoux
— Car la grande Nature a plus de foi que nous ! —

Rend, par tout ce qu'elle a d'intelligent en elle,
Sous la plus haute forme et la plus solennelle,
L'hommage qu'elle doit à son Père infini :
Mystère consacrant le jour trois fois béni
Qui lui donna ses lois ; mystère que célèbre,
Dans l'aube radieuse et dans la nuit funèbre,
Chacun des éléments dans le rhythme que Dieu
Lui prête pour prier comme une âme au saint lieu.
Car, pour offrir ce culte au Dieu qu'elle contemple,
La Nature a des cieux la coupole pour temple,
Pour autel le granit de ces pics blanchissants,
La brume aux flots fumeux pour nuage d'encens,
Les éclairs pour flambeaux allumés, et pour prêtre
L'ouragan qui mugit l'hymne au souverain Maître.
Et jamais, un seul jour de sa vie, elle n'a,
Dès l'ère créatrice où Dieu le lui donna,
Enfreint le décalogue écrit dans le cœur stable
De son vivant granit, cette éternelle table.
Comme au concert humain sitôt dégénéré,
Jamais l'âge et l'esprit du mal n'ont altéré
L'hosanna primitif que, sur la cime alpestre,
Elle chante à son Dieu dans ce sublime orchestre.
Jamais, parmi les flots de son encens, aucun
N'a vers les dieux d'en bas égaré son parfum ;

Aucune de ses voix, oubliant sa nature,
N'a modulé jamais un nom de créature.

Or, pendant ce concert, fourmis au pied des monts,
Nous, hommes, dans la nuit du doute nous dormons!

Mais, pour la recueillir, cette auguste harmonie,
Des Alpes, chaque soir, en sa course infinie,
La grande ombre de Dieu parcourt la sommité,
En visitant les champs de son immensité.
L'âme de la montagne et l'esprit de l'orage,
D'un haut recueillement saisis à son passage,
S'inclinent en silence...... Alors sur ces frimas
L'Eternel arrêtant quelques moments son pas,
Eprouve, au secoûment que du pied il lui donne,
Si toujours, de son ciel centrale télamone,
Le vieux mont, comme au jour où ses mains l'ont planté,
Est bien assis là, fixe en son éternité.
Et du suprême coup, sur sa base immobile,
Ressentant le pouvoir, la montagne jubile,
En chantant dans son cœur de marbre : « Je ne puis
» Faillir, lorsque vos mains, Seigneur, sont mes appuis! »

Et le Cenis, du haut de son front qu'environne
Un cercle de brouillards, sa native couronne,
Déroule coup sur coup l'avalanche à ses flancs,
Immense chevelure aux flots poudreux et blancs.
Pèlerin dont la route est de Dieu seul connue,
L'aigle, hôte des éclairs et frère de la nue,
Sur la flèche des monts que l'hiver vient blanchir,
Visite l'ouragan... Lui seul, il peut franchir
L'obélisque de glace et le sourcilleux dôme
Où l'hiver a placé le cœur de son royaume.
Contre ces blancs donjons aux miroitants arceaux,
Eh! qui donc, après lui, tentera des assauts?

II.

Mais, au pied du Cenis, sous un toit de nuage,
Dans l'ombre un camp, bercé par le chant de l'orage,
Dort. — Sous la tente un front veille là-bas. — La nuit
Ecoute la tourmente et le torrent qui fuit.

« Grandson! va voir si l'aube enfin commence à poindre. »
— « D'une vague blancheur le mont semble se teindre,
» Sire; c'est bien le jour. »

III.

Du réveil matinal
La diane en sursaut a donné le signal.
Et, sur les bords de l'Arc, le camp mis en alerte[16]
Aspire le Cenis..... Puis, de la tente verte
Sort une voix, à bref accent, qui dit: « Montons! »
Comme, à l'aube naissante, un troupeau de moutons
S'élance, convié par l'odeur du cytise,
Vers les monts, avec qui son instinct sympathise;
Piéton, bannière ailée et coursier qui hennit,
Troupe que d'un seul mot son pasteur réunit,
En masse ont pris l'élan. Mais déjà la tempête,
Comme une ourse en son bois, sur la sauvage crête
Hurle en fureur. La neige et la pluie et le vent
S'en vont tout dévorer dans leur cercle mouvant.

Sur l'arène que l'homme aux éléments dispute,
Le Cenis irrité, comme un géant qui lutte,
Est sur pied. Mais ce mur que l'œil n'ose aborder,
Le pas d'un voyageur s'en va l'escalader.

Etroit est le sentier, et vaste la tourmente.
Du Cenis orageux la voix qui se lamente;
Les drapeaux clapotant aux airs; le cliquetis
Des armes; la clameur des piétons engloutis;
Les cris tumultueux et de marche et de halte;
Le labeur des pionniers; le houra dont s'exalte
L'ardeur des bataillons hors d'haleine; la voix
Des guides, et le train gémissant des convois,
Tout se confond ensemble: indicible mêlée
Qui semble une âme en peine au sein de la vallée.

Et la lame de neige, à la lame de fer
Coup sur coup se brisant, sur ces champs de l'hiver
Efface les jalons. En ce choc qui le plonge
Tantôt au précipice, et tantôt comme en songe
Semble aux airs l'emporter, le piéton haletant
A paru dans sa course hésiter un instant.

— S'il voulait seulement, lui qui sait, pour descendre
Et monter ces déserts, quelle route il faut prendre,
Aux voyageurs flottants l'Esprit des aquilons
Des Alpes pourrait bien montrer les échelons! —

Et, tour à tour rompant son fil qui tourbillonne,
Et puis le renouant, la noirâtre colonne,
En fourmillants replis, couleuvre aux nœuds d'acier,
Se déroule et se tord le long du blanc glacier.

Pendant que l'ouragan rugit son harmonie,
La lance rêve au ciel de la douce Ausonie.

Et, quand l'âpre aquilon contre le pied lutteur
Redouble ses efforts, la voix du Conducteur,
Puissance qui prévaut sur la voix de l'orage,
Au cœur des assaillants redouble le courage.
Le vent est fort, l'air est glacé, le ciel est noir;
Mais, comme si sur eux la lance eût un pouvoir,

Comme une forteresse à l'assaut surmontée,
Du Cenis menaçant la cime est emportée.
La colonne d'airain a suspendu son pas;
Mille voix ont crié: « Frères, là-bas, là-bas,
» Où, comme un pavillon, le ciel bleu se déplie!
» Turin à nous! A nous l'horizon d'Italie! »

Et, des Alpes prenant le front pour marchepied,
Le rude Voyageur dans la brume s'assied.

Alors, s'effarouchant de peur à l'arrivée
De ce sombre troupeau, soudain vers sa couvée
La mère des aiglons vole toute en émoi;
Et ses cris dans les airs semblent dire: « Pourquoi
» Ce berger inconnu, désertant les broussailles
» De son val paternel, mène-t-il ses ouailles
» Dans ces champs que nul pas encor n'a profanés?
» A mes filles pour dot Dieu les avait donnés. »

Et non loin, le chamois des Alpes, que l'approche
De l'homme a réveillé, dans le creux de sa roche

Interdit de frayeur, comme dans ses abris
De mystère quelqu'un qui se verrait surpris,
Le chamois, à son tour, demande à la montagne :
« Qui donc à ce chasseur, que sa meute accompagne,
» A montré le chemin de ces neigeux pitons
» Que tous deux seuls, l'orage et moi, nous fréquentons ? »

IV.

Et montrant, aux confins de l'horizon dressée,
Sa tête, de soldats et d'armes pavoisée,
Au pied des monts brumeux, le rebelle Turin
Sur sa plaine est debout comme une tour d'airain.
Dans ses vieux bastions sa peur se réfugie;
Comme dès le matin fait un homme en vigie,
Il observe du haut de ses créneaux brunis.....

Et du vent des combats qui descend du Cenis
L'Eridan pressentant les colères prochaines,
Semble, comme un captif, rouler un bruit de chaînes;

Il sent que ce courant est plus fort que le sien.

V.

Et de son front hâlé le camp Savoisien
Secouant le duvet glacé des avalanges,
Sous Turin, qu'il aborde, aligne ses phalanges.

Encelade aux cent bras, aux dévorantes mains,
L'Assaut au pied agile, aux élans surhumains,
Beau géant dont l'effort par le péril augmente,
L'Assaut a commencé : la bataille fermente.

Sur les points où du chef le doigt l'a dirigé,
Le combat est partout à la fois engagé.
Sentier audacieux qui sous les pas chancelle,
Appliquée au pourtour des boulevards, l'échelle
Monte par jet soudain, hissant sur tous les pans
De cette enceinte à pic les bataillons rampants,

File qui dans les airs, légère comme un songe,
A ras des murs, d'instant en instant, se prolonge.
Tel, aux premiers beaux jours, à sa tâche remis,
En groupes diligents, le peuple des fourmis,
Attaquant un vieux tronc par la superficie,
Que ses essaims mouvants ont d'un clin d'œil noircie,
Semble comme changer l'arbre en fût animé;
A l'heure d'assaillir, tels, à la voix d'Amé,
Talisman qui leur met au cœur des étincelles,
Des serres aux deux mains, aux pieds d'ardentes ailes,
Les assiégeants, lancés sur tous les points ardus,
Fourmillent aux remparts. Là leurs rangs, suspendus
D'aplomb à la muraille, imminent précipice,
Semblent un second mur vivant qui la tapisse.
Et l'échelle tantôt, qui craque dans son bois,
Va rompre d'un moment à l'autre sous le poids,
Tantôt, aux contre-coups effroyables dont vibre
Sa longueur, on dirait qu'elle perd l'équilibre.

Mais sous le sifflement des flèches que du haut
Des murs les ennemis déchargent sur l'Assaut,
Interdit un moment, et de la réussite
Incertain, l'assaillant dans la carrière hésite.

De son échelle ici la rampe qui finit,
Des murs n'a qu'à moitié parcouru le granit;
Et de ce pas il faut, sur la seconde pente,
Comme un reptile au mur, qu'il se coule et serpente.
De degrés en degrés, pour y fixer son poing,
Il tente de planter le grappin sur un point,
En cherchant dans les joints des blocs un interstice
Où du hardi crampon le bec s'assujettisse.
Et la main vient d'en bas à la main se lier,
Et l'épaule raidie au pied sert d'escalier.
Tout croc mordant à faux sur la surface lisse,
Tout poignet dont le nerf mollit, tout pied qui glisse,
Comme un seul fil brisé rompt la trame au métier,
D'assaillants dans sa chute entraîne un rang entier.
L'orteil crispé, les bras tendus, et le visage
A la pierre collé, l'assaillant au passage
S'obstine, à chaque pas embrassant un péril,
Et sentant osciller sa vie au bout d'un fil.

Mais, tandis que l'Assaut ligne à ligne progresse,
Voyant vers eux grandir le réseau qui les presse,
Les rangs des assiégés, qui de tout leur pouvoir
Défendent la hauteur des murs, en font pleuvoir,

Torrent large et nourri qui ravage l'armée,
L'eau bouillante, la pierre et la torche enflammée;
Et, sans relâche, avec le courant de ces flots
Alterne le courant pressé des javelots.

Des murailles en vain chaque débris que roule
La main des assiégés, incessamment refoule
Les bataillons grimpants; en vain l'énorme bloc
D'en haut précipité les pile sous le choc;
Dans ses rangs, l'assiégeant, que nul effort n'empêche
D'avancer, aussitôt répare chaque brèche.
Et des remparts enfin, par un élan nouveau,
En dressant mille bras, il atteint le niveau.
En vain des assiégés, sans nul répit, la hache
Coupe aux crêtes du mur toute main qui s'attache;
Soutenu du regard d'Amé, comme au début,
L'Assaut dans un moment aura touché son but.
Au point qui fait saillie, à l'angle qui déborde,
Pour hisser l'assaillant, les échelles de corde
S'accrochent, enlaçant, lierre aux vivants anneaux,
Le rebord des remparts et le tour des créneaux.
Et de flots d'assiégeants la place qui s'inonde
Voit faillir sa défense; et de l'Assaut qui gronde

La grande voix enfin tonne de toutes parts :
« Savoie et Saint Maurice ! A nous les hauts remparts ! »

VI.

Alors le Voyageur, dont la course s'arrête,
Comme en son pied-à-terre entre dans sa conquête,
Secouant sur Turin son casque chevelu.
Puis, comme fait le maître au sourcil absolu,
Qui retient du regard sa meute comme en laisse,
Il fait signe au combat.... Soudain le combat laisse,
Docile et frémissant, tomber son attirail ;
Et la lance à regret s'arrête en son travail.

VII.

Mais du camp, quel tumulte envahit la barrière ?
Peuple et soldats, silence!... Ouvrez la foule... Arrière !

On amène un captif... Il fléchit sous les fers :
Son jeune front, plissé par des pensers amers,
Montre un lambeau sanglant de couronne écharpée ;
Et d'un sceptre en morceaux, sa main pâle et crispée,
Comme un fragment d'espoir, tient un dernier débris ;
Il est seul... Les vaincus ont-ils des favoris ?

Le voilà, c'est bien lui, lui Jacques d'Achaïe !

A l'heure où par le sort des armes fut trahie
L'inébranlable foi que, contre tous hasards,
Il fondait, l'inexpert ! sur ses vieux boulevards ;
Comme on fuit, sans tenter un effort inutile,
Devant le déploîment des anneaux d'un reptile,
Au moment où l'assaut, qui se développait,
Des murs dans ses replis cernait le parapet,
Il avait lâché pied. Par une obscure issue,
A l'œil des assiégeants restée inaperçue,
Grâce au tumulte aveugle en tous sens débordé,
De Turin à la hâte il s'était évadé.
Par des éclaireurs sûrs furtivement conduite,
Bientôt hors du rayon de la ville, sa fuite,

Stimulant ses coursiers qui l'emportaient au vol,
Déjà venait d'atteindre aux champs de Pignerol.
Aplanissant de là les limites de France,
Que son aile franchit d'un seul trait, l'espérance
Ouvrait à sa retraite, à l'abri du danger,
La porte hospitalière au toit de l'étranger.
Mais d'Amé, cependant, avec art répandue,
La troupe, qui des champs sillonnait l'étendue,
Avait, à l'instant même où le tétrarque allait
Echapper pour toujours, saisi comme au filet
Le fuyard, emportant sur ses essieux qu'il presse
Les trésors ramassés aux heures de détresse.

Maintenant, reconduit captif dans la cité,
Par l'imprécation des peuples escorté,
Il vient subir son sort de roi vaincu...

— Hors d'elle,
La foule a rugi : « Sus au tétrarque infidèle ! »

Peuples, qu'il opprimait, vous, ne le touchez pas !
Tourbe aveugle pour qui le sang a tant d'appas,

Oh! n'insultez jamais une grandeur tombée,
Une tête de roi sous le malheur courbée!
Les fronts sur qui Dieu met ses chiffres souverains,
D'un caractère tel, Peuple, restent empreints,
Que, s'ils laissent jamais tomber le saint emblème,
L'infortune les ceint d'un second diadème;
Et la pierre qu'on lance à la tête des rois
Que la calamité fait plier sous son poids,
Revient, par un pouvoir divin répercutée,
Atteindre, droit au front, celui qui l'a jetée.
Se fût-il au plus bas des sentiers égaré,
Qu'importe? Un roi qui tombe est deux fois consacré.

Sous le toit du malheur il a mis son refuge;
Et cet asile est saint. — Où donc sera son juge?

Les yeux éteints, le sein oppressé, le pas lent,
Regardé par le glaive à l'œil étincelant,
Il s'avance; et non loin, sur le pavois suprême
Le vainqueur apparaît, armé de l'anathème.

VIII.

O toi, qui te croyais dans ton rêve affermi,
Qui pensais que jamais par un bras ennemi
La tour de ton orgueil ne serait envahie,
Donc, te voilà défait, beau prince d'Achaïe[17]!
Aux implacables mains d'un vainqueur outragé,
Te voilà, triste lot, par la lance adjugé!
Comme au soleil un mont de neige dissipée,
Ton audace, au premier éclair de son épée,
S'est fondue; et sa main tout chétif t'a saisi
Comme un condor l'oiseau sous ses ongles transi.
Naguères, tu sais bien, lorsque ses mandataires
Sont venus rappeler, par leurs voix salutaires,
Ta jeune imprévoyance égarée au chemin
Où vont les rois que Dieu ne tient plus par la main;
Quand ils t'ont demandé pourquoi ta main frivole
Semait dans les plaisirs la populaire obole;
Pourquoi, loin de ses yeux, faussant par l'attentat
Le vœu du suzerain, tu dépouillais l'Etat

A ta garde remis, comme fait le corsaire
Au vaisseau que le vent lui jette sous la serre;
Au sentier des erreurs surpris et confondu,
A ce suprême appel, toi, qu'as-tu répondu?
Ton orgueil s'est levé.... Puis l'esprit de vertige,
Comme le vent qui bat la feuille sur sa tige,
Est venu sur ta tête et l'a fait chanceler:
Et le bandeau qui doit, au lieu de le voiler,
Enceindre un front royal d'un cercle de lumière,
S'est baissé comme un pan d'ombre sur ta paupière;
Et tu n'as plus rien vu.... Dans la nuit du manoir,
Antre où toujours se meut quelque chose de noir,
Tu pensais donc cacher tes excès comme on cache
Un secret dans son sein, quand le coup de ta hache
Sous l'ombre du castel dans le sang étouffait
La voix du tribunal qui jugeait ton méfait?
Impatient du joug que t'imposait ce trône
Dont le rayonnement te dorait ta couronne,
Tu regardas ces monts..... Et les géants alpins,
Sur leurs reins déployant leur manteau de sapins,
Et le front tout armé de leur casque de neige,
Semblèrent, se dressant pour soutenir un siége,
Te répondre: « Vassal, nous te couronnons roi!
» Autour de tes Etats nous serons la paroi

» Que nul assaut jamais ne doit franchir ! » —Oh ! comme,
En ton rêve d'un jour tu t'égaras, jeune homme !
Eh ! c'était bien à toi, toi, roseau sans appui,
Frêle imberbe des camps, de te jouer à lui,
A lui qui des cités couche au sol les murailles,
A lui l'ouvrier-maître au chantier des batailles!
Le murmure plaintif d'un peuple dépouillé;
La voix de ce donjon qui fume encor, souillé
Du sang accusateur des illustres victimes;
La révolte qui met le cachet à ces crimes:
Tout réclame ta mort, prime due au félon
Qui du mal a touché le dernier échelon.
Quelle merci veux-tu du vainqueur ? Ta démence,
En épuisant le crime, épuisa la clémence.
En cendres à ses pieds en vain tu te mettrais;
En vain ! — Vois, la colère est l'âme de ses traits;
La haine dans ses yeux regarde si terrible !
Comme le grain tremblant qui passe par le crible,
Misérable, tu vas passer par son courroux;
La trahison n'a pas d'asile à ses genoux.
La justice impassible et l'ardente vengeance,
Pour te fouler aux pieds, seront d'intelligence.
Vois-tu, celui qui fut lion dans son combat,
Aujourd'hui que sous lui son ennemi s'abat,

Sourd au sanglot tardif du pleur expiatoire,
Il sera, celui-là, tigre dans sa victoire.
C'est qu'il faut tout le sang des veines pour laver
L'affront fait à celui que nul ne peut braver!
Comme il va dans tes yeux savourer l'agonie!
De quel venin rongeur, de quels flots d'ironie
Sa lèvre abreuvera ton dernier râlement,
Pour faire à son orgueil un beau couronnement!!!

IX.

De crainte que la proie à sa fureur n'échappe,
Le peuple, ilote obscur sur qui du fier satrape
Si souvent, pour frapper, le sceptre s'allongea,
Hurle en masse: « Qu'il meure! » Et de la mort déjà
— Oh! qui peut de sa lèvre éloigner ce calice? —
Devant lui le captif a cru voir le supplice
Se dresser, noir calvaire aux sanglants apparats.
De sa chaîne aux lourds plis le fardeau sur les bras,
De ses nombreux forfaits le poids sur la pensée,
La face à terre, et l'âme encor plus abaissée,

Sous le regard du glaive insultant et moqueur,
Aux lueurs de l'espoir il a fermé son cœur.
Et contre tout sursis le glaive qui proteste,
Du maître, pour férir, n'attend plus que le geste.
Tout se tait..... Et du haut du triomphal pavois
Alors tombe un regard et descend une voix :

« Prince qui t'égaras, lève-toi!... Je pardonne!
» Plus mûr un jour, ton front reprendra sa couronne[18].
» Non, ce pleur que je vois ne saurait me mentir.
» Mon cœur en pardonnant croit à ton repentir.
» Que d'un passé fatal, leçon vivante et grave,
» Dans ton âme à jamais le souvenir se grave!
» Le sceptre dans nos mains, Prince, n'est qu'un dépôt :
» Nous jugeons ici-bas; on nous juge là-haut!!! »

Et tel, lorsqu'il revient tout à coup de sa bière,
L'homme qu'on a cru mort, en rouvrant la paupière,
De jour en vain les yeux inondés et ravis,
En lui-même d'abord n'ose penser : Je vis,
Et des mille actions de grâces dont est pleine
Sa poitrine, en voyant le ciel, il peut à peine

A ses lèvres transmettre un merci pour Celui
Dont l'œil sur son front mort a de nouveau relui;
Tel, à cette heure extrême et sombre de sa vie,
Qu'une aube de clémence a tout d'un coup suivie,
En voyant luire un jour de salut à travers
Les ombres dont ses yeux s'étaient déjà couverts,
En tous les sens au choc des pensers l'âme émue,
Le captif doute encor..... De tout ce que remue
Sa lèvre convulsive, il ne sort point de voix.
Et que dire à celui qui l'a vaincu deux fois?

Devant ce dénoûment qui l'abat de surprise,
Lui qui ne croit un bras puissant que lorsqu'il brise,
Esprit flottant, en proie à tous les forts courants,
Ainsi qu'aux vents la plume, et la feuille aux torrents,
Le peuple, sous l'élan de clémence qu'imprime
A son mobile instinct un ascendant sublime,
Par ce coup imprévu subjugué dans son cœur,
En lâchant sa victime, a dit: « Gloire au vainqueur! »

X.

— Maintenant comprenez, triomphateurs vulgaires!
Hier il était beau, le colosse des guerres,
Lorsque, s'enveloppant de ses noirs bataillons
Ainsi que d'un manteau qui flotte en tourbillons,
Il prenait son élan du haut des cimes blanches
Et venait sur Turin du pas des avalanches.
Hier il était beau, quand sur ces doux climats
Sa lance secouait la guerre et les frimas;
Quand sur ses ennemis le coup de sa colère
Tombait comme un fléau sur les pailles de l'aire;
Quand les bords de la Doire et les rives du Pô
Prenaient pour leur ciel bleu l'azur de son drapeau.

Mais, aujourd'hui qu'il vient, du sommet de sa gloire,
Subjuguer, à son tour, l'orgueil de la victoire;
Aujourd'hui qu'imposant silence à l'espadon,
Il n'a laissé parler que la voix du pardon;

A cette heure où sa main, reconquérant un trône,
En fait à son rival la magnifique aumône;
D'un laurier immortel son front s'est revêtu:
Comme un soleil d'amour, resplendit sa vertu!....

Pur firmament, son âme est trop haute et sereine
Pour qu'y puissent monter les vapeurs de la haine!

Lorsque, posant le casque et le corset épais,
Il jette à ses rivaux la parole de paix;
Lorsqu'à ses ennemis sa clémence pardonne,
C'est quand, sur le pavois, sa force l'environne:
C'est quand le glaive dit: « Que faut-il niveler? »
C'est quand la mort demande: « Est-ce l'heure d'aller? »

Los sublime au vainqueur, quand la pâle défaite
Au chant victorieux mêle un hymne de fête!
Non, cette gloire-là, le temps sur son récif
Ne la brisera point.

XI.

— Pour le pauvre captif
Qu'alloue au conquérant une dague superbe,
Ainsi qu'au moissonneur la faux livre la gerbe,
La Victoire a souvent sur sa lèvre de fer
Le dévorant reproche et le sourire amer,
Le sourire poignant comme le coup de lance.
L'homme à terre est pour elle une magnificence.
Le sarcasme, à son gré, n'a rien d'assez aigu
Pour transpercer au vif une âme de vaincu.
Dans son code elle écrit que l'homme qu'on capture,
En tombant sous la main, déchoit de sa nature;
Que Dieu raie à l'instant son chiffre sur un front
Où le poing du vainqueur a cogné son affront;
Que tout arrêt du Ciel par le glaive s'exprime;
Que la force est un droit, et la faiblesse un crime;
Qu'il faut jeter la pierre au vaincu, comme on fait
A l'homme affreux marqué des signes du forfait.
Pour que le glaive soit le signe qu'on révère,
Sur sa lame païenne elle ose du Calvaire

Graver le doux symbole, emblème des pardons.
Ah! nous ne voyons pas, lorsque nous regardons
Rouler son char pompeux, quelle poussière il broie,
Ni tout ce qu'il enserre aux nœuds de sa courroie!
Au soir, quand un faisceau de fers est l'oreiller
Où du triste captif les maux vont sommeiller,
Mon Dieu! sait-on comment cette chaîne implacable
Tinte encor dans son rêve et de son poids l'accable?
Et puis quand au réveil son corps en peloton
Veut déraidir un peu ses membres, oh! sait-on
Comment son flanc moulu se plaint de sa blessure,
Et ce que lui répond l'anneau qui le pressure;
Quel goût a le morceau de pain noir que l'on tend
Vers le soir à sa faim, qui tout le jour attend;
Et comment son palais, voûte aride, s'embrase,
Quand le vin du triomphe écume dans le vase
Pour la soif du vainqueur?....

— Car, aux âges lointains,
Où le fer seul marquait aux peuples leurs destins,
Pour consacrer les droits que la Victoire enfante,
Sur le dos des vaincus la verge triomphante
Burinait son cachet, comme fait l'aiguillon
Sur l'animal qu'on voue aux sueurs du sillon.

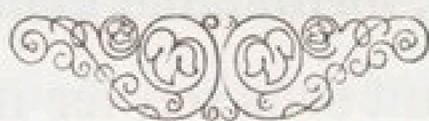
XII.

Lui, trop grand pour régner sur une esclave tourbe
Par le fouet qui déchire et par le joug qui courbe,
Jamais d'un char sanglant n'a fait passer l'essieu
Sur l'humble humanité, cette image de Dieu.

Allez, blêmes vaincus, ô pauvre chair froissée !
Du sillon des combats paille à demi cassée,
Que le glaive oublia, formidable glaneur,
De coucher en passant sous son fer moissonneur,
Allez ! Il ne veut pas des dépouilles opimes ;
Car il fait des vaincus, et non pas des victimes.

Sa richesse n'est point faite avec le denier
Taxé pour prix de l'air qu'on vend au prisonnier ;
Les bénédictions du captif qu'il délivre
Sont l'or seul qu'il recueille et l'encens qui l'enivre.

Toujours, quand il jetait ses ennemis à bas,
Sur les traits du vaincu, que la main des combats
Avait voilés de deuil, d'infamie et de fange,
Sa lance a reconnu le signe éteint de l'ange,
Signe marqué du sang d'un Dieu, Verbe d'amour
Qui vint, humanisé dans notre chair d'un jour,
Apprendre à toute vie attachée à l'entrave :
« Captif, je romps tes fers ! Je te fais homme, esclave ! »



CHANT SEPTIÈME.



VENISE ET GÊNES.



VENISE ET GÊNES.



I.

Toi qui, du fond des mers, comme par jets soudains,
Fais jaillir tes îlots, beaux comme des ondins,
Toi que tous les palais des contes d'Arabie
A peine égaleraient, ô merveille amphibie!
Flottante vision, qui sous nos yeux surpris
Retraces le lever fabuleux de Cypris!

Blanche reine des flots au front asiatique,
Qui, mollement couchée au bord adriatique
Sous le dôme enflammé d'un ciel oriental,
Aspires la fraîcheur de ton bassin natal,
Comme, à l'heure du soir, sur le rivage maure,
Fait la belle Odalisque au pied du sycomore!
Toi dont on vit sur mer l'héraldique lion
Chasser le léopard, jeune encor, d'Albion,
Epouse de Saint Marc, princesse des gondoles,
Qu'as-tu fait de ta joie et de tes barcaroles,
Et de tous ces concerts d'amour que la Brenta,
Rêveuse dans ses flots, si souvent écouta?
Je ne vois plus tes nefs, comme des hirondelles,
Sur l'onde entre-croisant leur vol à tire-d'ailes,
S'élancer vers l'Asie, émules du zéphir,
Et t'en rapporter l'or, la perle et le saphir.
Comme au prochain lever du mistral qui l'effraie,
Sous le rocher du cap vient s'abriter l'orfraie,
Sous tes murs, du combat la tourmente approchant,
S'est caché de frayeur ton pavillon marchand.
Ton havre, où bourdonnaient, abeilles mercantiles,
Mille nefs butinant sur tous les bouquets d'îles,
A cette heure qu'un vent de mort souffle en ton sein,
Est la ruche sans bruit, sans miel et sans essaim.

Ton aviron n'est plus la magique baguette
Qui, des puits de richesse allant partout en quête,
Donnait l'élan de vie à l'Océan qui dort
Et transformait d'un coup tout fleuve en source d'or.
Ton Doge, qui venait, puissant seigneur de l'onde,
Epouser au printemps la mer riante et blonde,
Et pour gage en son sein jetait l'anneau ducal,
Ne se souvient donc plus du serment nuptial?
Quand la mer amoureuse, aux jours de l'hyménée,
D'éternelle jeunesse et d'azur couronnée,
Venant à sa rencontre aux plaines du Lido,
Déroulait à ses pieds son ondoyant rideau ;
Lorsqu'entr'ouvrant ses bras d'écume au Bucentaure,
Douce, elle l'inondait de son baiser sonore,
Alors le duc-époux lui promit que jamais
L'orage des combats ne troublerait sa paix.
Pourtant, sur cette mer où voltigeaient tes prames,
Où, comme un chœur joyeux, dansaient tes mille rames,
La guerre, à tous tes mâts hissant ses étendards,
Fait croître une forêt de lances et de dards.
Sur ta poupe, où le cri de l'abordage éclate,
L'incendie, épandant ses vagues d'écarlate,
Mêle aux flots ameutés sa tempête de feu,
Et ton sang à longs traits rougit l'océan bleu.

Va, ta brise n'est plus qu'une odeur de carnage,
Et ta mer, qu'un miroir où s'éteint ton image.
Quoique Dieu n'ait pas fait la base où tu t'asseois,
Quoique l'Art ait créé ton sol, quoique tu sois
Reine..., ah! dans les destins, abîme plein d'orage,
Le moindre vent, sais-tu, fait qu'un Etat naufrage!

II.

Sidon de notre Europe, ô toi dont l'aviron
Des flots liguriens maîtrise le giron!
Grand caravansérail du trafic maritime,
Toi qui, pour dominer de plus haut sur l'abîme,
As su, par un effort qui confond nos bras nains,
Sur le dos escarpé des chauves Apennins
Epanouir ton front en large amphithéâtre,
Tandis que ton pied baigne en ton bassin bleuâtre;
Reine des monuments, toi qui sais mélanger
Le feuillage de marbre aux fleurs de l'oranger;
Qui, du haut de ce mont où, belle comme un rêve,
Ta forêt de palais et de kiosques s'élève,

Sembles, pour t'y mirer comme dans ta psyché,
Arrêter sur cette eau ton visage penché :
Tableau tel, que la mer, après l'aube et l'étoile,
Ne peint rien d'aussi beau sur sa limpide toile!
Golfe où toujours, à bord du vaisseau de l'Etat,
Sous le vent des partis qui disputent son mât,
La houle populaire, ainsi qu'une poitrine,
S'enfle et mugit plus haut que la houle marine,
Tu n'as donc pas assez d'orages sur tes bords,
Quand tu viens soulever la tourmente au dehors?
Pourquoi du jour si doux que ton ciel fait éclore,
Et de l'azur si frais dont ta mer se colore,
Comme un baume, pourquoi n'en prends-tu pas un peu
Pour calmer dans ton sein tes passions de feu?
Avec tes armateurs, Ulysses du Commerce,
Tes fins voiliers, essaim qui partout se disperse,
Tes donjons goudronnés qui semblent des îlots,
Et ton peuple cuivré d'alertes matelots,
Tu vas au loin, faisant la ronde en tous parages,
Voir si la grande mer a de l'or sur ses plages!
Guerrière au glaive fort, marchande aux grands bazars,
Pourquoi vois-tu ta sœur avec des yeux hagards?
Dans son circuit ta nef, qui sur tous flots se berce,
Tient les bords de l'Euxin et les rives de Perse.

N'as-tu pas à Bagdad ton kan, superbe à voir,
Ton bruyant port à Smyrne, à Péra ton comptoir?
Nul ne vient contester le droit de tes conquêtes.
Le sel de toutes mers, l'eau de toutes tempêtes,
Pour que ta royauté partout se confirmât,
Ont donné mille fois le baptême à ton mât.
Ton vorace trafic, sous sa géante serre,
Eh quoi! manquerait-il d'océan et de terre?
Un arc dans une main, dans l'autre un gouvernail,
Que viens-tu donc ici faire en cet attirail?
Tu mis les mâts pisans dans leur tombe de sable:
Il te faut une proie encore.... — Insatiable!....
Tu voudrais — c'en est trop! — du couchant au levant,
Pour toi seule les eaux, les astres et le vent!....

III.

Ténédos! Ténédos, la sœur des Dardanelles,
Dont les deux tours sont là comme des sentinelles,
La sombre Ténédos, qui d'un œil défiant
Observe nuit et jour les portes d'Orient,

Cette île où les Sinons viennent ourdir leur trame,
Récif de perfidie où se brisa Pergame,
Elle a dit, convoquant deux flottes à son seuil :
« Creuse, ô mer qui me ceins, tes vagues en cercueil ! »
Dans leurs débats sans fin trois fois Gêne et Venise
Entre elles tour à tour l'ont perdue et reprise.
Pour démêler leurs droits, sur la plaine des flots
Gêne et Venise enfin descendent en champ clos.

Les deux reines jadis, sous une heureuse étoile,
Se partageaient la mer comme un coupon de toile.
Vain accord ! Aujourd'hui, sous leurs pas hasardeux
L'abîme va manquer d'ampleur pour toutes deux.

Ténédos et la mer avec ce qu'elle enferme,
Tout bord où l'on trafique, île ou bien terre ferme,
Gêne avec ses trésors et ses grands arsenaux,
Venise avec ses mâts, ses ports et ses fanaux :
Voilà l'enjeu.... Malheur à celle qui succombe !
Sa rivale voudra même effacer sa tombe.
C'est le dernier va-tout... Sans partage ! — Il faut voir
A laquelle des deux l'Océan doit échoir !

IV.

Aux Génois peste et guerre à mort!.... La jaune Envie
Leur dévore le cœur, couleuvre inassouvie.
Sang à Venise!.... Elle a sur Gêne empiété.
Haine toute de feu comme leur ciel d'été,
Fiel qui bout dans leurs seins comme dans une étuve,
Corrosif comme sont les bouillons du Vésuve,
Lent à se refroidir comme ceux que l'Etna
Aux jours de son ivresse à ses bords déchaîna!
Extermination!.... — Comme si, pour répandre
Leur sang et disperser aux quatre vents leur cendre,
Les deux folles cités, à l'ombre de leurs toits,
Sous les citronniers verts trouvaient les champs étroits,
A l'Océan qui clôt la Grèce et l'Italie
Elles ont demandé de l'espace. — Folie!

L'Océan, l'Océan! il prête à nos assauts,
Calmé pour un instant, le cirque de ses eaux;

Puis, nos combats finis, sa colère s'allume ;
Vaincus, vainqueurs, ensemble il nous couvre d'écume ;
Et dans son sein bientôt il a tout étouffé,
Sans se douter si l'un de nous a triomphé.
Puis, comme si de rien n'était, — à cette place
Où deux peuples sont morts, — comme une pure glace
Vite il se raplanit, songeant : « Voici le soir !
» L'étoile va venir sourire à mon miroir ! »

V.

Républiques, vos mains font un funeste ouvrage !
Qui sème l'ouragan recueille le naufrage.
En vain l'onde vous rit. Votre écueil, ce n'est pas
Le rocher qui se cache à fleur d'eau sous vos pas,
Comme un traître, pour tendre à vos nefs une embûche ;
Ce n'est pas le ressac où le vaisseau trébuche ;
Ce n'est pas le tournant de mer, ce cercle noir
Où s'engouffre l'esquif comme en un entonnoir ;
Ce n'est pas, ce n'est pas le banc d'arène où sombre
L'imprudent Palinure errant dans la nuit sombre ;

Non, ce n'est pas non plus la pointe des harpons,
Cette dent d'écumeurs qui vient mordre vos ponts!

Mais votre orgueil, rocher ombrageux qui ne souffre
Rien d'aussi haut que lui; votre orgueil, sombre gouffre
Qui voudrait dans son sein tout absorber..., voilà
Votre Charibde à vous, votre unique Scylla!
C'est dans la mer sans fond d'un ambitieux rêve
Que vous naufragerez. Dans vos luttes sans trêve,
De mutuels débris jonchant les flots amers,
Toutes deux vous perdrez la royauté des mers.
Puis les forbans qui vont flairant le bord des terres,
Ressaisiront les eaux jadis vos tributaires.
Vos mâts couchés enfin comme des arbres morts,
L'artimon étranger surgira dans vos ports.
Et, quand le temps aura passé sur vos figures,
Quand tout sera fini, pauvres veuves obscures,
Sans nom, au bord de l'eau vous viendrez vous asseoir!...
Et le mousse du Nord cinglera sans vous voir.

D'un passé triomphant muettes effigies,
Tristes sous le soleil comme deux élégies,

Le crêpe au cœur, le front sans fleurs et sans parfums,
Vous gémirez le chant des empires défunts.
Et vous hélant de loin, majestés effacées,
Les jeunes nations, sur la vague bercées,
Diront, n'entendant rien se mouvoir dans vos eaux :
« Tout est mort ! Le vent seul pleure dans les roseaux... »

VI.

Et sur la tiède dune où son écume flotte,
Ainsi qu'une grande âme en pleurs, la mer sanglote.
Sous la main des nochers gémissent les timons.
Hôte impur des tombeaux, l'autour descend des monts.
L'Italie effrayée a vu de nuit en rêve
Deux cadavres sur l'eau ballottés vers la grève,
Et, dans l'ombre à l'entour, les forbans africains
S'assembler, comme auprès du corps mort les requins.
Des deux cités ensemble, au coup de cet orage,
Les pavillons du Nord augurent le naufrage.
Déjà des écumeurs, aux aguets sous les rocs,
L'essaim pour la curée a préparé ses crocs.

A l'affût d'un butin que chacune caresse
De l'œil et du désir, la Hongrie et la Grèce,
Pour achever plus vite un sort qui s'accomplit,
Se mêlent au foyer de l'immense conflit.
Puis l'aigle au double bec, sur le château de Vienne,
S'est dit : « Il faut à moi qu'un double lot me vienne. »

Et, penchant son vieux front sur les gouffres béants,
L'Europe est là pour voir ce défi de géants.

VII.

Arbitre désiré des luttes d'Italie [19],
Triomphateur béni dont la couronne allie
L'olivier de la paix aux palmes du vainqueur,
Chevalier dont l'esprit, vaste comme le cœur,
Aux trônes désunis sait rendre l'harmonie,
Regarde au bord des flots... C'est là que ton génie,
De sa cime planant sur l'empire des mers,
Marquera leur sillage aux pavillons divers.

Les Puissances des flots, qu'un intérêt divise,
De ton nom au cartel attendent l'entremise.
Amé, ton nom est grand ! Le poids de ta vertu
Vida plus d'un discord dans le sang débattu.
Tranchant des rois rivaux la dispute frivole,
Le glaive pénétrant de ta forte parole
A plus souvent conquis, plus vite subjugué
Que le fer des combats, de moissons fatigué.
Comme vers le rayon du jour une paupière,
Sitôt vers ta pensée, éclatante lumière,
Les esprits éblouis se tournent, quand la voix
De ta sagesse parle au conclave des rois.
Rouage aux tours douteux, lorsque la Politique
Rompt le concert des rois, ce jeu qu'un rien complique,
Ton conseil sait au centre, admirable levier,
Rendre les mouvements qui veulent dévier.
Toi seul tu peux peser les droits des deux rivales
Et dissiper d'un mot ces tourmentes navales
Qui, semant l'Archipel de flottes en lambeaux,
Ont fait du champ liquide un vallon de tombeaux.

VIII.

Et la vague de sang s'est bientôt abattue ;
Sur les flottants créneaux la bataille s'est tue.
Lors, un calme profond se faisant sur les flots,
Les maîtresses de l'onde ont entendu ces mots :

« Suzeraines des mers, dont les funèbres scènes
» Font gémir l'Océan du choc de vos misaines,
» Vous dont le pavillon à tous les vents s'enfla,
» Suzeraines des mers, vous irez jusque-là !....
» Ténédos sera libre; et ses tours crénelées
» Sur la plage seront comme un champ nivelées.
» Venise, éloigne-toi des eaux du Tanaïs ;
» Rends ces mâts, ces captifs et ces ports envahis ;
» Vois, ton cercle est tracé... Toi, dans cette lisière,
» Gênes, resserre-toi... Chacune en sa croisière
» Se tiendra. — Disputez de sagesse et d'éclat ;
» Les reines comme vous n'ont pas d'autre combat.

» Rapprochant dès ce jour vos rames fraternelles,
» Côte à côte voguez comme deux sœurs jumelles.
» Et lorsque, sur vos mâts le ciel s'abaissant noir,
» Dans le désert des flots vous errerez sans voir;
» Quand la mer infidèle, entrée en sa démence,
» Heurtera vos côtés comme un bélier immense;
» Quand des pirates grecs les grappins dans vos flancs
» Viendront pendant la nuit planter leurs dards sifflants;
» Quand les altiers pachas du haut des capitanes
» D'un trait déchaîneront sur vous leurs cent tartanes,
» Alors, oui, c'est alors que vos deux bords amis
» Seront contre ces coups l'un par l'autre affermis.
» Souvent le ciel se trouble et la mer extravague :
» Malheur au trône assis sans appui sur la vague!
» La mer, souvenez-vous! la mer est un plancher
» Périlleux pour celui qui seul veut y marcher.
» Non, Dieu n'a fait nul bras assez fort pour soumettre
» Cet univers de flots, dont son doigt est le maître!
» Puissant est l'Océan, et frêle le vaisseau!
» La nef qui voudrait seule, ainsi qu'en un réseau,
» Tenir dans ses sillons les flots sous sa maîtrise,
» Cette nef échoûrait demain à l'entreprise.
» Car les bras de la mer sont longs! les nôtres, courts!
» De concert vos deux nefs l'enceindront dans leur cours.

» Mais celle qui tendrait à l'empire suprême,
» En coulant bas sa sœur, sombrerait elle-même.
» Lorsque les ouragans du Sud et ceux du Nord,
» Au large sur les mers, y tempêtent d'accord,
» Eh quoi! fière Venise, et toi, superbe Gêne,
» Vous vous y trouveriez toutes deux à la gêne?....
» Partagez l'Océan, sans vous le disputer;
» Une seule userait sa vie à le dompter.
» Une seule, essaimant sur tous flots ses nacelles,
» De sa force au dehors fluctuantes parcelles,
» Dans cette expansion qui l'épuise au dedans
» Rencontrera l'écueil des désirs imprudents.
» Cité-reine insensée, aveugle métropole
» Qui va semer sur l'eau ses flottes jusqu'au pôle,
» Tandis que ses foyers, au port mal affermis,
» Restent de près en butte aux courants ennemis!...
» Il faut, pour fendre l'air, au grand aigle deux rames,
» Deux ailes au poisson pour traverser les lames;
» De même au trône assis sur les flots agités
» Il faut deux bords d'appui voguant à ses côtés.
» C'est ainsi que d'accord, dans un poing la balance
» Du monde mercantile, et dans l'autre la lance,
» Rapprochant par vos nefs les plages de tous noms,
» De leur fraternité vous serez les chaînons.

» Qu'enfin la paix attache à vos mâts ses guirlandes !
» Rivales, aimez-vous !... Régnez..., et soyez grandes ! »

IX.

Il a dit. A l'instant, la rame de Sidon,
Qui, des sanglants discords apportant le brandon,
Ecumante arrivait du ciel de Ligurie
Pour ravir à sa sœur la mer et l'industrie,
Paisible est retombée.... Et la nouvelle Tyr,
Qui du berceau des flots voit ses îles sortir
Comme ces groupes frais de sirènes féeriques
Eclos un jour du lit des ondes homériques,
Perle de l'Océan, cette Tyr dont l'orgueil
S'inclinait sur la mer comme sur un cercueil,
De ses lions ailés a revu, libre et fière,
Sur l'Océan rassis voltiger la crinière.

A voir ainsi des flots le courroux s'abaisser,
On dirait que lui-même, entrant dans le penser

Du Preux médiateur, l'Océan solennise
Par son calme la paix entre Gêne et Venise!

Les flots d'un air de joie ont semblé s'animer,
Et Venise a paru belle comme la mer.

Alors, sans les heurter, rapprochant leurs carènes,
Grandes comme leur mère, et comme elle sereines,
Vers les rives d'Asie, en se donnant la main,
Les deux filles de l'onde ont repris leur chemin.



CHANT HUITIÈME.



L'ORIENT.



L'ORIENT.



I.

Amé, vois-tu là-bas, sous le ciel de l'aurore,
La Rome d'Orient qui se mire au Bosphore ?
La vois-tu, descendue au bas de son orgueil,
Pleurer sur son César comme une veuve en deuil?
Lâche violateur des traités, le Bulgare
L'a jeté dans les fers. Tandis que le Barbare,

La trouvant sans appui dans sa viduité,
Vient à grands pas du Nord vers la sainte cité;
Du Midi, les enfants du Coran, que l'absence
Du César enhardit, arrivent sous Byzance [20],
Mugissant: « C'est Allah qui souffle l'ouragan:
» Allah!.... Meure le Christ!.... Victoire à l'atagan! »
Tombant sur ses genoux, et d'une main meurtrie
Pressant un crucifix à sa lèvre flétrie,
Ses cheveux sur son sein roulant avec ses pleurs,
Le front ceint du bandeau des royales douleurs,
Martyre haletante et vierge profanée,
Vers le ciel d'Occident la Grèce s'est tournée.
Pauvre Grèce!.... Elle crie: « A moi tous mes soutiens!
» Ils sont là, mes bourreaux... Vous, ô princes chrétiens,
» A moi! » — Le premier coup de la dague brutale,
Vois-tu, vient de rougir sa robe orientale;
La dague en sème au vent les pans tout décousus:
O Grèce de Pindare!.... ô Grèce de Jésus!....
Pourrais-tu sous le pal, sceptre d'ignominie,
L'œil résigné, la voir râler son agonie,
Elle que l'Homme-Dieu fit libre par sa loi?
Elle attend un vengeur..., et ce vengeur, c'est toi!
Ils s'appellent encore enfants de l'Evangile,
Les rois!.... Dérision. Leur poitrine fragile

Ne porte rien de fort, rien de saint. — Fronts vieillis,
Ils offrent — et c'est tout! — des rides, sombres plis,
Infertiles sillons où rien de beau ne germe,
Où, gisant sans pouvoir arriver mûr à terme,
De l'avenir chrétien le verdoyant épi
Se dessèche en sa fleur. — Sur leur crâne assoupi
La croix dort, par l'oubli pauvre image voilée,
Comme la croix muette au front d'un mausolée.
Cette voix qui jadis partait du Vatican[21]
Et courait assembler l'Europe en un seul camp,
Puis la lançait, pareille à la flèche acérée,
Sur le sein découvert de l'Asie effarée;
Sur leur tête aujourd'hui, souffle éteint, cette voix,
Comme un zéphir muet glissant au bord des toits,
A passé.... L'Occident, quand l'Orient l'appelle,
Au foyer paresseux, comme un vieux qui chancelle,
Reste assis. Que Byzance à l'ombre du damas
Se désole: les rois ne l'affranchiront pas.
C'est qu'ils aiment bien mieux par le Croissant immonde
Le voir tout profané, ce frais Eden du monde!
Car eux, en l'arrachant au vil dieu des houris,
Entre eux ils se battraient pour les parts du débris,
Avides et jaloux! — Mais, ô toi que la Grèce
Implore, toi qui sus pour la Croix en détresse

Vingt ans combattre avec ton cœur, avec ta foi,
Chevalier, aujourd'hui qu'elle meurt, lève-toi!
Pour une œuvre du Ciel, oui, ta main est choisie:
Sous les nappes de feu du grand soleil d'Asie,
La Croix, astre où ton cœur puise son jour ardent,
Comme elle éclatera mieux qu'aux feux d'Occident!
C'est là qu'élargissant son cercle, ton épée,
Pour tracer de sa pointe une insigne épopée,
Pourra bien s'inspirer du Dieu de Godefroi,
Et du berceau du monde et du ciel de la Foi!
Là, pour vibrer ton nom, pour embrasser ta trace,
Les monts ont plus d'échos, et les champs plus d'espace.
Sous le ciel d'Orient, qui teint les vastes mers,
Les lauriers du héros croissent aussi plus verts.
L'aigle des drapeaux bleus attend; sa forte serre
Ne s'ébrèchera pas au fil du cimeterre:
Son vol sera docile à ton premier appel,
Car sans cesse elle rêve aux Turcs, à l'Archipel:
Son aile sait le vent qui conduit vers l'aurore;
Comme à Rhodes naguère, elle saurait encore
Sur le bord pavoisé des visirs-capitans
Hisser la rouge flamme en pavillons flottants[22].
Arme-toi de ton cœur et marche en ta vaillance!
Marche... L'esprit de Dieu combattra par ta lance;

Il protége celui qui porte, au champ d'honneur,
La croix sur la poitrine et la foi dans le cœur.

II.

Du Héros, comme un glaive, alors l'âme se dresse;
Car du sombre turban, sur le front de la Grèce,
Il a vu, pli par pli, comme un drap sépulcral,
Dans l'ombre lourdement se dérouler le schall.
De la triste Byzance il a compris les larmes,
Ensuite il s'est tourné vers ses compagnons d'armes :
— « Preux amés, hauts barons et féaux chevaliers,
» Qui de la sainte cause êtes les boucliers,
» Vous que souvent la Croix, étoile de la gloire
» Et fanal de l'honneur, guida vers la victoire,
» Debout! il faut partir!.... Nous allons, ô soldats,
» Combattre loin d'ici le plus grand des combats.
» Aux portes d'Orient je dresserai ma tente.....
» J'irai..... Je saisirai dans sa tour insultante
» Le Bulgare félon! J'irai.... Les fils d'Omar
» Verront si, sous les coups des soldats du timar,

» Les combattants du Christ ont des âmes de femmes,
» Et comment notre foi peut retremper nos lames.
» Livrée en holocauste au damas oppresseur,
» N'aurons-nous, champions du Christ, pour notre sœur,
» Que le stérile appui des larmes funéraires ?
» Jésus avait du sang pour affranchir ses frères.
» Un peuple meurt; sauvons du trépas le martyr!
» Victoire soit au Christ!... Debout! Il faut partir! » —

Des preux, à cet appel, tous sur pied dès l'aurore,
Les trois bans, que du Christ le symbole décore,
Du seuil de leurs manoirs, du fond de leurs vallons
Accourent, comme aux cris de l'aigle les aiglons.

Il les reconnaît tous; par leurs noms il les nomme,
Ces braves à sa voix levés comme un seul homme;
Et, tout en pénétrant leurs fronts de son dessein,
De son âme de flamme il leur remplit le sein.

Et les hauts preux, chacun suivi de sa milice[25],
Impatients d'entrer dans la nouvelle lice,

Devant son pavillon, debout, silencieux,
Attendent pour partir un ordre de ses yeux.

III.

La mer bleuit. Les nefs, sous l'haleine des brises,
Joyeuses, déroulant leurs chevelures grises,
S'agitent dans le golfe où l'onde vient blanchir.
Puis, au souffle du vent qui commence à fraîchir,
Tout s'élance du port dans l'humide étendue;
Et, pour lui faire fête, au Lido descendue[24],
Venise au pèlerin qu'emporte un vent de Dieu
Adresse de la voix et du cœur son adieu:

« Ciel, souris à son bord! Sois-lui facile et douce,
» O mer!.... Abats sous lui tout flot qui se courrouce!
» Que sa proue écumante, en son cours diligent,
» Dans le saphir des eaux creuse un sillon d'argent:
» Que l'aile de la brise, en jouant sur l'écume,
» Rafraîchisse pour lui l'horizon qui s'allume:

» Qu'il entre dans son port, par de bons vents fêté!
» Sa nef en Orient porte la Liberté. »

Et la flotte s'en va sur les vagues profondes
Comme un vol d'alcyons qui mesure les ondes.

IV.

Aux chatoyants confins de l'horizon fumant,
Les monts, groupe indécis, de moment en moment
Ont grandi.
—« Connais-tu, dis, ces crêtes chenues
» Dont l'obélisque bleu s'affile dans les nues,
» Vieux nocher?... Du matin le rayon réfléchi
» A l'œil vient esquisser leur flanc déjà blanchi. » —

Du pilote à ces mots le long cri d'allégresse
Répond; et le Héros voit les bords de la Grèce.

L'éclair de son regard sur la côte est fixé,
Et l'hymne de son âme à sa lèvre a passé :

— « O Grèce de mon rêve ardent, chère Hellénie,
» Foyer des beaux élans, ciel natal du génie,
» Où tout triomphe avait ses odes et ses fleurs,
» Et tout revers, son deuil et ses chants de douleurs,
» Salut ! — Gloire immortelle à toi, pieuse mère,
» Qui veillas au berceau de Tyrtée et d'Homère,
» A toi, fille des Dieux, blonde Hellé des vieux ans,
» A qui les Immortels donnèrent, bienfaisants,
» Un soleil si fécond, un ciel plein de sourire,
» Et les plus beaux enfants du glaive et de la lyre !
» Terre des Périclès et des Léonidas,
» Où le seul nom de GRÈCE enfantait des soldats,
» Où tous les seins battaient pour la cité chérie ;
» Pays du dévoûment, où naquit la Patrie,
» Où jeunesse, valeur et talent, dons du Ciel,
» Tout fut en holocauste offert à son autel ;
» Où mille bras n'avaient qu'un cœur aux jours contraires,
» Où l'homme n'était grand qu'en tombant pour ses frères !

» Toi, pour qui la patrie était où sont les Dieux,
» Les lois, les souvenirs, la cendre des aïeux,
» Salut! — Patrie, ô toi, vraie âme universelle,
» Démon inspirateur, qui semais l'étincelle,
» Pour souffler dans ces seins un foyer de vertu,
» Patrie, ô voix du Ciel, comment leur parlais-tu ?
. . . .
. . . .
» Le temps, d'un pied poudreux, a marché sur ta gloire,
» O Grèce! — Mais, son sceptre à la main, ta mémoire,
» Ombre auguste debout sur ce tombeau glacé,
» Règnera sur le temps du haut de son passé. » —

Et la rame, qui fend la campagne azurée,
Déjà loin derrière elle a laissé le Pirée.

V.

Le front dans les frimas, le pied dans le gazon,
Les monts de Thrace au loin découpent l'horizon.

Comme un nuage impur qui flétrit le rivage,
Sur ces bords désolés pèse un air d'esclavage;
Sous l'haleine d'Omar le ciel s'est obscurci.

Un empire meurt là...

— « Nautonnier, c'est ici. » —

Le Héros a parlé. Là, sa course accomplie,
La voile, en saluant la terre, se replie.

Alors, le passager arrivé d'Occident
Arbore sur la rive un glaive indépendant.

Des Croisés sur ce bord descendus à la presse
Le cri vient d'éveiller les échos de la Grèce:
« Savoie et Saint Maurice! Honneur au bleu drapeau!
» Victoire soit au Christ! » Vers l'autre bord de l'eau

Le cri vole en Asie, et la plage renvoie :
« Victoire soit au Christ ! Saint Maurice et Savoie ! »

VI.

Byzance au cri sauveur dans le lointain répond.
Puis tout se tait. La nuit descend. — Sur l'Hellespont,
Là, l'Europe et l'Asie ont dans un profond somme
Suspendu jusqu'au jour leur lutte à mort.— Un homme,
Le pied encor blanchi des frimas du Couchant,
Tantôt s'arrêtant fixe au sol, tantôt marchant
D'un pas sonore et fort, passe sur le rivage
Et repasse souvent. D'un céleste message
Formidable porteur, il attend le matin
Pour révéler son mot, qui contient le destin.
Il pense.... Dans sa tête, urne immense et profonde
D'où va, chiffre fatal, jaillir le sort d'un monde,
L'Europe et l'Orient en conflit mutuel
Sont en présence....., et lui décide le duel.
Rayonnant sur son front, ses pensers semblent faire
Autour de lui dans l'ombre une vive atmosphère,

Triomphante auréole, aube qui de la Croix
Annonce le grand jour à l'Orient. —

Parfois,
Penchant son front rêveur sur l'onde qui gourmande
Le rivage plaintif, à l'abîme il demande
Si demain il aura, pour la couche des morts,
Assez d'arène et d'algue et d'écume à ses bords;
Parfois, les yeux au ciel attachés, il regarde
Si la lune en son cours va vite.... Ah! qu'il lui tarde
De voir l'aube venir! Car son combat est prêt;
Au pied de son génie il le tient en arrêt.

Qu'il voudrait déjà voir en plein jour débordée
La bataille qui gronde au champ de son idée!
Sa croix a scintillé dans l'ombre; et près de lui
Deux fois d'un vague éclair son épée a relui.

Tandis que sur la plaine où sa légion campe
Sa prunelle de feu veille comme une lampe,
Avec son écuyer, debout à quelques pas,
Il échange ces mots, de temps en temps, tout bas:

. . . .

— « Vois-tu venir le jour que le glaive désire,
» Grandson ? » — « Je ne vois rien encor paraître, Sire. »

. . . .

— « N'entends-tu pas un bruit vers le camp syrien ? »
— « Au loin la nuit se tait, Sire... Je n'entends rien. »

. . . .

— « L'oreille et l'œil sont-ils en éveil à la rive ? »
— « Sire, comptez sur moi : tout est sur le qui-vive. »

. . . .

— « Au ciel aperçois-tu des nuages, Grandson ? »
— « Votre jour monte beau, Sire, sur l'horizon. » —

Et la lune d'Asie, au doux reflet d'opale,
Tranquille, au fond du ciel, marche.... Son regard pâle,
Glissant sur les deux camps amical et léger,
En passant vient blanchir le front de l'Etranger.

VII.

L'ombre s'efface. Ouvrant sa paupière vermeille,
Le jour oriental pour la lutte réveille
Les deux mondes... Un bruit venu des champs voisins
Va croissant... C'est la voix des clairons sarrasins.

Fiers Bédoins de Palmyre, à l'œil jaune, aux traits hâves,
Timariots courbés sur leurs chevaux moldaves,
Farouches Turcomans aux visages pâlis,
Arabes basanés, Tartares, Osmanlis,
Qui viennent, orageux comme une immense houle,
Heurter contre le seuil d'un empire qui croule,
Arrêtant tout à coup leurs tourbillons poudreux,
A l'aspect du Héros, les Barbares entre eux
Ont dit : « Mais quel essaim vers nous se développe?
» C'est, avec son armée, un calife d'Europe;
» Frères, comme il est fait! Sans cortége, sans cour,
» Il arrive, imprévu comme le grand vautour.

» Il n'a pas le poignard brillant de pierreries,
» Ni la tente dorée aux riches draperies,
» Ni le beau turban vert. Il n'a pas de sérail,
» Point de blanche captive aux lèvres de corail,
» Pas une Juive ! pas même une esclave noire
» Avec son sein de jais, sa denture d'ivoire !
» Ni des eunuques, ni des pages abyssins,
» Pour le servir, couché sur de moelleux coussins,
» Comme on voit au harem du soudan sybarite.
» Sa sultane choisie à lui, sa favorite,
» Celle qui pour lui seul prend un front souriant,
» C'est sa dague d'Europe au regard flamboyant.
» Ses légères almehs à lui, ses courtisanes,
» Ce sont, à ses côtés, vingt mille pertuisanes.
» L'ottomane où son front va rêver loin des bruits,
» C'est le tertre du camp sous le rideau des nuits;
» Et sa verte oasis à la mousse embaumée,
» C'est la plaine de sang où campe son armée.
» Le deuil marque ses pas; le sol qu'il a foulé
» Ne verdit plus. Son souffle, en courroux exhalé,
» Fait mourir..... Quand son cor épanche sa fanfare,
» L'étalon d'Arabie en sa marche s'effare.
» Il porte pour pelisse un lourd manteau d'acier;
» Et peut-être Al-Borak, au pas de son coursier,

» Aurait peur..., car du Franc le destrier galope
» Fort comme le kamsin, vif comme l'antilope.
» Au lieu de beaux mamluks aux caftans damassés,
» Il a ses verts spahis de bronze cuirassés.
» Ses beys vêtus de fer, sur leurs fumantes selles,
» A ses côtés, ainsi qu'un troupeau de gazelles,
» Bondissent; et d'un mot, le sultan du Couchant
» Lance leur escadron comme un acier tranchant.
» Son Coran, ce n'est pas le livre que récite
» Le bon croyant qu'Allah de sa grâce visite;
» Son livre familier, ah! c'est le bulletin
» Des morts, page qui seule à son regard hautain
» Jette un reflet joyeux. — Quand vient le jour du glaive,
» Dès l'aube, sans louer Mahomet, il se lève.
» Son eau d'ablution, c'est du sang. — Son muezin,
» Le crieur qui réveille un écho dans son sein,
» C'est le roulant tambour: mais, à l'appel sonore,
» Ce n'est pas pour prier qu'il se tourne à l'aurore.
» Et jamais, comme font l'iman et le fellah,
» Sa lèvre n'a, le soir, de l'Envoyé d'Allah
» Glorifié le nom. Dans la sainte mosquée,
» Sa face sombre et fière, au sceau d'Eblis marquée,
» Ne s'inclina jamais. Si c'est un mécréant,
» Quel Dieu donne à son bras la force d'un géant,

» A l'écho de sa voix le fracas de l'orage,
» A son front la beauté d'un céleste visage,
» Tant d'éclairs à ses yeux, tant d'ailes à ses pas,
» Qu'on croit voir, quand il passe, un ange des combats?
» Frères, ce sultan-là n'est pas comme le nôtre!
» Allah! comme il est fait, le redoutable apôtre!..... »

Ils connaîtront celui qui sur eux se leva:
Sa force est dans son Dieu; son Dieu, c'est Jéhova.

VIII.

Alors, le glaive a dit: « La fête sera belle!
» Abreuvons notre soif dans le sang infidèle! »
Et la bannière, enflée au souffle du Levant,
Murmure: « La moisson s'agite sous mon vent! »
Et la lance: « D'épis la plaine s'échevèle;
» Or sus, moi je serai la faux qui la nivelle! »
Et le trait, préludant à son vol enflammé:
« La mort doit recueillir où je serai semé! »

Et, dans le ciel de Thrace, à la voûte attiédie,
Le soleil, s'épandant comme un vaste incendie,
Sur ces moissons d'airain fait pleuvoir ses éclairs;
Et ses feux reflétés se croisent dans les airs.

IX.

Le Héros fait un signe.... Au geste de sa lance,
Comme à l'ordre intimé l'esclave qui s'élance,
Le combat obéit. La Croix et le Turban
Se lèvent à la fois. Comme, au sein du Liban,
De deux pics opposés on voit deux avalanches
Roulant dans le bas-fond des monts leurs vagues blanches,
En l'air se disputer dans leur choc furibond
La gorge du bassin, et puis, d'un même bond,
Au même abîme, après quelques moments de lutte,
De leurs torrents mêlés précipiter la chute;
Tels, fondant l'un sur l'autre à la fois d'un vol prompt,
Les deux camps ennemis s'entre-choquent de front;

Et déjà la Mêlée en sa sanglante orbite
Commence à tournoyer. Sur le sol qui palpite,
Elle est à l'œuvre et va broyer, comme un fouleur,
Des peuples de tous bords et de toute couleur,
Des hommes arrivés du Couchant, de l'Aurore,
Du Liban, du Cenis, du Léman, du Bosphore:
Elle est dans son domaine; elle tempête, elle a
Sous ses pieds à pétrir les combattants d'Allah
Et ceux de Sabaoth. Le sang à pleine ornière,
Les ondes de rumeurs, les vagues de poussière,
En tourbillons serrés dans le gouffre profond
Tout roule..., et la mort seule en mesure le fond.
C'est le volcan au flux vivant; c'est la fournaise
Au brasier animé, qui dévore à son aise
Toute cette matière aux palpitants bouillons,
Hommes, armes, chevaux, drapeaux et pavillons;
C'est la meule effroyable, à la fumante base,
Qui tourne en sa colère et dans sa marche écrase,
Comme un froment séché, ces mille essaims divers,
Ces carrés onduleux, d'or et d'acier couverts.
La poussière qui sort de ce sanglant théâtre
S'étend sur le combat en pavillon grisâtre.

Et, comme un long tonnerre en éclats déroulé,
La bataille, mêlant tous les cris, a hurlé :
« Jésus et Mahomet! Omar et Saint Maurice!
» Et Croix blanche et Croissant! Qu'il vive! Qu'il périsse! »

Et longtemps incertains comment se dénoûra
Le drame, les deux camps redoublent le houra.

Et, victime en suspens, que le damas désigne,
Deux fois déjà Byzance a regardé quel signe
Au lointain, dominant le carnage, a relui,
Si c'est l'étendard saint du Christ, ou bien celui
D'Islam! — Son sort est là.

X.

Dans la sphère enflammée,
Pleine de fer, de voix, de sang et de fumée,
Au centre le Héros apparaît... Comme luit
L'œil de la foudre au sein d'une orageuse nuit,

Comme brille un flambeau sur une sombre fête,
Alors, d'un vol rapide élevée à son faîte,
Son âme a flamboyé.... D'un geste souverain
Lançant ou retenant sa tempête d'airain,
Penché sur ce chaos, du haut de son génie
Il conduit du combat la terrible harmonie.
Du sommet de son calme, inexpugnable tour,
Il domine à la fois l'action d'alentour,
Maîtrise les ardeurs de son sein et gouverne
Le monde bouillonnant de sa pensée interne.
Partout son âme immense est à l'assaut... Partout
Où le Croissant voudrait dominer, — là, debout,
Sa multiple puissance aide, couvre, rallie,
Soutient la croix qui penche et la lance qui plie.
Dirigé par sa voix, éclairé par ses yeux,
Le glaive en son sentier marche victorieux.

Comme fait le marteau qui bondit sur l'enclume
Quand la forge en travail comme un charbon s'allume,
Son bras, de tout son poids tombant de son sommet,
A plané sur le front des fils de Mahomet.

XI.

L'épée, aux arsenaux du vieux Mont-Blanc fourbie,
Comme un verre a brisé les lames d'Arabie;
Elle a frappé ses coups : et, sous le choc mortel,
Dans la fange ont roulé les turbans d'Ismaël.
Elle a fait dans leurs rangs comme le vent d'automne
Quand les arbres jaunis lui livrent leur couronne.
Ses travaux d'Occident n'étaient que des loisirs;
Mais elle a, dans ces champs, des têtes de visirs.
Au signal de son maître, ouvrière sans trève,
Elle en a bien couchés, pantelants sur la grève,
De superbes émirs, de magnifiques beys,
Puis des scheiks du désert!... Douleur! ces chevaux bais
Que l'oiseau n'aurait pu du vol suivre à la trace,
Et dont l'aga savait par cœur la noble race :
L'aigrette à touffe d'or, qui s'étoile au soleil,
La housse aux poils tigrés et le frein de vermeil :
Les tentes de Syrie avec leur bigarrure,
L'atagan ciselé, formidable parure,

Et le joli kandjar au fer damasquiné,
De perle et de rubis fraîchement fleuronné,
Qui, plongeant dans le cœur où sa fureur s'attache,
Semble un bouquet d'amour que dans un sein l'on cache:
Et les carquois dorés, vases de trahison,
D'où vers leur but les traits imprégnés de poison
Volaient inopinés, comme de son repaire,
Pour mordre aux vives chairs, s'élance la vipère:
Puis la barbe de jais, le rouge doliman,
Et le ceinturon vert du cavalier osman:
Tout jonche au loin le sol... Les juments hérissées
Qui broutent du Mont-Blanc les bruyères glacées,
Hélas! ont tout moulu sous leurs rudes sabots.
A présent cette armée appartient aux corbeaux.

XII.

Sur l'Europe qu'il perd jetant un œil oblique,
Le Sultan, sans armée, à bord de son caïque
A fui.... Lui qui chantait l'oracle du Mufti,
Il murmure en fuyant: « Le Prophète a menti!

» Il m'avait annoncé qu'enfin maître du monde,
» Par ma main le Turban, vaste en tout ce qu'il fonde,
» Devait, les temps marqués en ce jour accomplis,
» Envelopper d'un coup l'Europe dans ses plis.
» Mais il ne m'avait pas prédit que mon armée
» Irait, vaine poussière au champ des morts semée,
» Se dissiper tantôt sous le vent d'Occident
» Comme un sable enlevé par le simoun grondant.
» La veille du combat, quand mes belles cavales
» Venaient d'un pied brûlant, de l'aquilon rivales,
» D'éclairs sous chaque pas faisant sourdre un foyer,
» Me demander l'Europe et son Christ à broyer,
» Il ne me disait pas que, profane litière
» Au pied des chevaux francs éparse, leur crinière
» Traînerait dans le sang..., que, par le sort trahis,
» Dans la nuit des vaincus dormiraient mes spahis...,
» Que moi, roi du kandjar, défait, errant, sans suite,
» Le soir de la bataille, au chemin de la fuite
» Je gémirais, semblable au chamelier qui perd
» Sa chamelle, son outre et sa route au désert!....
» A quoi donc du Mufti m'ont servi les auspices?
» Pourtant, afin d'avoir pour moi les Cieux propices,
» Oh! j'avais bien prié le Prophète!.... Pourtant,
» Avant de mettre aux airs son symbole éclatant,

» J'avais à Mahomet promis que pour trophée
» J'emporterais, aux bouts du Croissant agrafée,
» Pour l'exposer au ciel d'Asie, à découvert,
» La tête à longs cheveux d'Amdi, le soudan vert[25].
» Afin d'être encor plus agréable au Prophète,
» Et lui prouver, s'il m'eût béni, ma foi parfaite,
» J'avais fait le saint vœu qu'au pic du minaret,
» La tête du Giaour, mon bras l'accrocherait.
» Pourtant j'avais comblé d'aumônes les derviches,
» Dans le tronc des imans versé des dons si riches,
» Et fait mon grand voyage à pied au saint tombeau!
» La Foi seule prêtant à mes pas son flambeau,
» Par trois ablutions l'âme bien épurée,
» J'étais ainsi parti pour la guerre sacrée,
» Droit vers le but qu'Allah m'avait marqué du doigt,
» Me reposant sur lui comme un croyant le doit.
» Ma foi, pour vaincre, a-t-elle oublié quelque chose?
» Prophète, ah! tu n'es plus le soutien de ta cause!
» Toi qui n'as pas voulu que notre califat
» Sur l'épée et la croix d'Europe triomphât,
» Donne, donne au Giaour ta défaite en spectacle,
» Car ton pouvoir est vain, vain comme ton oracle! »

Et, regagnant l'Asie, éteint, anéanti,
Il répète en fuyant: « Le Prophète a menti! »

Cependant, insensible aux vœux, sourd au blasphème,
Le Prophète, bercé par les houris qu'il aime,
Dort au neuvième ciel.

XIII.

Et dans Gallipoli[26],
Où l'image du Christ pleure un règne aboli,
Sous l'assaut, les damas qui veillaient aux tourelles
Se brisent, comme au coup du vent les tiges frêles.
Le vainqueur est entré. La dépouille des morts,
Les drapeaux de l'Empire et les larges trésors
Qu'à la Grèce opprimée a ravis le Prophète,
Tout gît là. Le vainqueur a dit: « C'est ma conquête. »

XIV.

Le glaive, cependant, fidèle à son dessein,
Des bords de l'Hellespont aux plages de l'Euxin
Poussant, inattendu, sa marche triomphale,
Sur le Bulgare arrive ainsi qu'une rafale:
Il frappe Mésembrie; et du haut des remparts
Le drapeau du félon tombe en débris épars.
Dans Varna, sur sa tour, en vain le Crale espère[27]
Tromper le coup vengeur; le glaive en son repaire
A pénétré; le glaive, actif en son courroux,
De l'inique cachot a brisé les verroux.
Là, contre les serments dont la foi le protége,
Par le Crale d'abord attiré dans un piége,
Puis dans l'ombre surpris par un guet clandestin,
Avait été jeté le César byzantin,
Implorant vainement sur la trêve de guerre
Le pacte fraternel entre eux scellé naguère.

Alors, du fond des murs où le faisait gémir
Dans une triste nuit le cruel Stratimir,
César, levant son front et ses deux mains esclaves,
Bénit celui qui vient secouer ses entraves,
Embrassant ses genoux, comme dans sa ferveur
Fait la pauvre victime à son ange sauveur.

César est libre enfin. Outre l'air qu'il respire,
Il doit au Chevalier son trône et son empire.
Va maintenant, César! Le Héros pour rançon
N'attend pas même un chant de grâces. — Va, le son
D'une chaîne qui tombe au coup de son épée
Est son plus doux concert, sa chère mélopée.

XV.

Mais le Crale qui veut, mercenaire forban,
De l'Empire en lambeaux se retenir un pan,
Comme, dans les débris du naufrage, un pirate
Garde tout ce qui choit sous sa main scélérate,

Le Crale, insidieux traitant dont le dessein
Est d'assoupir les yeux d'Amé sur son larcin,
Etalant l'or pour prix du lambeau qu'il demande,
Est venu mettre aux pieds du Héros son offrande.

A qui s'adresse-t-il, corrupteur, ce trésor?
Jamais au coffre impur tu n'aurais assez d'or,
Jamais assez de dons sur la corbeille infâme,
Pour acheter son bras, son glaive et sa grande âme.
Sa justice est d'airain; et jamais sa valeur
N'a sous le pavillon trafiqué du malheur.
Ton or n'est pas le lucre auquel sa main aspire:
Tout ce qu'il a conquis, il le rend à l'Empire.
La tente du héros chrétien n'est pas le kan
Où l'avarice met la victoire à l'encan.

D'Amé, devant cet or, le sourcil qui se fronce
A servi hautement d'exorde à sa réponse:
« Au César byzantin, qu'osa toucher ton bras,
» Jusqu'au dernier fétu, Barbare, tu rendras
» De l'Empire envahi les dépouilles entières,
» Et tu t'arrêteras au fil de ces frontières;

» Et tu pourras ailleurs chercher dans quel bazar
» On met à prix les lots du manteau de César ! »

De son dol par ces mots la trame alors rompue,
En hâte reployant ses dons que l'on conspue,
Et, sans bruit, du sol grec déménageant son camp,
Le Bulgare a repris la route du Balkan.

XVI.

Le Croissant qui voulait, capture qui le tente,
Dans sa courbe enserrer l'Europe palpitante;
Qui voyait en espoir ses enfants, noirs vautours,
Du trône des Césars lacérant le velours,
Entre eux se diviser les pièces d'un empire
Qui s'en va comme fait un manteau qu'on déchire;
Le Croissant, qui rêvait de têtes de Giaours
Pour les mettre en couronne aux créneaux de ses tours,
De mitres d'or aux pieds de ses chevaux foulées,
De chrétiennes pudeurs au bazar étalées,

De coupoles en feu, de pontifes occis,
Et de grands padischahs sur le Bosphore assis;
Le Croissant, qui semait aux airs sa chevelure,
A replié, honteux, sur lui la queue impure.
Devant le bleu drapeau, dont la jeune couleur
A du ciel d'Orient ravivé la pâleur,
On a vu, sur le soir, hélas! ternes et mornes,
Vers la terre, en fuyant, s'incliner ses deux cornes.

Ah! quelle rage aux yeux du fugitif Bédoin
Pleure, lorsque, voyant sur cette plaine au loin
Tous ses beaux étalons gisants, il considère
Son seul ami restant, le pauvre dromadaire!

L'Arabe, qui songeait de pourpre et de croix d'or
A surcharger les reins de ses chameaux d'Endor,
Vide, s'en va reprendre aux landes paternelles
La natte, l'eau du puits et le lait des chamelles.

Car le Christ a vaincu. Sous le vent du Cenis,
Libre, la Grèce a vu ses beaux ans rajeunis.

La Rome d'Orient, qui de nouveau respire[28],
En fête a salué le sauveur de l'Empire :
« Amé, qu'à mon soleil la fleur de ton cimier
» Pour la gloire fleurisse ainsi que le palmier! »

Comme l'étoile au ciel, quand tombe le nuage,
De sa prunelle d'or caresse au loin la plage,
Ainsi, du haut du temple à la sublime tour,
Du Bosphore assoupi dominant le contour,
La Croix, qui reparaît dans sa sphère éclaircie,
Rayonne, astre vainqueur, sur l'Europe et l'Asie.

XVII.

Le Héros a posé son glaive flamboyant;
Car, aux champs du combat, sous le ciel d'Orient,
Sa journée est finie.... A lui, son œuvre est faite:
Il vient de replacer un empire à son faîte.

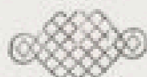
Alors il a fléchi les genoux à l'autel
Et confessé tout haut le nom de l'Immortel :
« Seigneur, qui dans tes cieux, comme d'un diadème,
» De ton éternité te couronnes toi-même,
» Toi qui comptes les pas du Barbare et qui tiens
» Dans tes secrets le mot des empires chrétiens,
» Toi dont le doigt commande au temps de sonner l'heure
» Où sur la terre il faut qu'une nation meure,
» Dieu des siècles par qui règnent les dieux d'un jour,
» Instruments de ta main qui les brise à leur tour,
» Gloire à toi, Sabaoth !... De toi vient toute gloire :
» Tu daignes à mon bras enseigner la victoire :
» De tes mains, ô Seigneur, je ne suis que l'outil !
» Ton courroux fut le dard de ma lance et le fil
» De mon glaive au combat ; ton vent, la brise fraîche
» De mes drapeaux gonflés et l'aile de ma flèche.
» Ton invisible épée a milité pour moi :
» O Dieu de mes combats, Sabaoth, gloire à toi ! »

Et, de ses frères morts consacrant la dépouille[29],
Au funéraire autel sa foi qui s'agenouille
Sur sa lèvre a gémi le psaume du cercueil :
« En votre nom, bravant la tempête et l'écueil,

» Seigneur, ils ont ramé tout le jour sans connaître
» Les heures du repos... Et maintenant, ô Maître,
» Donnez-leur — car vous seul pouvez salarier ! —
» Le port et le prix dus au fidèle ouvrier. »

Vainqueur dans cette escrime à la terrible étreinte
Entre la barbarie et la liberté sainte,
Comme fait le glaneur qui, vers l'heure du soir,
Son labeur achevé, vient à l'âtre s'asseoir,
Il lève alors sa tente, et, des champs de la Thrace,
Paisible, vers nos monts il revient sur sa trace.

C'est là qu'un peuple aimant, dont il est adoré,
Famille dont il fut de longs jours séparé,
Mais que du cœur jamais le Héros ne délaisse,
L'attend, impatient, sur les rives de l'Aisse.



CHANT NEUVIÈME.



LE ROI ET LE PEUPLE.



LE ROI ET LE PEUPLE.



PRÉLUDE.

Qu'il se voile à mes yeux l'éclat éblouissant,
Qu'il se taise une fois l'écho, sonore accent
Du nom que la Victoire, élancée en sa course
Comme un torrent qui va grandir loin de sa source,
A promené depuis le rivage iserain
Jusqu'aux roseaux glacés du Danube et du Rhin.

Trompettes qui sonnez la chute des murailles,
Cymbales et tambours, orchestre des batailles,
La Muse ici n'a plus de voix pour vos accords.

Diligents travailleurs au noir chantier des morts,
Glaive et lance au coup sûr comme la Destinée,
Suspendez un moment votre rude journée!

Que me font, beau coursier, tes pieds aux larges bonds,
Sous ton front chevelu ces deux luisants charbons,
Et le ronflant courroux dont bouffe ta poitrine,
Et l'odeur des combats qu'adore ta narine?

Dans ce jour aux rayons de la Paix adouci,
La Victoire, qu'a-t-elle encore à faire ici?
En vain, — comme on redresse en pied une statue
Sous le coup destructeur du vandale abattue,
En vain, — comme le bras du lévite remet
Le flambeau sur l'autel que l'impie opprimait,

En vain donc elle vient, les mains vierges de crime,
Rendre aux droits renversés leur trépied légitime ;
En vain, d'un bras puissant enchaînant les forfaits,
Elle sème ses pas de joie et de bienfaits ;
Vainement, — l'orateur entonnant sa harangue,
Et le barde qui chante en sa divine langue :
Et l'allègre fanfare aux cent voix de laiton,
De la publique joie articulant le ton :
Le trophée et le char doré dont chaque roue
Semble dans la poussière une étoile qui joue :
Et, de sens revêtu, le marbre de Paros,
Seconde vie où l'Art reproduit le héros :
Sur le front des cités les guirlandes fleuries,
Et les arcs triomphaux dont les allégories
Font palpiter aux yeux, pur de sang et de pleurs,
Le monde des combats sous de neuves couleurs :
Et, sur la ligne où doit, ceint d'un pompeux cortége,
S'avancer l'équipage où le conquérant siége,
Les mille inscriptions que, comme un livre ouvert,
Fait lire tout fronton, de symboles couvert :
Tous en vain, proclamant un grand nom dans l'espace,
En leurs langues ont dit à la foule qui passe :
« Apportez de l'encens et des hymnes en chœur,
» Peuples !... et saluez un dieu dans le vainqueur ! »

Arrière tant de bruit !... La bataille a des drames
Qui contristent les yeux et font pleurer les âmes.

Un moment loin d'ici la gloire des combats !
Car pour la recueillir se courbent trop de bras ;
Puis, pour la partager, cette palme commune,
Le soldat de la foule et l'aveugle Fortune
A côté du héros se rangent à leur tour,
Comme deux serviteurs qui sur la fin du jour
Attendent, allongeant une main mercenaire,
Qu'on estime leur œuvre et qu'on les rémunère.

A travers les cités déjà bien des Césars,
Comètes de la gloire, ont fait voler leurs chars.
Mais leur passage au sein de nos foules banales,
Au cœur du peuple hélas! sans laisser des annales,
A diverti ses yeux, météore d'un jour.
Mais quand ils ont rêvé, chimère! que toujour
Leur souvenir vivrait, savaient-ils, de la gloire
Eh! savaient-ils combien le prisme est illusoire ?

Une fois descendus dans la tombe, l'Oubli
Les a rétribués selon l'œuvre accompli.
Ils n'ont rien fécondé. Les terres où leur foudre
Eclata, n'ont offert après eux que la poudre
Des déserts calcinés; car Dieu dans ses conseils
Leur avait dit: « Soyez éclairs et non soleils! »

Arrière, à ce moment, les sublimes idées
Par le bras du Héros en exploits fécondées!

Loin d'ici tout dessein vaste, tout haut projet:
Ici trêve aux conflits irrités où siégeait,
Oracle aimé de tous, sa sagesse suprême,
Qui mettait en accord les républiques même:
Trêve encore au débat politique où son doigt
Aux rois entre eux marquait les bornes de leur droit!

Laissez-moi contempler une douce mémoire,
Un fleuron simple et pur que la sereine Histoire
Sous l'aquilon des ans maintient dans sa verdeur,
Une calme figure aux traits pleins de candeur

Que la Postérité, dont le décret sévère
Brise dans les faux dieux toute splendeur de verre,
Déposa, blanche image, au sein du Panthéon
Où la seule vertu peut inscrire son nom!



I.

Nous voici dans ces jours, fêtes de la Patrie,
Où, dans l'épanchement de son âme attendrie,
Du Héros dans ses monts célébrant le retour,
La Savoie a béni le roi de son amour:
Jours où des plus beaux feux le diadème brille:
Jours où la Royauté, visitant sa famille,
Veut, des flots plébéiens son char enveloppé,
S'entourer d'une Cour qui jamais n'a trompé.

Alors d'un peuple heureux j'ai vu surgir l'idole;
Tout s'est épanoui devant son auréole.

Et le Peuple a couru, candide en son émoi,
Se jeter dans ses bras... Et ce vrai sein de roi,
Où l'amour paternel a mis son sanctuaire,
S'est penché sur la foule..., et le cœur populaire,

Tout débordant d'ivresse et d'amour filial,
S'est serré palpitant contre ce cœur royal:
Etreinte solennelle, inénarrable, intime,
Où la poitrine parle en battement sublime,
Où jusqu'au dernier jour tous deux se sont promis
Aide et fidélité, comme deux vieux amis.

C'est que l'âme du peuple est une vaste lyre
Dont les cordes, foyer d'harmonieux délire,
Ne rendent au dehors leur plus beau timbre humain
Qu'au toucher imprimé par une auguste main!
Grand clavier ruisselant de notes monarchiques,
Plein de tons généreux et de larges musiques,
Qui dans ses mille voix n'eut jamais d'unité
Qu'en modulant deux noms: Patrie et Royauté!

Puis, je l'ai vu, ce roi, s'asseoir, paisible image
Par un peuple adorée, en son noble apanage.
Sa fidèle Savoie, oh! comme il la chérit!
Oh! comme du regard de l'âme il lui sourit!
Il la porte en son cœur tout entière enfermée,
Ainsi que dans son sein l'amant sa bien-aimée.

Jaloux de l'ennoblir, sur son front il a mis
Le laurier moissonné dans les champs ennemis.
Il entoura ses reins d'une blanche ceinture
Où l'honneur, du dedans lumineuse parure,
Eclate en sa fraîcheur. Prenez garde, Etrangers,
Vous qui croiriez pouvoir la toucher sans dangers,
Que votre main profane et si prompte à l'injure
N'imprime sur son front la moindre flétrissure !
Quand sa tâche aux climats lointains le tient absent,
Son esprit reste au sein des monts toujours présent,
Veillant à sa Savoie et repoussant loin d'elle
L'embûche et le péril, comme un gardien fidèle.
Il place à ses côtés sa gloire pour appui ;
Et dans l'absence encor son nom combat pour lui.

II.

Jamais, dans la carrière, au souffle de la gloire
Son cœur ne s'est enflé. Par son bruit la victoire
N'a jamais de son sein pressé les vibrements.
Mais quand il tient un peuple en ses embrassements,

Pour la première fois ivre de sa conquête,
Il ouvre tout son cœur à l'encens de la fête.

Ces redoutables mains, qui, dans leur choc puissant,
Etreignaient le Bosphore et brisaient le Croissant;
Qui, dans les champs du glaive, à leur tâche animées,
Sur le sillon de mort jetaient bas des armées;
Qui courbaient les tyrans comme de frêles joncs;
Qui des fortes cités secouaient les donjons,
Comme un gros vent le toit volant des sentinelles;
Aujourd'hui qu'elles ont, bonnes et paternelles,
Au repos du fourreau rendu le glaive-roi,
L'enfant de nos cités les touche sans effroi.
Corbeilles de largesse, elles vont sans mesure
Répandre joie et paix sur la chaumière obscure;
Et les fils de nos monts courent y déposer
Une larme d'amour et le naïf baiser.

Car le peuple, sentant sur son front qu'il redresse
De ces clémentes mains descendre la caresse,
Lui pour qui leur contact est un baume si doux,
Eh! sait-il, innocent, comme est fait leur courroux?

Le vieillard du hameau qui les voit si bénignes
Se tendre vers la page aux suppliantes lignes
Que d'en bas il adresse, oh! non, il ne sait pas
Que leur geste usuel est le coup du trépas.

Les vierges, doux chorus, les humbles orphelines,
Qui viennent des vallons, qui viennent des collines
Lui présenter, au bord du triomphal chemin,
La pure fleur des cœurs, le lis et le jasmin,
Elles ne savent pas, en portant leur offrande,
Que celui qui sourit à la blanche guirlande
Chaque jour va cueillir, bien différent du leur,
Le bouquet des combats à sanglante couleur!

Peuples, l'ange de Dieu, c'est le roi populaire!
Vrai soleil dont le front des nations s'éclaire,
Il visite, sans choix dispensant ses reflets,
Le dôme des cités et le toit des chalets.
Jamais le fier château, dont l'ombre au loin domine,
A ses feux n'a caché le mur de la chaumine;
Jamais le courtisan n'a, de son souffle impur,
Entre le peuple et lui mis un nuage obscur.

III.

Scrutant les vieux castels aux ogives brunies,
Son glaive a recherché les sourdes tyrannies
Dont le sceptre vassal, du haut des noirs créneaux,
Dans l'ombre pressurait le colon des hameaux.
Quand le peuple souffrant a gémi, nouveau nègre,
Sous les nababs du fief, — son tribunal intègre,
A sa barre appelant ces soudans du manoir,
A jugé leur justice et frappé leur pouvoir,
Faisant rendre au vieillard son champ jusqu'à la ligne,
Sa brebis à la veuve, à l'orphelin sa vigne.
Ongles souvent tendus hors du cercle des droits,
De l'exacteur son glaive a corrigé les doigts.

Telle, auprès du pilier du temple qu'elle embrasse,
Contre le ravisseur élancé sur sa trace
La vierge à sa pudeur cherche un dernier abri,
Collant au fût son sein, ses lèvres et son cri;

Telle en danger, — auprès de sa vertu rigide,
Colonne d'assurance, inattaquable égide,
L'Equité, que le fort viole, alla toujours,
Sûre d'être abritée, implorer un secours.

En ces jours ténébreux, sur la tour feudataire,
La croix sainte ombrageait plus d'un affreux mystère
Qui vous ferait parfois, en y réfléchissant,
Tristement soupçonner — blasphème! — que le sang
Versé par l'Homme-Dieu sur la lèpre du monde
Ait souillé toujours plus notre nature immonde!!!

Car du corps féodal, puissance qui portait
La Croix sur l'étendard, l'évangile c'était
Que tout être où du fort le stigmate se pose
Cesse alors d'être un homme et devient une chose,
Une chose qu'on peut, comme un ver au vallon,
Laisser ramper, ou bien écacher du talon.

Religion de sang, lorsque la convoitise
Du puissant voit partout un appât qui l'attise;

Quand du faible le fort envahit la maison,
Comme du pauvre agneau le tigre la cloison;
Quand il ne faut qu'un vent de pensée, un caprice,
Pour que l'innocent soit absous ou qu'il périsse!...

Pour étouffer le bruit que peut faire un sanglot,
Près du trône vassal surgissait le billot.
Et la plèbe des fiefs, d'amertume abreuvée,
Suait sa dure vie aux champs de la corvée,
Vie, hélas! que broyaient les satrapes méchants
Comme on écrase l'âme à l'insecte des champs.
Et, tandis que le peuple, ombre pâle et muette,
Comme d'un spectre au mur passe la silhouette,
Au pied des sombres tours, d'un pas silencieux,
Marchait, la crainte au cœur et le pleur dans les yeux;
Tandis que sur son front la fierté féodale
Imprimait tout poudreux le sceau de sa sandale;
Le plaisir tournoyait dans les beaux carrousels,
Grands seigneurs chamarrés, leudes et damoisels,
Les roses sur la tête, aux mains les coupes pleines,
Vivaient des heures d'or avec les châtelaines.
Et, si du peuple à jeun la misère invoquait
Aux portes la faveur des miettes du banquet,

On le repoussait loin comme on chasse la mouche
Qui frôlerait le mets que l'on porte à la bouche.

— Et vous, dans ce temps-là, pèlerins, vers le seuil
Où les rois de la glèbe étalaient leur orgueil,
Sous le porche où brillaient les longues hallebardes,
Vous alliez vous asseoir pour murmurer, ô bardes,
Sur un luth affamé vos sonnets courtisans.
Quêtant dès ton berceau le pain de tes vieux ans,
Fut-ce, ô Muse, ton sort de venir, asservie,
Inféoder la lyre aux tyrans de la vie ? —

IV.

Or, dans ces jours confus, l'ancienne Autorité,
Sans boussole, et les flancs à jour de tout côté,
Sous les yeux d'un César, Palinure automate,
Flottait comme une nef que l'orage démâte ;
Et, nautonier mutin, chacun des grands vassaux
Sans aide la laissait chavirer dans ses eaux.

L'Empire était le coche à caduque charpente
Qui d'un fleuve écumant veut remonter la pente,
En sens divers tiré par des chevaux sans frein,
Et dont l'âge a moulu le cordage de train.

La marche du Pouvoir était la vieille roue
Que risque de briser tout heurt qui la secoue,
Dont, à chaque cahot, un rais sort du moyeu,
Et qui de tour en tour craque au bout de l'essieu.

En pied sur leurs créneaux, de tout joug affranchies,
Suspendant leurs débats privés, les tétrarchies
Semblaient, pour ébranler le colosse germain,
De leurs bras désunis n'avoir fait qu'une main.

Chacun des hospodars, d'un coup de sa flamberge,
Pour se créer un sceptre, enlevait une verge
Du faisceau des pouvoirs, groupe volumineux
Dont en ces temps l'Empire et Rome étaient les nœuds.

C'est ainsi que chez nous, profanant la paix chaste
Des vallons paternels, que leur course dévaste,
Héros de la rapine, entre eux ces hospodars
Choquaient, rivaux tyrans, leurs sanglants étendards.
Et cependant, moulus comme une poudre vile,
Les peuples, sous le poids de la lutte civile,
Sans merci réclamaient, mortaillables troupeaux,
Et la paix du travail et le jour du repos.
Gémissement perdu! —Dans cette fatale ère,
Les puissants ne voyaient dans l'âme populaire
Qu'une simple machine à porter des fardeaux,
Rendant, sans qu'on l'écoute, un bruit de chair et d'os.

V.

Gloire à celui qui sut, dans ce temps difficile,
De son pavois aux droits proscrits faire un asile,
Calmer le flot montant des partis, — rechercher,
Comme fait dans l'orage un fidèle nocher,
Dans la nef de l'Etat tous les points d'avarie,
Ressaisir les débris que la houle charrie,

Et, remettant l'accord parmi les matelots,
Rendre au vaisseau public sa marche sur les flots;
Qui du Pouvoir, donjon tombé presque en masure,
Pan à pan restaura chaque intime brisure!

Gloire au roi-chevalier, au roi libérateur,
Qui sur le front du peuple a séché la moiteur,
Moiteur des longs travaux que, comme une rosée,
Suçaient les oppresseurs de sa vie épuisée;
Qui sur le dos du peuple a rompu les lourds bâts
Qui le faisaient marcher, la tête et l'âme en bas;
Relevé son esprit de terre, et sur sa face
Montré le sceau divin que l'esclavage efface;
Sous ses pas aplani le sentier trop ardu;
Donné joie et salaire au labeur; répandu,
Nouveau Samaritain penché sur un royaume,
Un souris sur tout pleur, sur toute plaie un baume;
Et, d'un groupe de corps dans la fange vautrés,
Fait une âme de peuple aux purs et nobles traits!...

VI.

Frappé dès son berceau par une loi commune,
Partout, partout le peuple a son lot d'infortune.
Comme il l'a dès les temps parcouru jusqu'ici,
—Et Dieu seul sait pourquoi son sort est fait ainsi!—
Oui toujours, la sueur à la tempe et l'ulcère
Au flanc, il parcourra son cercle de misère.
A la glèbe éternelle attaché pour souffrir,
Il a sous le soleil une coupe à tarir,
Coupe amère et profonde, où sa lèvre fanée
Puise chaque matin le fiel de la journée.
Quand son front a versé, ployant sous le fardeau,
Dans le sillon du jour ses larges gouttes d'eau;
Quand, rentrant à son gîte, il trouve, — double hôtesse
Qui l'attend à la porte, — indigence et tristesse;
Quand, le front dans ses mains, il s'assied sous ces toits
Où l'âme se sent nue, où manquent à la fois
L'huile à la terne lampe et la paille à la couche,
Au foyer l'étincelle et le pain à la bouche,

Sait-on bien quel penser pleure au fond de ses yeux
Ou se creuse en sillons sur son front soucieux?
Quand, pour surcroît de maux, l'âpre exacteur enlève
Le fruit dont sa sueur douloureuse est la sève;
Quand ces hommes de fer, ces hommes qui sont rois,
Sur ses reins amaigris pèsent de tout leur poids,
Et qu'il doit, en son sein refoulant son angoisse,
Dire un merci tremblant à la main qui le froisse;
Oh! qui peindra comment le soc de la douleur
Passe et repasse alors sur son malheureux cœur!

Vous, élus d'ici-bas, dont, jamais assouvie,
La lèvre absorbe à flot tout le miel de la vie,
Ah! vous oubliez trop qu'à côté du festin
Il passe à jeun, courbé sous le faix du destin!
Vous pour qui chaque aurore a de riants mirages,
Chaque midi, des eaux, des brises, des ombrages,
Chaque soir, des concerts, des banquets, des sommeils
Couronnés par l'amour et les songes vermeils;
Puissants, pour qui la terre est un tapis de rose,
Ne foulez pas celui dont la sueur l'arrose!
Car Dieu, qui fait germer vos jours comme des fleurs,
Sait des yeux qu'il afflige aussi compter les pleurs.

VII.

Mais vous, soyez loués, pères de la Savoie,
O Rois compatissants que le ciel nous envoie!
Car nous vous devons tout. D'abord, vos boucliers
Aux fils de la montagne ont créé des foyers;
L'ombre du trône fut leur première patrie;
Au vieil âge ils étaient fils de la barbarie.
C'est vous qui, recueillant tous ces humains débris
Au pilon féodal comme un limon pétris,
Avez d'un digne peuple, à cette masse obscure,
L'animant de votre âme, imprimé la figure.
Les factions plus tard nous ayant engloutis,
Vous nous avez tirés du chaos des partis;
Et, dénouant les fers de nos mains enchaînées,
Vous nous avez refait de douces destinées.
Puis, quand les Etrangers nous avaient envahis,
Vous nous avez sauvés; et les champs du pays
Se souviennent encor combien vous en donnâtes,
Du sang, pour racheter le seuil de nos pénates.

Sous votre ombre aujourd'hui, qui nous cache à l'entour
Les lueurs de l'orage et non les feux du jour,
En paix avec le Dieu qu'adoraient nos ancêtres,
Fidèles à nos mœurs comme à leur sol nos hêtres,
Loin des vents dont parfois d'autres cieux sont troublés,
Nous creusons nos sillons et moissonnons nos blés,
Bien sûrs qu'à nos destins, comme un regard lucide,
L'esprit d'amour du haut de ce trône préside.
Comme l'infortuné va prier aux autels,
Notre premier instinct, dans les fléaux mortels,
C'est d'aller droit à vous, visible Providence,
De nos calamités faire la confidence :
Et vous, tendant la main aux maux que nous souffrons,
Vous restaurez nos cœurs et relevez nos fronts.
Aussi, voyant en vous la bonté, sceau suprême
Des vrais Oints du Seigneur, l'Humanité vous aime.
Notre charte vivante à nous, celle où les droits
Du peuple sont écrits, c'est le cœur de nos rois :
Et c'est dans ce fonds-là qu'en tout temps nous puisâmes
Pour les besoins croissants de la vie et des âmes.
Vous donc, soyez loués, qui nous faites si doux,
Si serein l'horizon du sort; qui parmi nous
Passez, comme à travers les airs ces météores
Qui fécondent la plage où glissent leurs aurores!...

VIII.

Non, Princes, non, chacun de vous tous, il est vrai,
N'a pas, ainsi que lui, hors de nos monts livré,
Traçant au sol lointain une brillante ornière,
Aux vents victorieux notre antique bannière.
Aux champs orientaux, foulés d'un pied d'airain,
Chacun de vous n'a pas, chevalier-pèlerin,
Pour burin maniant la lance des Croisades,
Décrit, pour l'avenir, de saintes Iliades.
Bien que chez tous l'honneur et le courage aient lui,
Princes, chacun de vous n'a pas, ainsi que lui,
Comme au vote une voix qui sur toutes s'élève,
Apporté son suffrage à la pointe du glaive
Dans ces conflits de rois, formidables scrutins
Où des trônes douteux s'agitent les destins.
Non, vous n'avez pas tous conquis la renommée
De cet autre soldat, grand conducteur d'armée,
Qui fit à Saint-Quentin jouer son glaive instruit[30].
Mais, dites, qu'est-ce, au fond, que la bataille?... un bruit;

La victoire?.. un éclair; et la gloire?.. un fantôme.
Mais chacun, par l'amour, vainqueur dans son royaume,
Augmenta d'un fleuron la couronne de paix
Que le souffle du temps n'effeuillera jamais.

Pour que le peuple garde au trône son vieux culte,
Que votre esprit soit seul l'oracle qu'il consulte,
Qu'il croie à tout jamais au Dieu qui fait les rois,
Et que son cœur de fils, comme un vivant pavois,
Vous couvre au temps d'orage où chancellent les trônes,
Couvrez-le, au temps de paix, de fécondes aumônes!
Dans vos moments d'épreuve, où vous l'avez trouvé
Ainsi qu'une seule âme à votre appel levé,
De vos mains dans son sein les bontés descendues
Pour vous dans le péril n'ont pas été perdues.

Voyant vos maux, le peuple a dit: « Quand je souffrais,
» Sur ma plaie ils ont mis l'huile et le baume frais;
» C'est à moi de leur rendre en égale mesure
» Les secours qu'ils ont, eux, donnés à ma blessure. »

Princes, faites du bien au peuple! — Le bienfait,
Puissant devant Celui qui fait et qui défait
Le trône, aux jours mauvais prîra pour la personne
Du Roi, pour sa famille, et puis pour sa couronne.

Ensemencez, ô Rois, les champs de l'avenir!
Le peuple est généreux: il sait se souvenir.

IX.

Royauté séculaire, ô notre auguste aïeule,
Qui, de tout ce qu'a fait le temps, nous restes seule,
Souviens-toi, dans le deuil comme aux jours triomphants,
Que ta vie est liée au sort de tes enfants!

Nous sommes l'arbrisseau que la tempête couche:
Enlacés à ton corps, soutiens-nous, forte souche!

Nous sommes le cep jeune au fruit non encor mûr :
Réverbère sur nous ta chaleur, ô vieux mur!

Nous sommes le semis, le rameau qui s'élève :
Féconde-nous, bon sol! Tronc, donne-nous ta sève!

Nous sommes la couvée au débile aileron :
Grande aigle, élève-nous longtemps dans ton giron!

Nous sommes, sous le coup du vent qui se déchaîne,
Les passereaux errants: recueille-nous, grand chêne!

Nous sommes le doux nid guetté par le vautour :
Pour abri prête-nous tes créneaux, vieille tour!

Nous sommes le troupeau que l'Etranger rapine :
Tiens-nous sur tes hauteurs, sublime roche alpine!

Nous sommes l'héritage envié du voisin :
Muraille, défends-nous de son mauvais dessein!

Nous sommes les enfants pour qui l'onde est amère
Aux fleuves étrangers : allaite-nous, ô mère!!!



CHANT DIXIÈME.



NAPLES.

MORT DU COMTE-VERT.



NAPLES.

MORT DU COMTE-VERT.



I.

Telle au temps où soudain le Vésuve allumé
Etend sur elle un dais de bitume enflammé,
De cendre l'œil terni, le cœur ivre de soufre,
Parthénope en émoi trébuche au pied du gouffre;
Telle à cette heure, en butte à l'orage embrasé
Que souffle la Discorde en son sein divisé,

Incertaine un moment du sort qu'on lui destine,
Elle chancelle aux coups de la guerre intestine.

Un volcan dans son sein bouillonne... Où sont ces jours
Où, rieuse sirène, au courant des amours
Elle voyait sa vie aller soyeuse et molle,
Comme sa nef à l'onde, aux airs sa barcarolle?

Italie, Italie! est-ce là ton jardin?
L'hydre des factions a flétri cet Eden.

Pourquoi sous tant d'azur toute haine assoupie
Ne s'éteint-elle pas...? Ah! l'homme est bien impie
Envers l'œuvre de Dieu! car plus doux est le ciel
Qui caresse son front, plus son cœur est cruel.

Chacun d'eux arborant son droit héréditaire,
Deux prétendants rivaux déchirent cette terre[31];
Et Parthénope en pleurs voit tour à tour son sort
Passer, triste butin, sous la main du plus fort.

Du Héros qui deux fois déjà l'a soutenue
En son nouveau péril s'étant ressouvenue,
Vers la montagne alpine elle a jeté ses cris.

Et celui qui remet les pupilles proscrits
Dans l'antique héritage où s'est assis leur père,
Qui, maître des partis qu'il rallie et tempère,
Rend au sceptre sa force et leurs droits aux cités,
A ces cris est venu. Ses pas précipités
Marchent victorieux sur les murs de la ville.
Le flot effervescent de la lave civile
Commence à s'amortir. —

II.

Mais sur les camps rivaux
Quel glaive et quelle lance ont passé leurs niveaux ?
Le calme du cercueil règne aux champs de la Pouille.
L'aile d'un vent impur sur ces bords qu'elle souille

Sème-t-elle la mort? De Santo-Stefano[32]
La source roule-t-elle un poison dans son eau?

En course dès les bords du Palus Méotide,
Invisible dragon à l'approche fétide,
A la multiple serre, au souffle de volcan,
La Peste dans son vol a plané sur le camp.
A chaque coup donné par son aile livide,
Une armure s'abat, une tente se vide.
Son souffle éteint l'azur des cieux napolitains,
Brûle les fronts, jaunit les yeux, plombe les teints.
Sa serre dans les rangs fait comme la faucille
Dans les champs que l'été d'un manteau d'or habille.

Les destriers, errant sans arçon et sans mors,
Pleurent, le front baissé, près des cavaliers morts.
La brise choit. Le long de la funèbre lance
Les vagues du drapeau s'écoulent en silence.
Et celle des vaincus et celle des vainqueurs,
Sous le niveau du mal aux mortelles langueurs,
Toute vie en plein sol est gisante... — La Peste
Semble au camp le dernier esprit vivant qui reste.

— Prince, il est temps, fuyez! fuyez ce ciel impur!
Vos jours ne sont point faits pour un trépas obscur.

— Tout danger est son poste... Aux heures funéraires,
Il paîra de lui-même; au milieu de ses frères,
Qu'une invisible foudre étend sous ses carreaux,
Il tombera! — Celui qui vécut en héros,
N'importe quel trépas la Providence envoie,
Celui-là doit mourir en prince de Savoie.

III.

La Peste fait sa ronde; et le pavillon vert
Là-bas, pour accueillir la mort, s'est entr'ouvert.

Et sur le seuil muet, de deuil enveloppée,
La cohorte des preux vient d'incliner l'épée.

Là, sur le lit des camps, à l'ombre du drapeau,
Le Héros est couché sous le coup du fléau.

Et c'est après avoir, veillant leur agonie,
Passé bien de longs jours, bien des nuits d'insomnie
Au sein de ses soldats, qu'un inconnu pouvoir
Décime en calcinant leur sang; après avoir,
D'un ange à leur chevet accomplissant le rôle,
Dispensé le vin, l'huile, et la forte parole
Qui relève debout le courage couché;
Répandu sur chacun un sourire; touché
Du doigt ces corps impurs, au contact délétère;
Mêlé, soldat-pasteur à double ministère,
Au mot d'humain secours la parole des cieux;
A tous donné, cachant son mal silencieux,
L'espoir et la vigueur qu'il n'avait plus lui-même;
C'est après les avoir, jusqu'au moment extrême,
Soutenus de sa main, appuyés de son cœur,
Qu'il s'est enfin courbé sous le fléau vainqueur.

Comme aux jours où, de gloire éclairé, son visage
Souriait au trépas, sa familière image,
Sentant à son milieu sa course s'arrêter,
Calme, il reçoit la mort qui vient le visiter.

Oh! que non, cet accueil pour l'homme au cœur sublime
N'est rien de ce qu'en croit la multitude infime!
Le noble pèlerin, tel que s'abrite au port
L'esquif longtemps battu, fait halte dans la mort.

A ses preux il a dit: « Je m'en vais dans ma voie...
» A vous mon souvenir!... Ma cendre à ma Savoie! ... »

Et son œil qui s'éteint laisse un dernier regard
Aller comme un salut d'ami vers l'étendard.
Son cœur, près de tarir, en doux adieux s'épanche:
Le Héros aimait tant son aigle et sa Croix blanche!

Mais son esprit, avant de déserter le temps,
Flotte aux bords de la vie encor de longs instants.

Et comme un pan du ciel, que vers le soir colore
De sa pourpre moirée un subit météore,
Paraît, quand cet éclat va s'effacer dans l'air,
Luire au dernier moment d'un plus limpide éclair;
A cette heure son front, où, nouveau diadème,
Est posé le bandeau de la pâleur suprême,
Où, plus grandes encor qu'à l'heure des combats,
Règnent deux majestés « la Gloire et le Trépas »,
S'est ravivé soudain des derniers traits de flamme
Retirés de la vie externe au fond de l'âme.

IV.

Alors un rêve, ardent comme ceux que du ciel
Au chevet des héros apporte Ithuriel,
Quand il vient, dans la nuit du sommeil, leur apprendre
Les hautes missions qu'ils doivent entreprendre,
Un rêve échevelé, que parfois interrompt
Un calme de stupeur, fait bouillonner son front,
Où, comme en une glace animée, on peut lire,
Reflétée au dehors, sa pensée en délire.

Et l'on voit de ce front les ondes se rider,
Se froncer son sourcil comme pour commander;
En passant, orageux parfois, sur sa figure,
Le songe la foncer de sa nuance obscure;
Parfois, irradiés en flammes, ses esprits
A son visage éteint donner leur coloris;
De ses cils entr'ouverts au fond de son orbite
Découler par instants une lueur subite;
Puis bientôt ce rayon s'éteindre, et ses yeux clos
Couver sous la paupière un dessein non éclos;
Se gonfler de courroux sa narine; et crispée,
Sa lèvre retenir une idée échappée.
Comme pour décharger son trop-plein au dehors,
Ainsi qu'une urne au feu ses bouillons par les bords,
Son crâne verse à flots la sueur qui le trempe.
Sous le heurt des pensers l'artère de sa tempe
Vibre, tendue au point de rompre dans l'effort,
Comme une corde au luth sous un toucher trop fort.
De son souffle profond le pénible symptôme
Semble loin de son sein chasser un lourd fantôme.
Des sentiments parfois le poids l'entrecoupant,
Le jeu de sa poitrine un moment se suspend;
Puis de son cœur, au choc incessant des idées,
Les palpitations tout à coup saccadées,

De ce sein, en l'enflant, ébranlent les parois,
Comme des flots grossis leurs remparts trop étroits.

De temps en temps, après une assez longue pause,
Il paraît, hors du lit sur lequel il repose,
Vouloir prendre un élan, comme un homme qui va
Mettre en œuvre un projet que longtemps il rêva.

V.

Et, constants à le suivre à sa dernière crise,
Sur le Héros mourant penchant leur tête grise,
Séchant par intervalle, avec leur rude main,
Une larme de feu qui se fraie un chemin
De leur âme de fer à leur visage mâle
Que le soleil des camps a bronzé de son hâle,
— Témoignage inouï, car des pleurs sous le ciel
Leur paupière ignorait jusqu'à ce jour le sel! —
Les vétérans alors, tous avec vigilance,
Dans un pieux respect, dans un morne silence,

Regardent rayonner, groupés autour du lit,
De l'âme sur ses traits le suprême conflit.

Et par intermittence on entend sur sa lèvre
Errer, étrangement chuchotés par la fièvre,
Des sons indéfinis, des mots vagues, pendant
Que sa tête en travail roule ce rêve ardent :

« L'Orient! l'Orient!.... Silence! — De la rive
» Où Byzance est assise, un bruit confus m'arrive.
» Chut!... voici le houra qui s'élève.... Ecoutez
» Des chevaux sarrasins les pas sourds et heurtés!
» Ecoutez!... Mais quels sont ces cris? des cris d'insulte
» Au sceptre de la Croix. Puis, au sein du tumulte,
» J'entends..., ceci n'est point un bruit d'armes..., j'entends
» Le son des fers qu'aux Grecs vont river les sultans.
» Les deux camps sont debout : là, celui du Barbare ;
» Ici, celui du Christ.... Un grand coup se prépare.

» Preux, n'entendez-vous pas, sur ces bords que je vois,
» Le bruit des pas, le choc du fer, l'éclat des voix?

» Dites, souffrirons-nous, amis, qu'une bataille
» Sans nous se donne ainsi?.. Non, non! Il faut que j'aille...
» Les Chrétiens, qu'autrefois nous avons délivrés,
» Me réclament encore. Amis, vous me suivrez.
. . . .
. . . .
» Compagnons, venez-vous?... En son étui mon glaive
» Frémit d'impatience. Eh bien, moi, je me lève!
» On m'attend au Bosphore... Or ça, ma blanche Croix,
» Mon pavois, mon haubert, mes meilleurs palefrois!
. . . .
. . . .
» Venez-vous, compagnons? Vous vous faites attendre.
» Les voici..., leur cor sonne au loin, je crois l'entendre...
» Que pas un chevalier ne manque au rendez-vous;
» Chacun par votre nom, — car je vous connais tous,—
» Je m'en vais vous compter, mes suivants d'armes. Honte,
» O Frères, à celui qui faillirait au compte!
. . . .
. . . .
» Bon. Je suis satisfait de vous, mes compagnons;
» Nul ne m'a fait défaut. Donc, sans retard, gagnons
» L'Océan. — L'air est pur; le vent, frais; l'onde, belle!
» A la proue! à la rame! — O ma voile fidèle,

» Sur ton aile d'azur, tu sauras, n'est-ce pas,
» Avec des vents amis, me reporter là-bas
» Où pour le nom du Christ le haut combat se livre,
» Où succomber, c'est naître à la gloire et revivre!
. . . .
. . . .
» Mais d'eux-mêmes déjà mes drapeaux déployés
» Me demandent de l'air et du ciel.... Oh! voyez
» Des conflits d'Orient sur notre croix d'albâtre
» Se réfléchir de plus en plus l'aube rougeâtre!
» Voyez comme, à l'aspect du Turc, mon pavillon
» S'enfle! comme ma proue écume en son sillon,
» Et comme, vers le ciel de l'Orient tournée,
» Ma lance luit de joie!... Ainsi qu'à la journée
» Où dans les champs de Thrace elle les décimait,
» La lance a soif du sang des fils de Mahomet.
» Et le glaive des forts, par qui nous triomphâmes
» De ces hommes parés de poignards et de femmes,
» D'un bond, hors du fourreau, prêt à recommencer
» Sa moisson de turbans, il vient de s'élancer.
. . . .
. . . .
» Prends ton vol, nous allons revoir, ô mon génie,
» Nos cieux, notre Orient, notre chère Hellénie!

» Puis nous irons, soldats de la divine loi,
» Aux champs où se leva le soleil de la Foi,
» Sur le Sépulcre saint nous courber en silence :
» C'est là que feront halte et la croix et la lance ;
» Là se reposeront nos combats inouïs !
» Sus donc, mon âme, et gloire au Dieu de Saint Louis![37] »

. . . .

— Non, non, tu n'iras pas, Prince ! — D'une autre aurore
Inconnue à nos mers ton rêve se colore.
Un ciel s'ouvre pour toi plus large et plus riant.
Ton âme, sur le seuil du nouvel Orient,
Déjà se teint des feux de son aube éternelle :
C'est là que ton génie abritera son aile !

VI.

Et des fiévreux pensers l'assaut qui tourmentait
Son front quelques instants auparavant, se tait.

On ne voit plus, ainsi qu'on voyait tout à l'heure,
Retraçant au dehors la lutte intérieure,
Le rêve, réfléchi dans tous ses accidents,
Ou rembrunir son air des ombres du dedans,
Ou, dans l'éclat du drame invisible qu'il joue,
De ses pensers de feu comme empourprer sa joue.

Mais, comme on voit sur mer, quand l'orage est fini,
Un calme transparent, un grand repos uni,
Epurant son aspect de ce qu'y mit de terne
Le réfléchissement de la tempête interne,
Et des traits contractés déridant chaque pli,
Dans son extérieur déjà s'est établi.
Comme d'un ciel d'azur se teint l'onde attiédie,
De son esprit serein sa face s'irradie.
Dans ses traits, que le jour de la Grâce attendrit,
Tout son cœur se dilate et son âme sourit :
Auréole où d'abord l'œil de la foi devine
Le rayon précurseur de la gloire divine :
Premier couronnement que, dans ses hauts desseins,
A l'heure de leur mort, Dieu met au front des Saints.

Comme en extase au bord d'un flot calme on se pose,
Sur sa glace incliné, pour y saisir, éclose
En sa vierge blancheur, la beauté du matin;
A l'apparition de ce reflet lointain
Que répand sur ses traits l'aube de l'autre vie,
Les preux, le cœur touché, la paupière ravie,
Vers ce front dont sur eux le jour vient rejaillir
Se baissent de plus près, comme pour recueillir
— Pour leurs seins déchirés céleste et pur dictame! —
Un rayon de ce cœur, un souris de cette âme.

Mais pour eux qui sont là, vers sa couche, en éveil,
Ce crépuscule errant sur son dernier sommeil
Est le spectacle seul qui dehors apparaisse.
Et s'ils restent muets d'extase, oh! que serait-ce,
Si de son âme, aux yeux de leurs sens, tel qu'il est,
Le ciel intérieur d'un coup se dévoilait!

VII.

A ce moment où tout s'achève, un phénomène
Comme n'en a jamais vu la prunelle humaine;
Un gracieux prestige aux aspects caressants,
Que n'a pas coloré la lumière des sens;
Mirage qui n'est point enfanté par le prisme
Que met devant les yeux le fiévreux paroxisme;
Un tableau qui n'a rien des tableaux décevants
Que l'Espérance montre à l'esprit des vivants,
A l'âme du Héros, déjà toute voisine
Du seuil des esprits purs, par degrés se dessine.

Dépouillant dans la mort, comme un fer au creuset,
La rouille que le temps sur elles déposait,
Et se transfigurant en un groupe d'étoiles
Qui percent du trépas les mystérieux voiles,
Cercle où n'atteindront plus dès ce jour les vapeurs
Qui chargent l'horizon de nos soleils trompeurs,

Puretés qui n'ont plus un soupçon de la fange
Dont tout éclat mortel contient quelque mélange,
Pléiade désormais fixe au-dessus du vent
Qui souffle les flambeaux de notre ciel mouvant,
Ses batailles en chœur, glorieuses journées,
Des reflets de la croix visions couronnées,
Chacune avec son nom en traits de flamme écrit,
Faisant un firmament autour de son esprit,
Apparaissent alors au Héros..... Le prodige
Semble comme plonger son front dans le vertige.
Dans l'éblouissement de ce nouveau Thabor,
Il ne démêle pas dès le premier abord,
Vivantes sous les traits de ces clartés amies,
De ses actes mortels les physionomies.
Il doute...., et des combats sous ce jour apparus
Il reconnaît enfin le lumineux chorus
Qui du ciel à ses pas vient éclairer la route.
De l'œil de l'âme il voit ces splendeurs...., il écoute
Avec ravissement, de l'oreille du cœur,
L'universelle voix surgissant de ce chœur :

— « C'est nous, tes actions illustres, tes victoires !
» Nous, tes batailles ! nous, tes œuvres méritoires !

» Nous qui, pour ton entrée au firmament, venons
» Te composer ici ton cortége! — Nos noms,
» Nos insignes de gloire, oh! tu te les rappelles!
» Regarde, Chevalier, comme nous sommes belles!
» Pour que, sous l'œil de Dieu, pur il étincelât,
» Des flammes de ton cœur tu nous fis notre éclat.
» De ta propre âme ainsi, vois-tu, notre chœur brille,
» Comme des nobles traits d'un père une famille.
» Ne sens-tu pas, Amé, dans ce groupe vainqueur,
» Revivre les plus beaux battements de ton cœur?
» Nous sommes de tes bras chacune une fatigue,
» Chacune, un flot de sang de ta veine prodigue,
» L'une, un tressaillement généreux de ton sein,
» L'autre, de ton esprit un lumineux dessein.
» Amé, fais foi sur nous. — Oui, nous sommes, chacune
» Avec un prix divers, ton trésor, ta fortune!
» Nous qui fûmes ta peine ici-bas, nous serons
» Dans les champs éternels ta joie et tes fleurons!
» De ta noble sueur, nous, les brûlantes gouttes,
» Qui de tes pas sur terre avons trempé les routes,
» A ton front, dans les cieux, comme une royauté,
» Toutes nous remontons en perles de clarté.
» Amé, fais foi sur nous. — Filles du glaive insigne
» Qui du Christ sur sa lame a fait briller le signe,

» Ah ! Celui dont, au prix de ton sang répandu,
» Nous avons, sans faillir un seul jour, défendu
» La cause et le saint nom, saura nous reconnaître.
» Tu ne t'adresses pas, les mains vides, au Maître !
» Tu n'es pas l'ouvrier qui se trouve surpris
» Par le soir, sans qu'il ait du jour gagné le prix ;
» Tu n'es pas l'ouvrier qui, la nuit descendue,
» Se repent de quelque heure au long du temps perdue;
» Tu n'es pas le glaneur qui, des champs en congé,
» Sur sa moisson du jour le soir interrogé,
» N'apporte — sueur vaine — au maître pour réponse,
» Au lieu d'un faix d'épis, qu'une gerbe de ronce.
» Non, ne crains pas au seuil de te voir renier,
» Quand tu réclameras au Seigneur ton denier.
» Dans les champs où se font les œuvres de colère,
» Va, nous l'avons pour toi bien gagné, ce salaire !
» Au bas sillon du temps cessons de travailler!
» On nous attend plus haut... Allons! viens, Chevalier!..» —

VIII.

Et, guide triomphant de ce chœur de victoires
Dont ici-bas déjà les voix préparatoires
Chantent comme un début du chorus infini
Où le nom du Héros bientôt sera béni,
L'Archange des combats, le même qui, sur terre,
Sans cesse enveloppé des voiles du mystère,
Au Héros s'attacha comme un frère ; qui prit
Sous ses soins le premier éveil de son esprit,
Et tourna, comme on dresse au soleil une plante,
Vers un but radieux sa vie encor tremblante,
Et vers le bien son cœur, au sortir du berceau,
Comme vers une pente on dirige un ruisseau ;
Qui, par la main plus tard, sa force une fois mûre,
Le conduisit en lice et lui fut une armure,
Invisible rempart, surhumain bouclier
Contre lequel les traits mortels venaient plier ;
Qui près de son génie, en la nuit périlleuse,
Luisait comme à côté d'un front une veilleuse,

Et dans l'ombre à l'entour de lui faisait le guet,
Quand du Héros les yeux brûlants, que fatiguait
De son poids continu la veille extérieure,
Sous la tente du soir se fermaient pour une heure;
Qui puisait dans son cœur, vase aux feux précieux,
L'encens de ses pensers pour le porter aux cieux,
Et revenait vers lui, mystérieux commerce,
Chargé des dons que Dieu sur ses élus déverse;
Visible à l'esprit seul du Héros endormi,
Sa palme d'or en main, et, d'un sourire ami,
Tempérant de ses traits la splendeur imposante,
Au moment solennel, l'Archange se présente.
Sur l'âme du Héros, pour l'emporter vers Dieu,
Il entr'ouvre en passant ses deux ailes de feu,
Ainsi que sur un lis mourant le zéphir glisse,
Enlevant le dernier parfum de son calice.

Et comme d'un beau jour, lorsque la nuit descend,
Le dernier bruit s'éteint, mystérieux accent;
Comme une note meurt sur la corde lassée,
Un nom..... le nom du Christ sur sa lèvre glacée
Expire.....
. . . .

. . . .
. . . .

.... Au buisson vert l'insecte du vallon
A bourdonné. La brise autour du pavillon
Berce amoureusement l'herbe sous son haleine;
Gazouillant à ses bords, le ruisseau de la plaine
Coule auprès. Du bulbul, au fond des bois voisins,
Le chant monte joyeux comme l'âme des Saints,
Quand, au vallon des jours sa tâche étant complète,
Elle s'exhale aux cieux. La fraîche violette
Du premier mars de mil trois cent quatre-vingt-trois[34],
Elle qui ne sait pas quand s'éteignent les rois
Mais seulement quand meurt le jour qui la colore,
Pleine d'odeur, au bord des tentes, vient d'éclore.
. . . .
. . . .

Tout est fait. Dans le sein de l'Immortalité
Où vont les vrais héros, dieux de l'Humanité,
Sur les trônes de gloire où se sont réunies
Toutes les majestés que le peuple a bénies,

Emporté dans le vol brûlant du séraphin,
Il est allé régner sa royauté sans fin.

IX.

PRIÈRE DEVANT LE LIT MORTUAIRE.

Vous qui faites, Seigneur, dans le chêne robuste
Tarir la sève ainsi que dans le frêle arbuste,
Qui comptez, sans qu'un seul au nombre soit omis,
Les pas des lionceaux comme ceux des fourmis,
Vous dont la flèche abat par une atteinte égale
L'aigle au sommet des airs, au bas val la cigale,
Vous qui, d'un même souffle, aux termes désignés,
Comme nous de l'haleine une lampe, éteignez
La comète, des cieux luminaire superbe,
Et l'humble ver luisant, planète du brin d'herbe,
Soyez loué, Seigneur, dans ce que vous réglez!
De vos profonds secrets vous seul gardez les clés.
Oh! vraiment, l'Etre fort, c'est vous!... —Votre puissance
Tient la mort et la vie en son obéissance.

Des bienfaisants soleils qu'au monde vous donnez
Pour éclairer ses pas de ténèbres cernés,
Vous avez fait l'éclat et marqué la carrière.
Vos astres sont à vous! Ainsi, Dieu de lumière,
Quand vous nous retirez le flambeau confié,
Jusque dans notre nuit soyez glorifié!
Nous, n'interrogeons pas! Quand une étoile tombe,
Celui seul qui l'abat sait le mot de sa tombe.

X.

Et le Glaive, qui doit se taire pour jamais,
A dit: « Tout est donc fait!... Ce soleil que j'aimais,
» Beau soleil des combats qui mettait à ma lame,
» Pour fasciner les yeux, un sourire de flamme,
» Se couche; et, comme un œil qui se clôt, mon poli
» Rend le dernier reflet de son astre pâli.
» Adieu, beaux champs d'honneur où de palmes nouvelles
» J'allais chaque matin composer mes javelles!
» Dans le vivant guéret j'entrais comme la faux,
» Et de mes coups pressants nul ne portait à faux.

» Ma course cette fois arrivée à son terme,
» Comme au long dans sa caisse un défunt qu'on enferme,
» Dans la nuit du fourreau je m'enfonce aujourd'hui;
» Et tout mon horizon sera dans cet étui!
» Et là, je n'aurai rien, plus rien pour me distraire,
» Que la rouille, ma sœur, le silence, mon frère,
» Et, pour me retourner, qu'un coin de souvenir!...
» Pour protéger le droit des peuples et tenir
» Sous ma garde le temple et l'humble toit de chaume,
» Pour rendre à l'orphelin son champ ou son royaume,
» De ce fourreau glacé je ne sortirai plus! »
. . . .
. . . .

Et la Lance, jetant ses regrets superflus,
Gémit: « Et qu'ai-je, moi, fait aussi de mon guide
» Qui, dès le point du jour, voyageur intrépide,
» Me conduisait joyeuse aux portes des Etats
» Et traçait de ma pointe un cercle aux potentats?
» Sous les flots des partis mutinés, quand l'Empire
» Allait sombrer, vaisseau dégréé qui chavire;
» Au pied chêne sapé, quand un droit chancela;
» Et quand les rois criaient: « Au secours! » j'étais là!

» A l'Empire j'étais la rame sûre et forte,
» Au droit l'appui, la garde aux rois près de leur porte.
» Aux faibles, aux petits, ces roseaux sans étai,
» Mon secours sans salaire, à tous je le prêtai.
» Oh non! ce ne sont pas des besognes infimes,
» Des tâches de néant, que celles que nous fîmes,
» Quand sur le cou du peuple écrasé de fardeaux
» Nous brisâmes les jougs des tyrans féodaux.
» Il me menait si bien, lui, de sa main experte,
» Que je n'ai pas d'un jour à déplorer la perte.
» Oh! comme (avec bonheur encor je m'en souviens),
» J'étais contente alors, quand il me disait: — « Viens!
» Aujourd'hui nous avons une entreprise austère:
» Un trône avec un temple à relever de terre! » —
» Ensemble, à notre ouvrage assidus, nous allions
» Au vallon de la mort enrayer nos sillons,
» En faisant dans la glèbe humaine une ample brèche.
» Il était, lui, le bras suant; et moi, la bêche.
» Non, jamais avec lui je n'eus des jours mauvais!
» Mes beaux ans maintenant sont finis, et je vais,
» Couchée au tas poudreux des armures épiques,
» Avec les dards sans pointe, avec les vieilles piques,
» Dormir, outil perdu faute d'un poignet fort;
» Le seul bras qui pouvait me manœuvrer, est mort.

» Moi qui, le jour, la nuit, à l'heure solennelle,
» Dardais ma pointe au vent ainsi qu'une prunelle,
» Je n'ai, ses yeux éteints, plus qu'un rayon blafard;
» Car je ne m'allumais qu'au feu de son regard! »
. . . .
. . . .

Et la Bannière après, dont le grand vol se brise,
A dit en s'affaissant: « Qui me rendra ma brise?
» Qui me reportera sur les hauts bastions
» D'où mon ombre oscillait au front des nations?
» Lui me frayait au champ des combats une route
» Où dans mes plis jamais le vent de la déroute
» N'a soufflé, ni terni l'azur de mes reflets.
» Ils ne sont plus, ces jours où fière je m'enflais
» Devant un Empereur venu vers notre Albane!
» Quand, abaissant, ainsi que des voiles en panne,
» Devant lui leurs pennons étoilés d'oripeaux,
» Vingt princes inclinés lacéraient leurs drapeaux,
» Dont les débris volaient en encens qui s'exhale;
» Moi, je ne venais pas, courtisane vassale,
» Pour rendre un fol hommage à l'orgueil d'un César,
» Semer en marchepied mes lambeaux sous son char[35]!

» Mes plis s'enflaient trop haut pour descendre à ce culte :
» Malheur à qui m'aurait fait l'ombre d'une insulte!
» Oui, malheur même à lui, si le César germain
» Avait sur ma Croix blanche osé porter la main!
» Et maintenant je suis la voile désemplie;
» Je suis l'aile sans air, le flot qui se replie.
» Le souffle évanoui d'une gloire qui fut,
» Je retombe à présent lasse au pied de mon fût.
» Mon azur, par le deuil fraîche couleur éteinte,
» Des ombres de l'oubli doit revêtir la teinte;
» Je retombe... et, linceul de mort, j'ensevelis
» Un passé de splendeur dans la nuit de mes plis! »
. . . .
. . . .

Et tous trois à la fois, d'un lugubre murmure :
« Puisque l'âme et le bras ont délaissé l'armure,
» Puisqu'il s'est en poussière écroulé, notre appui,
» Au sépulcre tous trois couchons-nous près de lui!!! »
. . . .
. . . .

XI.

Et la belle Italie, assise en sa tristesse,
Sur sa lyre a gémi la douleur qui l'oppresse.
L'astre ami qui veillait sur elle est éclipsé.

Et, lorsque du Héros le cercueil a passé,
Sur les bords du chemin, les rois, venant l'attendre,
Alors se sont courbés pour honorer sa cendre.
Les peuples ont jeté des couronnes de deuil;
Et le Héros encor triomphe en son cercueil.

La Savoie, orpheline hélas! inconsolée,
Pour accueillir son ombre, au pied du mausolée
S'incline; et de son âme, en deux sources de pleurs,
Sur sa joue elle fait ruisseler les douleurs.

Puis, dans les Cours d'Europe, Honneur, Gloire, Patrie,
Vieux noms, Ordres fameux, Vertu, Chevalerie,
Tout ce que sur son front le monde a de clarté,
Tout a pris les couleurs de la viduité.

XII.

Mais vous surtout, venez, vous, ses compagnons d'armes,
Couronner son tombeau de lauriers et de larmes!
En cordes de douleur oh! faites aujourd'hui
De votre âme frémir les fibres pour celui
Qui faisait d'un seul mot, verbe aux forces divines,
Battre si largement son cœur dans vos poitrines!
Chevaliers, dont le sein porte, vase d'honneur,
Ces nœuds, roses de gloire et sceau de sa faveur,
Approchez! Les adieux de votre voix amie
Pourront, en descendant vers son ombre endormie,
L'éveiller à l'accent qu'il a jadis aimé.
Cette cendre, qui fut hier le grand Amé,
Au nom des Quinze-Preux tout à coup réchauffée,
Semble encor, sous le drap du funèbre trophée,

Remuer et sentir..... Combien, au lit poudreux,
Sera doux son sommeil, si vos cœurs, dignes preux,
Par ces lacs, gage saint de vertus et de gloire,
Demeurent fiancés à sa grande mémoire[36] !

XIII.

PAROLES SUR LA TOMBE.

En tombant il jeta son nom dans l'avenir :
Trop étroit, le cercueil n'a pu le contenir.
La course qu'ici-bas ses pas ont poursuivie
Fut, avec peu de jours, longue et pleine de vie.
Fort comme le lion, et, dans son ample essor,
Rapide à s'élancer comme aux airs le condor,
Toute force d'assaut tombait sous son étreinte;
Tout sol qu'il traversait gardait sa large empreinte.
Des bords de notre Isère aux plages du Levant,
Superbe dans sa marche, il allait en avant
Comme un fleuve à la nappe égale, aux belles ondes,
Qui va verser la vie aux plaines infécondes.

Sur le terrain brûlant où les chocs des partis
Semblaient par le sang seul pouvoir être amortis,
Dès son premier abord, qui ramenait le calme,
Souvent, sans la rougir, il moissonnait sa palme.
Vers l'endroit où devait naître un sombre danger,
Vers tout ciel qu'il voyait de foudre se charger,
Conduit par son instinct, il fondait aussi vite
Que l'aigle vers l'azur d'un beau ciel qui l'invite.

Quand les puissants couraient, la dague pour compas,
Du sol se mesurer entre eux les quelques pas,
Lui, pontife de paix, lui, l'expert-né du glaive,
Au heurt des boucliers il imposait la trève,
Et, du doigt démarquant à chacun son confin,
Vidait sans coup férir la querelle sans fin.

Qu'il était grand alors, quand, choisi pour arbitre,
Rôle auquel sa vertu suprême était son titre,
Il pondérait entre eux, d'un bras impartial,
Le suzerain altier et l'insoumis vassal,
Le sceptre des Césars et la triple Tiare,
L'Asie et l'Occident, le Grec et le Barbare!

Si d'un côté le monde inclinait trop parfois,
Mettant sur l'autre point son glaive, énorme poids,
Des forces il rendait au grand-tout l'équilibre,
Et le monde rentrait en cours égal et libre.
Et, les pouvoirs ainsi remis à l'unisson,
Des rois il ne prenait qu'un laurier pour rançon.

Le cœur rempli de joie, il allait aux batailles
Comme le jeune époux part pour ses fiançailles.
Sous les brumes du soir, au cri des ouragans,
Sur le froid tertre assis, devant l'âtre des camps,
Sans regret du manoir, doux nid où la mollesse
S'irrite au moindre pli d'édredon qui la blesse,
Tranquille, il partageait avec ses vieux soldats
L'eau grise du torrent et le pain des combats.

Pendant que sur son camp veillait, prunelle vive,
Son invisible esprit, toujours sur le qui-vive,
Son génie esquissait, mystérieux burin,
Dans sa tête un conflit avec des traits d'airain;
Puis, au matin, l'assaut, sorti de sa pensée,
Marchait obéissant sur la ligne tracée.

Les flancs enceints d'orage, et le front, de clarté,
Alors on le voyait, dans sa solennité,
Animant du combat les bruissants atomes,
Grandir, beau comme un dieu, dans la tempête d'hommes,
Et poser là d'un air si calme, qu'on eût cru
Voir tout un ciel de paix dans ses traits apparu.

Parfois, quand du combat l'ardeur opiniâtre,
Comme un feu qui renaît sans cesse au fond de l'âtre,
Trop avant prolongeait le carnage fumant;
Pour mener l'action plus vite au dénoûment,
Un instant descendu de sa hauteur sereine,
Il entrait de plain-pied dans le choc de l'arène.

Le glaive ayant fini sa mission de sang,
Il était beau de voir le lion frémissant
Qui venait de bondir dans la rouge mêlée,
Quand, sa colère ainsi qu'un orage écoulée,
Il faisait — de son cœur rayon doux et pieux —
Briller sur les vaincus le pardon dans ses yeux !

La Victoire toujours lui demeura fidèle;
On eût dit qu'il avait fait un pacte avec elle.

Favoris de l'épée au tranchant niveleur,
Dont chaque fleuron coûte au peuple une douleur;
Vous dont les fastes ont du sang à chaque page;
Dont à travers les temps le renom se propage
Comme un écho de mort; dont on peut résumer
Toute l'œuvre en trois mots « Vaincre pour opprimer »,
Rois du glaive, apprenez la meilleure des gloires:
La paix des nations couronna ses victoires.

La gloire, il la tenait des mains de la vertu;
Pour elle jusqu'au soir son bras a combattu.

Et ce bras n'a cédé qu'à la mort... — Cette épée,
Au labeur de justice ouvrière occupée,
Qui, jalouse compagne, en tous lieux le suivait,
Sous sa tête, en tombant, il l'a mise en chevet.

Pour procurer au monde un sommeil sans alarmes,
Sous la tente il veilla sa longue veille d'armes.
Qu'à son tour, sous son toit de gloire, le Héros
Repose le long jour de l'immortel repos!!!



CHANT ONZIÈME.



ROME.



ROME.

Etends un crêpe noir sur ta blanche coupole,
Pavoise-les de deuil, tes murs, ô Métropole
Des peuples affranchis, des temps régénérés,
Cité des grands autels, ville aux dômes sacrés,
Aïeule de la Foi, du Dogme arche fidèle!
Elle s'est écroulée enfin, la citadelle

De croyance et d'honneur qui, sœur de ton danger,
Savait contre le coup des rois te protéger!
Regarde! Le voilà silencieux à terre,
Cet homme qui domptait les fils du Cimeterre;
Qui dans son œuvre avait au bras tant de vigueur,
Au cerveau tant de sphère, et tant de flamme au cœur;
Et qui de son esprit, dans le fort de la joute,
Entourait ses soldats comme d'une redoute!

Comment donc est tombé l'athlète dont la main
Faisait baisser les fronts sous le trépied romain;
Dont le pavois jetait comme un manteau son ombre
Sur ton Christ, cible offerte à des flèches sans nombre;
Qui maintenait, plus haut que celui de vingt rois,
Envers et contre tous, le sceptre de la Croix?...

Oh! celui-là, vraiment, il croyait! — La croyance,
Qui donne au cœur la force, à l'esprit la science,
Est le levier par qui l'homme peut à son vœu
Mouvoir un monde..., car, son point d'appui, c'est Dieu.

Les armes d'ici-bas sont d'un acier qu'ébrèche
La rouille, et qui se rompt comme une paille sèche.
Aussi, de ton esprit, glaive invincible et saint,
Pour entrer au combat, tout jeune, il s'était ceint.
Quand sa lame de fer, dans le choc émoussée,
Ne pouvait plus tenir; s'armant de ta pensée,
— Comme fait le jouteur à qui, dans le conflit,
On apporte, au moment où sa pointe faiblit,
En réserve gardée, une arme toute neuve, —
Il surgissait alors plus fort au champ d'épreuve.

Si, couchés avant lui sur l'arène, ses preux
Le laissaient seul, en butte à des rivaux nombreux,
Au rayon de sa foi sa lance rallumée
Sous sa main à l'instant devenait une armée.

Sous le confort céleste en son sein descendu,
Son esprit dans la lutte, ainsi qu'un arc tendu,
Vibrait, et ses pensers, dards aux vives entailles,
Perçaient comme un regard du Seigneur des batailles.

Chaque fois, au sortir des grands combats livrés
Aux jaloux oppresseurs contre toi conjurés,
Quand debout dans tes droits, Souveraine du Tibre,
Il t'avait relevée indépendante et libre,
Lui si fier, il venait, humble et pieux enfant,
Incliner à ton seuil son drapeau triomphant.

C'est qu'il savait combien la gloire est belle, ô Mère,
Quand tu l'as couronnée, et combien éphémère
Est l'éclat du laurier que l'onde et la chaleur
De ton ciel n'auraient pas visité dans sa fleur.

Il savait assez, lui, que la plus frêle chose,
Le plus fragile nom, où ton signe se pose,
Dépouillant le vernis humain qui sitôt part,
De ton éternité retiennent une part.

Il savait assez, lui, qu'à ceux dont le bras dresse
Un bouclier pour toi dans tes jours de détresse,
Tu donnes, en mettant ton sceau sur leur pavois,
Plus de lustre et d'appui que d'eux tu n'en reçois.

Aussi, de cent lauriers, sa moisson de victoire,
Nul pour lui n'eut jamais si vif éclat de gloire,
Nul un parfum si doux, si pur que le fleuron
Dont tu le couronnas, lorsque dans ton giron,
— Le mur enfin ôté d'inimitié fatale
Qui séparait de toi la Rome orientale, —
Il ramena le Grec, et de l'autel latin
Fit toucher les degrés au front d'un Constantin[57].

L'homme enfin renversé qui gardait la sainte Arche,
Contre toi remettant leurs factions en marche,
Tous ceux que de ta Croix offusquaient les rayons,
Dans la nuit de leurs cœurs ont complоté : « Voyons,
» Comme dans son néant l'homme vient de descendre,
» S'il ne s'abattra pas, aussi lui, dans sa cendre,
» L'autel romain ! — Voyons combien d'heures encor
» Règnera le Vieillard qui porte un globe d'or!... »

Et c'est toujours ainsi : quand parfois tu t'inclines
Sous une affliction ; l'œil vers les Sept-Collines

Tourné, tes ennemis, croyant ton règne à bout,
Proclament: « Pour trois jours Rome est encor debout! »

Voilà quinze cents ans...., chaque fois que s'écroule
Un de tes forts soutiens, d'abord l'aveugle foule
Prononce ainsi: « Du Temps Rome a subi l'effet;
» D'elle, cette fois-ci sans retour, c'en est fait! »

Que ce poids de douleur n'abaisse point ta tête,
O Rome! — Ne crains pas. Les fils de ton Athlète
Au cœur auront encore un battement pour toi:
Amé leur a légué son épée et sa foi.

Princesse des esprits, dont la bouche dispense
Les paroles de flamme à toute âme qui pense,
Dans le cœur de nos Rois ton verbe est un foyer
Ardent comme l'éclair qui part de leur cimier.
Pas plus qu'en son orgueil le lis royal n'oublie,
Quand, pleine de parfums, son urne se déplie,
Que c'est au jour de Dieu, d'où vient toute splendeur,
Que de sa robe il doit et la neige et l'odeur;

Pas plus on n'oublîra dans l'auguste famille
Que, parmi les joyaux séculaires dont brille
Le diadème assis sur le front de nos Rois,
Il en est un dont tous s'embellissent: la Croix.
Oui, la Croix des martyrs dont ta mitre rayonne,
Et la Croix des vieux Preux qui luit à leur couronne,
Un nœud, formé là-haut, toutes deux les fit sœurs;
Et toutes deux auront les mêmes défenseurs!

De fatigue, un seul jour, fussent-elles tombées
Sous leur tâche, les mains de tous tes Maccabées,
Celui qui t'a promis: « La force de mon bras
» De toi dans le péril ne s'écartera pas! »
Celui-là, pour garder la Croix du Capitole,
Soulèverait encor des bras à sa parole.

Ah! le Dieu qui n'a pas permis qu'au long combat
Jusqu'ici soutenu, ton règne succombât,
Permettra-t-il jamais que celle que le glaive
Des Césars n'a pu vaincre, aucun assaut l'achève?
Il te faut des combats; pour toi sans cesse il faut
Qu'on meure par l'épée ou bien par l'échafaud.

Tout souffle éteint pour toi t'empêche de t'éteindre.
N'as-tu pas eu le sang des Confesseurs pour teindre
Ta pourpre au lustre ardent comme en son bain vital,
Et leurs os pour bâtir ton divin piédestal?
Reine, c'est ton destin! Ton Dieu veut que la cendre
De ceux qui chaque jour tombent pour te défendre,
Comme au temps des martyrs sur qui tu te fondas,
Soit la semence encor de tes nouveaux soldats.

Il te faut la tourmente, ô sainte nef! — L'orage
A, pour te rendre honneur, son écume et sa rage.
En se gonflant sous toi de colère, les flots
Des hommes et des temps ne font dans leurs complots
Que t'élever au ciel, et, bercée à leur crête,
Te montrer encor mieux reine de la tempête.
Vogue sans crainte : il n'est pas fait de chair, le bras
Qui te gouverne, ô toi qui jamais ne sombras!

La preuve de ta vie, aux assauts tu l'empruntes;
Car on n'assaille pas les puissances défuntes.

Ceux qui raillaient : « Eh bien, préparons son linceul ;
» Son dôme penche ainsi qu'une tête d'aïeul ! »
Ceux qui portaient la main à ta pierre angulaire,
Ils vécurent un jour....... Tu restas séculaire.

C'est que l'onde peut bien, jalouse du fanal,
De ses flots, pour le battre, épuiser l'arsenal ;
Mais la vague en fureur retombe ; et sur l'abîme
Le phare est là toujours..... Il jette de la cime
De sa tour un regard bienveillant sur le flot
Qui tente d'étouffer le sublime falot ;
Et ce regard, jour vif que l'ombre en vain renie,
Va même encore au loin, magnifique ironie,
Eblouissant le flot tout honteux de sa nuit,
Illuminer l'écume et l'algue qui s'enfuit.

Mais, d'un écroulement j'aperçois le théâtre !
Elle est morte, la Rome à qui des dieux de plâtre
Mirent au doigt l'anneau de l'immortalité!
O de l'ouvrage humain fragile éternité!

Quand, exhumant la Ville avec son peuple d'ombres,
Je médite, rêveur, ce colosse en décombres;
Sur le sein déchiré des blocs silencieux
Auxquels Rome avait dit : « Marbres, soyez mes dieux! »,
De l'invisible arrêt recomposant les signes,
Écrites au burin de Dieu, je lis ces lignes :
« Ci-gît l'Empire...., il tient sous ce porphyre étroit :
» Hommes, instruisez-vous! Là j'ai posé mon doigt! »

Rome eut un ciel de fange; aussi, furent d'argile
La foi, l'âme et les bras de ceux à qui la Ville
Criait : « Enfants, sauvez la Mère des Césars! »

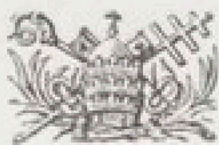
Mais toi, Rome du Christ, tu primes les hasards.
Ton ciel est d'esprit pur; aussi, de vive flamme
Seront, dans tes dangers, la foi, les bras et l'âme
Des champions à qui tu crîras : « Levez-vous,
» O fils de ma doctrine, et luttons contre tous! »

Le Dieu fort est ton Dieu. Ta croyance est une arme
Qui grandit tes soldats au-dessus de l'alarme.

La flèche du Barbare, ô Mère, frappe en vain
Sur les seins cuirassés de ton acier divin.

Assise au sol où dort ta sœur impériale,
Tu ne peux pas, vois-tu, sous le marteau vandale,
Panthéon décrépit, comme elle trépasser!
Ce que n'a pas fait l'homme, il ne peut l'effacer.

Ah! c'est que l'ouvrier qui fonda ta demeure
N'était pas, lui, de ceux qui fondent pour une heure!
Sa main contre le temps et nous te prémunit.
Ilion de la Foi, tes murs sont d'un granit
Qui durcit toujours plus sous les coups de la foudre.
Le ciment de tes blocs n'est pas fait de la poudre
Que l'homme et l'aquilon dispersent..... Eternel,
Ton front s'appuie à l'arc le plus profond du ciel.



CHANT DOUZIÈME.



L'ÉVOCATION.



L'ÉVOCATION.

◦◦◦

Oh! pardonne à la voix, faible note inconnue,
Qui, faite pour mourir en passant, est venue
Murmurer à ton seuil de paix, et t'éveiller
Dans ton divin repos, Ame de Chevalier!
J'ai, — profane! — troublant l'ombre qui la protége,
Abordé ton armure auguste.... Mais qu'étais-je

Pour remuer ainsi, d'un bras audacieux,
Ces reliques qu'on doit ne palper que des yeux?
Aussi, comme la fleur à sensible corolle
Se replie au moment sous la main qui la frôle,
L'esprit mystérieux de ce faisceau sacré
Sous mon grossier contact s'est d'abord retiré.

Que suis-je pour oser t'exhumer dans mon ode?
Toi, l'Achille chrétien, et moi, l'humble rapsode!
Que suis-je, dis-le moi, pour venir de ma main
Un instant soulever ton glaive surhumain,
Ou du doigt seulement en effleurer la garde?
Toi, le Preux colossal, et moi, le pauvre barde!

Certes, ma voix n'est pas la voix qui se répand:
Le moindre vent qui souffle en travers, la suspend.
Non, ma plume n'est pas la lance qui terrasse:
Ce qu'elle a touché garde à peine un jour sa trace.
Non, mon style n'est pas le magistral burin
Qui refait aux héros une âme sur l'airain,
Mais le poinçon fragile aux lignes effaçables
Comme ce qu'on écrit sur la page des sables.

Il fallait, pour sculpter ta figure, un ciseau
Fort comme ton épée: et je n'ai qu'un roseau.

Prends en merci la Muse à la marche incertaine
Qui, de loin essayant de suivre, ô capitaine,
Ta course glorieuse, effort trop imprudent!
A si souvent manqué d'haleine... — Cependant,
Si, lorsque j'ai heurté du doigt ta panoplie,
J'en avais su tirer, — note bien affaiblie,
Mais pourtant pure et vraie, — un sonore frisson,
Ah! c'en serait assez. Quoique léger, ce son,
Ce murmure à mon chant, que l'écho répudie,
Aurait pu tenir lieu, lui seul, de mélodie.
Pourtant, si, m'approchant du gothique pilier
Pour contempler de près ton glaive, ô chevalier,
J'avais, bien qu'y mêlant mon nuage et mon ombre,
Seulement recueilli dans cette page sombre
Le moindre des rayons dont jadis il brillait,
Mon livre terne aurait un lumineux feuillet!

Mais quand même, selon son plus cher vœu, ma Muse
— Muse tant indigente à qui le Ciel refuse

Le don de moduler les beaux noms sur le luth! —
Aurait été du sort mieux dotée, et qu'elle eût
Sur la lyre d'abord trouvé la noble corde
Dont le timbre à celui de ton âme s'accorde;
Peut-être, encore alors, était-il sans propos
De t'appeler ici du fond de ton repos,
A cette heure où l'on voit s'éteindre en nous deux flammes,
Honneur et Foi...., flambeaux qui dirigeaient vos âmes,
L'un vers le ciel des Saints, et l'autre, à pas vainqueurs,
Vers la Gloire, ce ciel terrestre des grands cœurs!

Mais non; c'est quand le feu sacré meurt dans son temple,
Que le monde a surtout besoin d'un grand exemple.

Vieille Ombre dont notre œil, frappé d'un saint respect,
A peine de si loin peut soutenir l'aspect!
Témoin monumental des vertus athlétiques,
Où le patron géant des natures antiques
En sa beauté sévère apparaît retracé,
Sors des poudreux linceuls d'un monde trépassé!
Ame du vieil honneur, figure grandiose
Dont six siècles bientôt ont fait l'apothéose,

Sur ce siècle amoindri, face hélas! sans splendeur,
Pour un jour lève-toi de toute ta grandeur!...

Toi, modèle accompli de ces nobles visages
Qui, pareils à des mâts, sur l'océan des âges
Surnagent si sereins et si hauts, que le temps
Ne peut couvrir leurs traits avec ses flots montants!
Viens nous dire, Ombre illustre, à nous, race appauvrie
Chez qui des beaux élans la source s'est tarie,
A nous, spectres d'un jour, fantômes qui passons
Sans laisser plus de trace au sol que les moussons
N'en laissent sur la mer chaque soir nivelée,
Où la ride s'efface, à peine cannelée;
A nous qui ne trouvons d'ardeur en notre pouls
Que pour d'humbles efforts d'une heure au plus; à nous,
Frêles âmes de chaume, à grand bruit enflammées,
Qui pour un seul éclair jetons mille fumées;
A nous qui, parvenus d'hier, nous érigeons
— Ainsi que les seigneurs jadis sur leurs donjons —
Sur notre Quant-à-nous, mince château de cartes
Qui s'en va comme au vent les feuillets de nos chartes...,
Viens nous dire comment il se faisait qu'au sein
D'un monde où le méfait, le meurtre, le larcin,

Revenaient au plus fort comme un droit de naissance,
Où des tyrans du fief la brutale puissance
Aux plus saints droits humains était un attentat;
Comment il se faisait, dis-je, qu'il palpitât
Au sein de l'esclavage une nature d'hommes,
Grand type disparu de la terre où nous sommes,
D'hommes qui consacraient tout leur être, âme et sang,
A relever d'en bas le peuple gémissant:
Hercules des beaux jours de la Foi, noble groupe
Dont l'âme forte avait dans sa taille la coupe
De l'armure géante et luisante au soleil
Dont leurs membres d'airain revêtaient l'appareil!

Toi dont le cœur restait serf de la foi jurée,
Dis combien le serment, de l'âme voix sacrée,
Dont la langue aujourd'hui ne fait plus qu'un jouet,
Etait saint pour un Preux; et comme il se vouait,
Si rigide que fût le labeur de ce rôle,
A tenir pur et net l'honneur de sa parole,
Semblable, en cet office, à la vierge qui prend
Pour garder sa pudeur un soin persévérant,
Prête même, s'il faut, à subir le supplice
Avant que sur son front cette fleur ne pâlisse;

De quelle paix enfin son cœur était rempli
Quand il tombait au champ de gloire, enseveli
Dans son serment intact jusqu'à l'extrême épreuve,
Comme un défunt plié dans une toile neuve !...

Dis-nous ce que la Croix, symbole généreux
A leur sein attaché, disait au cœur des Preux,
Et ce que répondait, émue en sa racine,
Au signe rédempteur leur profonde poitrine !

Dis-nous, ô champion du Christ, dis-nous comment
L'évangélique foi pouvait, en animant
De ses feux éthérés leur robuste nature,
De leur âme, au péril, tant hausser la stature ;
Pourquoi ce sein des Preux, où tant d'amour vibrait,
A vider tout leur sang à chaque heure était prêt
A la voix de l'Honneur, leur seule idolâtrie ;
Et comment, aux instants chanceux où la Patrie
Contre ses ennemis invoquait leur secours,
Prodigues d'action, avares de discours,
Calmes, simples et forts comme le vrai courage,
Sans marchander le prix allant droit à l'ouvrage,

La Patrie et le Roi dussent-ils être ingrats,
Ils s'annonçaient du cœur et parlaient haut du bras !

Dans le champ de la vie, où sans but notre âme erre,
Apprends-nous, Chevalier, quelle noble chimère
De loin, comme une étoile, orientait leurs pas !
O toi qui de sentier jamais ne te trompas,
Tu nous diras pourquoi, le long de la carrière,
Leur course, qui par temps nous semble aventurière,
N'a cependant laissé, partout brillante à voir,
Jamais de trace ailleurs qu'au chemin du devoir!...

A nous, qui varions de doctrines et d'œuvre
Comme, à chaque printemps, d'écailles la couleuvre;
Dont la vie, horizon tout artificiel,
S'embrume aussi souvent que sur nos fronts le ciel ;
Qui faisons d'un principe ainsi que d'un costume,
Et changeons de drapeau comme l'oiseau de plume ;
Dis-nous de leurs labeurs le sûr mobile!... — Oh! dis
Par quel esprit poussés et dans l'œuvre applaudis,
Ils allaient à leur but, esclaves de la règle,
— Comme au val le torrent, à la montagne l'aigle,

Comme l'encens à l'air, au soleil le regard,
Comme au sein qui l'attend l'inévitable dard, —
Attachés au chemin qu'indiquait leur symbole,
Ainsi que dans le ciel l'astre à sa parabole !

Dis quel intime anneau, quel sublime lacet,
A la vie, à la mort, entre eux les unissait
D'inviolable amour, de vœux et de pensée,
Comme à l'époux la bague unit la fiancée,
Si bien que, tous ces cœurs se confondant en un,
L'âme de l'Ordre entier palpitait dans chacun ;
Et comment, vers le ciel des belles destinées
Tenant comme un regard leurs facultés tournées,
Ils trouvaient, pauvres d'or et si riches d'honneur,
Dans leur glorieux rêve un monde de bonheur !...

Car nous avons besoin, nous, les enfants d'une ère
Où l'élément divin chez l'homme dégénère,
De retremper notre âme et de la rajeunir
Au foyer rayonnant d'un noble souvenir.

Pour le grand et le beau les chaudes sympathies
Sont dans notre moral à ce point amorties,
Que de ce qui brillait au soleil du passé
Nous n'avons guère plus qu'un sentiment glacé.

Ce vif sens de l'honneur, conscience si juste,
Qui dans vos seins, ainsi qu'une corde robuste,
Retentissait toujours en sonores éclats,
Cet organe puissant n'est plus chez nous, hélas!
Tant nous sommes déchus! qu'une inerte fibrille
Rendant de loin en loin un son sourd et stérile.

Le monde de nos temps, froid épicurien,
N'a plus rien de l'esprit de votre âge; plus rien
Du temps où la sueur des travaux héroïques
Etait la volupté de vos âmes stoïques;
Plus rien des premiers ans, printemps de la valeur,
Où les mâles vertus éclataient dans leur fleur.

Notre vie, arbre mort sous le vent délétère
Des passions d'en bas, qui la courbent vers terre,

Loin de donner les fruits de la mûre saison,
N'a plus même un parfum léger de floraison.
L'idéal juvénil expire dans la prose
Du travail positif que chaque jour impose.

Pli par pli, fibre à fibre, un jour l'humain savoir
Dans la vie et dans l'âme entreprit de tout voir;
Et le scalpel grossier de sa froide analyse
A tué l'élément qui les idéalise.
L'œil de chair voit la chair. Le doigt matériel
N'est pas fait pour toucher les essences du ciel.
Croyance, Espoir, Amour!... triple tige féconde
Qui s'épanouissait au cœur de l'ancien monde!
La Science, en voulant disséquer la couleur,
L'éclat et le parfum, a détruit cette fleur.

Nos sages nous ont fait de maigres utopies
D'un semblant de raison froidement recrépies.
Du ciel de notre foi voilant tous les flambeaux,
Dans leur nuit ils ont dit: « Voici des jours plus beaux! »

Et l'examen sceptique et le doute qui tue
Dans l'homme ont amorti l'instinct qui s'évertue.
L'Egoïsme a piqué le Dévoûment au cœur,
Et, comme un ver le fruit, l'a frappé de langueur.

C'est pourquoi, sans souci de la publique chose,
Chacun suit son sentier, la paupière au vent close,
Du sombre amour de soi tristement entouré,
Comme un Gitano va, dans sa mante serré.

Les beaux feux d'à présent, si notre âme en recèle,
Des brasiers d'autrefois ne sont qu'une étincelle :
Les généreux pensers, s'il en reste aujourd'hui,
Sont des lames qui vont se rouillant dans l'étui.

Dans les menus détails de la vie inquiète
La force des plus grands caractères s'émiette.
On sent que le terrestre esprit du temps nouveau
Sur toutes les hauteurs a passé son niveau.

Phénix qui, pour monter dans les cieux, manquent d'ailes,
Ces immortalités, ces figures-modèles
Que sur les bords du temps nous voudrions asseoir,
Se lèvent le matin, moribondes le soir.

Sphinx au type indécis, monstrueux amalgame
De sénile froideur et de mobile flamme,
Jeune encore, et pourtant d'attraits dépossédé,
Et dans l'âme déjà profondément ridé,
Ce Siècle, avec orgueil nommé le dix-neuvième,
Près du cycle des Preux n'est qu'un fantôme blême.
Aussi des temps passés il détourne les yeux
Comme pour renier les siècles ses aïeux.
De tout haut sens moral, de toute noble artère,
Le vibrement en lui paraît presque se taire.
A voir de près comment (mais nos doctes devins
N'ont vu là qu'un travail d'enfantements divins!...)
Dans son humanité si vite décrépite
L'esprit vital chrétien de moins en moins palpite,
On dirait que déjà, source aux flots épuisés,
Se clôt en lui le cours des temps civilisés.
Appelant faussement « voix de la Providence »
Le cri des passions et l'esprit d'imprudence,

Il semble, avec le sort empressé d'en finir,
Dévorer son présent, et de son avenir
Vouloir faner la fleur dans son ardent caprice
Et savourer le fruit même avant qu'il mûrisse.
Lui qui croyait tout voir d'un regard dessillé,
Maintenant que tient-il ?.... un espoir effeuillé.
Ses plus suaves chants d'amour ont une note
Où le désespoir grince, où la douleur sanglote.
Il parle encor de foi, d'avenir et de ciel;
Mais le fond de sa vie est un enfer réel.
Quand le sourire vient la déplisser, sa bouche
De l'âme garde encor le froncement farouche.
De son esprit aux cieux l'œil ne se lève plus;
Car il pense en son cœur : « Les Dieux sont vermoulus! »
Son rêve, qu'est-il donc?... il n'en sait rien..., il doute...,
Il s'ouvre cent chemins et se perd dans sa route.
Le seul but fixe auquel, sans jamais dévier,
Son âme vole ainsi qu'au butin l'épervier,
C'est l'autel du Veau d'or, c'est l'intérêt sordide.
L'or!... voilà pour ses yeux l'unique objet splendide.
Et comme il porte en soi, ce terrible métal,
Je ne sais quoi de lourd, de glacé, de fatal,
Son pouvoir sombre a mis la nuit sur sa paupière,
Et dans son cœur le froid et le dur de la pierre.

Aussi, les appétits rampants, les charnels soins
Du présent, le conflit des vulgaires besoins,
Mille égoïsmes sourds creusant autant d'ulcères
Sur le corps social rongé dans ses viscères,
Mille obscurs intérêts croisant leurs fils divers
Comme font dans la nuit du sépulcre les vers:
Voilà bien le côté restant, le seul symptôme
Par où la vie encor se montre en ce fantôme!

Celui qui rouvre et clôt les temps, et dans ses jeux
Change en esprit ailé le reptile fangeux;
Qui veut dans ses desseins que du tas d'immondice
La virginale fleur pousse au jour et grandisse;
Qui joue avec la forme, au point que le cercueil
D'une seconde vie est sous sa main le seuil;
Qui du tombeau des temps, pour que rien n'y périsse,
Sans fin reconstitue une jeune matrice
Où les germes nouveaux, faits d'éléments repris,
Eclosent du milieu des êtres en débris;
Par qui des nations la figure morale,
Qui semble à certains temps jeter le dernier râle,
Ressuscite plus belle, ainsi que du linceul
Lazare sortirait....., oh! Celui-la sait seul,

Seul, ce qui doit surgir de l'humaine sentine
Dont la corruption est la vie intestine!

La Licence voudrait chasser la Liberté,
Noble fille du Christ et de la Royauté.
Cachant sous un manteau de bure plébéienne
Son pavé régicide et sa griffe d'hyène,
Quand bout dans sa poitrine une lave de fiel,
Sa lèvre a répandu ces paroles de miel:
« Du trône et de l'autel effaçons la chimère;
» Peuples, venez à moi! Je serai votre mère! »

Et maint peuple a prêté l'oreille à ces discours;
Et maint peuple déçu regrette ses vieux jours.
Mais de leur avenir, désormais, que sera-ce,
S'ils ne retournent plus sur leur première trace,
Si le sceptre et la croix ne sont pas les jalons
Qui doivent les guider vers d'inconnus vallons?
. . . .
. . . .

Grande Ombre de Héros, trop avant dans ce monde
Oh! ne regarde pas!... Une pitié profonde
Te saisirait au cœur; à ton sublime front
La rougeur monterait..., la rougeur de l'affront!

Mais ton regard, ô Preux, que fatigue et consterne
Du siècle d'à présent le spectacle si terne,
Repose-le, tourné vers les alpestres cieux,
Sur un tableau serein, plus digne de tes yeux!

Ombre, tu souriras à cette Dynastie,
Féconde et large fleur de ta tige sortie,
Dont la sève, en nos temps pure comme jadis,
S'épand en beaux rejets sans cesse reverdis!
Se transmettant entre eux, sains et saufs d'âge en âge,
Tes principes sacrés, leur plus bel apanage,
De tes pas, dans les champs d'honneur, tes héritiers
Ont pu tous retrouver et suivre les sentiers.

Sur ce trône, surtout, mis sous ta sauvegarde,
Avec un œil d'amour, ô Chevalier, regarde

Un de tes descendants les plus dignes, celui
Que la Grâce d'en haut fait régner aujourd'hui!

Image où des beaux preux le type éteint s'exhume,
Comme une expression palpitante, il résume
Ta grande âme et l'esprit de tes nombreux neveux:
Généreux, juste, fort, pur comme tu le veux!...

Ton honneur, le plus cher des biens héréditaires,
Respire dans son sein et bat dans ses artères:
Sentiment qu'à ses fils, par un divin chaînon,
Il transmet comme un père à ses enfants son nom.

Des périls glorieux désirant la rencontre,
Prêt même aux dévoûments sans éclat, il nous montre
En tout, par sa présence et son puissant maintien,
Quelle place au danger doit prendre un roi chrétien.

Pendant que d'autres Grands, qu'enivre la couronne,
Soignent les oripeaux et le lucre du trône,

Lui dans son cœur, épris d'un plus riche trésor,
Des royales vertus il veut amasser l'or.

Au fond de son esprit, supérieure sphère,
Parmi les soins pesants du trône il sait se faire,
Si haute que nul bruit des Cours n'y peut percer,
Une retraite intime et calme pour penser.

Durant ces jours douteux, que tant de brume encombre,
Aux œuvres de lumière il travaille dans l'ombre,
Régulier au labeur, sans faste vain, sans bruit,
Comme le vrai génie et sa lampe de nuit.

De l'agrandissement de l'esprit populaire
Son règne intelligent chez nous a daté l'ère.
Chaque jour il avance; et chaque pas qu'il fait
Est pour l'Humanité marqué par un bienfait.

Bien que l'âge présent, pour les rois si sévère,
Ait déjà mis son nom parmi ceux qu'on révère,

Voyant dans leur plein jour ses œuvres, l'avenir
Aura, lui seul, des voix dignes de le bénir.

Tandis que, dans ces temps où toute hauteur baisse,
Plus d'un front couronné sous le bandeau s'affaisse;
Que les plus beaux soleils ont des matins si courts;
Et que bien des puissants, tremblants au seuil des Cours,
Paraissent assister, immobiles statues,
Au drame ensanglanté des pourpres abattues;
Lui, d'un bandeau chargé des gloires de vingt rois,
Le front et le cœur hauts, il supporte le poids.

Comme le bon jouteur prend garde que la rouille
N'entame son épée, et que rien ne la souille;
Dans son lustre sévère et son intégrité,
Prête au premier combat, il tient sa royauté.

Comme le sûr gardien, qui jamais ne sommeille,
Pour le sceptre et la croix au pied des monts il veille.
D'un regard échappé du fond des anciens jours,
Ombre de Chevalier, protége-le toujours!

Que ton nom soit le glaive ardent qui le défende;
Que, flottant dans son air, ton pur esprit s'épande,
Ainsi qu'un pavillon, sur son front souverain,
Et fasse autour de lui tout horizon serein!!!

Et toi qui, des vieux temps élargissant l'ornière,
Voulus, fidèle au mot de l'antique bannière,
Pour raviver encor l'éclat de son blason,
La tourner vers le jour d'un nouvel horizon;
Toi qui sais, d'une main intelligente et sûre,
En gardant la couleur dont la gloire l'azure,
Déployer par degrés ses plis au vent naissant
Du progrès que d'en haut ton noble instinct pressent;
Sage, pour qui le trône est un sommet sans ombre,
D'où ton œil, à travers notre atmosphère sombre,
Découvre, mesurant le but et le chemin,
Les champs futurs ouverts au pas du genre humain;

Qui, dans l'éclat douteux que notre ère proclame,
Mêlé de vapeur noire et de sanglante flamme,
Cueilles, pour les verser sur nos fronts plus rassis,
Du jour de la raison les vrais rayons choisis;
Qui sais l'esprit des temps et les vœux de l'époque;
Soleil ami qu'en vain nul bon germe n'invoque;
Fontaine où court puiser, soit de près, soit de loin,
Chaque urne également pour son récent besoin;
Toi qui, trop bien instruit que la plante sans souche
Périt ou tombe au vent d'orage qui la touche,
Prends ainsi du passé le tronc pour soutenir
Et nourrir le rameau frêle de l'avenir;
Sois fier de ta couronne où brille, réfléchie
Dans un lustre nouveau, la vieille Monarchie!
Les autres rois n'ont rien de plus beau sur leurs fronts:
ALBERT, ton diadème a nos cœurs pour fleurons.

Oh! si les Etrangers retournaient à nos portes,
Couvrant nos champs aimés du flot de leurs cohortes,
Effaçant notre nom, nous apportant leurs fers
Et ces maux que déjà la Patrie a soufferts,
Et, pour déguiser mieux leur joug de tyrannie,
Nous offrant à vider — pitoyable ironie! —

Au banquet fraternel, comme toujours ils font,
Leur coupe aux bords dorés, dont nous savons le fond;
Oh! si — mais que le Dieu des peuples au cœur sage
Et des princes pieux, éloigne ce présage
Du sceptre autour duquel tous nous nous rallions! —
Si l'esprit des erreurs et des rébellions,
Violant notre seuil féal qui le repousse,
Osait, le bras levé, donner une secousse
Au trône dont l'amour des peuples et les ans
Ont fait, grands constructeurs, les fondements puissants;
De tout ton peuple en toi sentant s'amasser l'âme,
Et des Preux dans ton cœur se rallumer la flamme,
Tu saurais bien alors saisir, ô Charle-Albert,
L'épée héréditaire et le royal haubert,
Parure de l'honneur, vêtement de bataille,
Auxquels sont assortis ton courage et ta taille!

Comme ont fait tes aïeux, aux solennels défis,
Des monts, dans tes périls, appelle à toi les fils;
Car leur croyance au trône est vivace et sincère
Comme l'air et le flot des sources de l'Isère:
Foi s'implantant au sein de nous tous qui t'aimons,
Comme au cœur de nos champs le socle de nos monts.

Ne crains point qu'un drapeau ramassé dans la fange
Par la main des tribuns, sous son ombre nous range.
Les fils de la montagne, ils n'obéissent pas
A l'appel d'un signal apparaissant d'en bas.

Du drapeau de nos Rois nos yeux savent la teinte,
Comme celle là-haut dont notre voûte est peinte.
Va, Prince! l'étendard élevé par ta main
Sera, pour rallier nos pas sur le chemin,
Du culte de l'Honneur la vraie allégorie,
Le seul signe, certain pour tous, de la Patrie.
Quand la nuit, la tempête et le sombre récif
Sur l'abîme du sort cerneront notre esquif,
L'indéfectible Croix dont ton bandeau s'éclaire
Sera seule, elle encor, notre étoile polaire!

Fidèle essaim, jamais nous ne déserterons
Là grande aile sous qui crûrent nos ailerons!
Comme, dans sa détresse, à l'entour de leur mère,
Des aiglons, à son cri, la troupe s'agglomère,
Nous, quand la Monarchie, au moment de l'effroi,
Du sommet de sa tour sonnera son beffroi,

Nous viendrons, nous viendrons près de la royale aire
En masse nous serrer!... La veine populaire
Aura longtemps, afin qu'il flotte libre et pur,
Du sang pour arroser le vieux drapeau d'azur!
Et, si nous succombons, — pour espoir mortuaire
Nous aurons sa Croix blanche, et ses plis pour suaire!!!



NOTES.

NOTE 1.

Le comte Aimon, père du Comte Vert, mourut à l'âge de cinquante-deux ans, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Ce prince fut admirable de philosophie chrétienne au milieu de ses plus cruelles souffrances.

NOTE 2.

L'Aisse et l'Albane, dont il est parlé en plusieurs endroits du poëme, sont deux rivières de Chambéry.

NOTE 3.

Selon plusieurs biographes, la fameuse affaire de Crécy, à laquelle

le comte Amé prit une si grande part, fut un des premiers faits d'armes et le plus important de la jeunesse de ce prince.

« Nella sanguinosa battaglia di Cressi pose il Conte Verde i rudimenti » della milizia. » (*Botero.*)

NOTE 4.

Cette tour, située sur la hauteur qui domine Crécy, bourg de l'ancien comté de Ponthieu en Picardie, existe encore aujourd'hui avec toutes les marques de sa vétusté; le nom de ***Tour d'Edouard*** lui est resté, parce que le roi d'Angleterre, Edouard III, monta au sommet pour reconnaître l'arrivée et la disposition de l'armée française, et qu'il suspendit aux créneaux l'étendard britannique. L'éminence, espèce de colline à trois plans ou escaliers de verdure, au haut de laquelle s'élève cette tour isolée, fut le lieu choisi par ce prince pour le campement de ses troupes, qu'il étagea ainsi sur trois lignes au penchant du coteau.

NOTE 5.

La Maye est une petite rivière qui coule dans la vallée de Crécy ; les Anglais, dans la nécessité où ils étaient de s'abriter de toutes parts, surent en faire un de leurs plus utiles moyens de défense.

NOTE 6.

Alliés de Philippe de Valois, les Génois, sous le commandement des généraux Charles Grimaldi et Antoine Doria, formaient, au nombre d'environ dix mille hommes, la tête de l'armée française, divisée en trois corps de bataille. Le Comte Vert de Savoie les appuyait de sa colonne. Comme les Génois étaient, ainsi que le reste de l'armée, harassés par des marches forcées, qu'ils n'avaient point encore pris de réfection de tout le jour (il était déjà une heure de l'après-midi), et que leurs armes, mouillées par une pluie continuelle, se trouvaient presque hors de ser-

vice, ils avaient reçu l'ordre de faire halte à une certaine distance de Crécy. D'après les dispositions arrêtées par le roi de France en conseil des Maréchaux, et l'expresse signification qui leur en avait été faite par les sires de Montmorency et de Saint-Venant, ils avaient à consacrer au repos, à la réparation de leurs armes et au rétablissement de leurs lignes rompues, le reste du samedi, 26 août, et ils ne devaient découvrir l'ennemi et livrer bataille que le lendemain, dimanche au matin, 27 août. Ce fait est constaté par tous les historiens. Les Génois s'arrêtèrent donc, déposèrent, pour les faire sécher, leurs arbalètes toutes trempées, et se mirent à préparer l'étape, comme il venait de leur être enjoint ainsi qu'aux autres troupes arrivant après eux. Mais, par une fatalité incompréhensible, le comte d'Alençon, frère du Roi, qui les suivait de près avec le second corps d'armée dont la conduite lui était confiée, ne tint pas compte de l'ordre souverain publié dans tout le camp. Vers trois heures de l'après-midi du 26 août, au milieu du repos général, il poussa un cri de bataille inattendu. Troublés ainsi tout à coup et nullement préparés à l'action, les Génois se refusèrent d'abord à l'exécution de l'ordre intempestif hurlé par l'insensé Alençon; puis, entraînés par l'alerte qui gagnait de proche en proche, ils se levèrent au signal qui leur fut réitéré avec invective, se jetèrent en avant, sans ensemble, comme cela devait être, et commencèrent néanmoins l'attaque avec résolution et courage : autre fait attesté par la plupart des narrateurs. Cependant, transportés d'une rage aveugle contre les Anglais, voyant, d'autre part, avec une jalouse colère, que des étrangers avaient, préférablement à eux, l'honneur de marcher les premiers à l'ennemi, les chevaliers français sous les ordres d'Alençon se ruèrent inopinément vers le front de l'armée, et traversèrent, en les écrasant sous les pieds de leurs chevaux, les lignes des malheureux Génois. Ceux-ci combattirent un moment avec l'intrépidité du désespoir; mais, dans l'impossibilité de se rallier en bon ordre de bataille, chargeant en vain avec des arbalètes détendues, qui ne portaient que faiblement, massacrés par la cavalerie d'Alençon qu'ils avaient à dos, et bientôt après, accablés de la grêle des traits lancés par les archers anglais qu'ils avaient en face, ils durent plier sous la

force majeure et lâcher pied. Ce qui contribua encore à désorganiser l'avant-garde, composée en grande partie de soldats génois, ce fut, au rapport de quelques historiens, la détonation, inusitée jusqu'alors et accompagnée d'une émission de balles de fer, que rendaient les bombardes disposées par le roi d'Angleterre parmi les lignes de ses archers. L'artillerie était alors dans sa première enfance; son principal service était d'effrayer les hommes et les chevaux ennemis, mais, la plupart du temps, elle faisait autant de mal à ceux qui s'en servaient qu'à ceux contre qui elle était dirigée. Le roi de France, Philippe-de-Valois, qui commandait l'arrière-garde, voulut un moment arrêter le mouvement désordonné de ses colonnes, mais inutilement. C'est en cet instant qu'emporté lui-même dans l'entraînement universel, et regardant les Génois comme une entrave à la marche du reste des troupes, il donna aux gendarmes français l'ordre, aussi barbare que fou, de les tailler en pièces. L'armée, dès lors, ne présenta plus qu'un horrible pêle-mêle, une cohue épouvantable. Un violent orage, accompagné de pluie, de grêle et de tonnerre, avait éclaté pendant cette marche précipitée, et n'avait pas peu concouru à accroître encore la confusion. C'est dans ce désordre que le gros de l'armée française arriva au pied de la colline de Crécy, en face des lignes anglaises, qui l'attendaient avec un courage admirablement discipliné.

Si j'ai donné quelque extension à cette note, c'est parce que, dans le nombre des historiens français qui ont narré cette mémorable journée de Crécy, véritable Waterloo de la France du moyen âge, il s'en rencontre quelques-uns dont l'intention partiale pencherait à rejeter les torts sur les Génois, et à faire peser sur eux toute la responsabilité historique de cette grande défaite, tandis qu'il est bien reconnu aujourd'hui par les écrivains de bonne foi que la précipitation insensée d'Alençon, l'indiscipline des chevaliers français et la faiblesse de tête de Philippe-de-Valois, ont, à elles seules, décidé la perte de la bataille. Les Génois se sont dévoués en généreux et fidèles alliés, et ils ont été les tristes victimes d'une erreur qui n'était pas la leur : voilà tout. M. de Châteaubriand, dont la parole fait ici autorité, est explicite

à cet égard ; il dit que *le comte d'Alençon fut cause de la perte de la bataille de Crécy.*

NOTE 7.

Si le lecteur a suivi attentivement le fil du récit, il aura compris que le désastre décrit jusqu'à présent s'est passé uniquement dans le camp français, et que ce n'est qu'à ce point-ci de la narration historique que le combat s'engage sérieusement entre les deux armées par l'irruption des chevaliers français dans les rangs ennemis.

NOTE 8.

L'armée anglaise était forte de trente à trente-cinq mille hommes ; et l'armée française, où figuraient Philippe-de-Valois, roi de France ; Jean l'Aveugle, roi de Bohême ; Charles, son fils, élu empereur, dit Roi des Romains ; le roi de Majorque, le comte de Savoie et un grand nombre de princes, de ducs et de chevaliers de haute distinction, se composait de plus de soixante-dix mille combattants. Une telle inégalité de forces, jointe à d'autres chances de succès qui se trouvaient du côté des Français, semblait assurer à ceux-ci une victoire éclatante et complète. On a vu comment tout fut compromis et perdu par l'imprudence d'Alençon et de ses chevaliers. — Consulter *Mézerai, Froissard, Mazas, Châteaubriand, Villani, Agliano, Botero.*

NOTE 9.

Le dernier engagement, soutenu par le comte de Savoie et le reste des chevaliers français, paraît avoir été le plus meurtrier et le plus acharné de tous. Le roi d'Angleterre lui-même admira les prodiges d'héroïsme désespéré qu'ils firent pour lui disputer jusqu'à la fin le gain de la bataille. L'historien anglais Robert d'Avesbury met, par erreur, le prince de Savoie au nombre des illustres personnages tués

dans le combat. L'historien Botero dit que, dans la dernière action de cette célèbre journée, le Comte Vert, accablé un moment par le nombre, faillit périr, et qu'il parvint à se dégager par une audacieuse et habile retraite.

Notre prince porta encore secours à la France dans quelques-unes des incessantes guerres que plus tard elle eut à soutenir contre les Anglais. (***Guichenon, Muller.***)

« Ardeva guerra tra Edoardo, re d'Inghilterra, e Giovanni II, re di » Francia, pel possesso di alcune provincie. Gli Inglesi avevano rac- » colto gran numero di soldatesca sulle frontiere della Piccardia, e » minacciavano la Francia della totale invasione. Accorse il principe » Amedeo VI, e, sbaragliato l'esercito inglese, fece ritorno ne' suoi » Stati. » (***Datta.***)

En 1356, il envoya, pour la bataille de Poitiers, plusieurs compagnies armées à ses frais, au roi Jean II, dont il était devenu le proche parent et l'intime allié. Mais il n'assista pas lui-même à cette sanglante affaire. (***Guichenon, Thomas Blanc, Botero, Frézet.***) Peut-être fut-il découragé par l'indisciplinable impétuosité des chevaliers français, qui, dans ce temps, faisait échouer les plans de bataille le mieux combinés, et manquer des victoires qu'on avait sous la main.

NOTE 10

On voit encore aujourd'hui sur les collines auxquelles est adossée Sion, capitale du Valais, les trois châteaux de Majorie, de Valérie et de Tourbillon, qui rappellent les temps de la féodalité.

Après la prise de ces châteaux, le Comte Vert, dans sa campagne d'Helvétie, soumit encore plusieurs places fortes, et les fit rentrer sous la juridiction de l'Evêque-prince de Sion, qu'il était venu réinstaller solennellement.

« I Valesani, avendo promesso al Conte Verde di ritornare all'ubbi- » dienza della Chiesa, furono da lui in grazia ricevuti, ed il Vescovo ri- » messo in istato. » (***Botero***).

NOTE 11.

Après l'exploit de Sion, et en commémoration de ce beau fait d'armes, Amé (il avait alors vingt ans) voulut se faire créer chevalier; il désigna, pour remplir la cérémonie de sa réception, les sires Guillaume de Grandson et Hugues de Bozessel, deux chevaliers grandement renommés, l'un pour sa bravoure, et l'autre pour sa sagesse. (Voyez *Botero*.)

A l'occasion de sa promotion chevaleresque, il donna, à Chambéry, des fêtes et des tournois magnifiques, où fut convié ce qu'il y avait alors de plus brillamment famé dans la chevalerie. De nobles jouteurs et bannerets d'Allemagne, de Lombardie, de France et des Espagnes, vinrent rompre des lances sur les bords de l'Aisse. (Chroniques de Savoie.)

» Era egli di natura sua inclinatissimo all'armi e ad ogni esercizio » marziale, alle giostre, a' tornei, a' combattimenti così a piede come a » cavallo, e vi soleva pomposissimamente comparire. » (*Botero*).

NOTE 12.

« Dieu et le Roi. » Il y a ici un hiatus; pour l'éviter, il aurait fallu, ou rendre la formule en d'autres termes, ou la briser à l'aide d'un enjambement un peu trop violent; mais, dans l'un et l'autre cas, c'eût été l'affaiblir, la dénaturer presque. Malgré le heurtement de syllabes qui en résulte, j'ai cru devoir (les poëtes actuels se permettent, du reste, l'hiatus dans des cas moins exceptionnels et moins exigeants que celui-ci) conserver telle quelle et énoncer d'un seul trait notre ancienne formule sacramentelle; c'était ici de rigueur.

NOTE 13.

Yolande de Montferrat, mère du Comte Vert, était fille de Théodore, marquis de Monferrat et second fils d'Andronic Paléologue, empereur

d'Orient. Les biographes représentent cette princesse comme un angélique modèle de tendresse maternelle, de mansuétude domestique, et de charité envers les pauvres et les malheureux. Elle eut quatre enfants : deux morts au berceau, Amédée le Vert, et Blanche, mariée à Galéas Visconti, seigneur de Milan. Elle mourut avant le comte Aimon.

NOTE 14.

Les historiens s'accordent à dire que le génie des combats et de toutes les grandes choses se développa en lui avec une prodigieuse précocité.

Pendant la première jeunesse du Comte Vert, le Piémont se trouvait en proie à des guerres sanglantes et continuelles. Jeanne d'Anjou, reine de Naples, mal affermie sur son trône, était hors d'état de mettre à couvert ses possessions en Piémont; celles-ci avaient été envahies par le marquis de Montferrat et Luchino Visconti de Milan, qui se les disputaient à main armée. Le comte de Piémont, Jacques, prince d'Achaïe et de Morée, qui résidait à Turin, se sentant trop faible pour repousser ces deux dévastateurs rivaux, appela à son secours le Comte Vert, son cousin; celui-ci, bien jeune encore, leva aussitôt des troupes et franchit rapidement les Alpes en compagnie de ses deux tuteurs le baron de Vaud et le comte de Genève. Il défit en plusieurs rencontres le marquis de Montferrat et Visconti, les expulsa du Piémont, et prit les villes de Chieri, de Savigliano, de Cherasco, de Mondovi, de Coni, etc. Avant de repasser les monts, il partagea généreusement le fruit de ses conquêtes subalpines avec le prince d'Achaïe, qui se trouva ainsi plus largement et plus solidement assis dans sa seigneurie de Piémont. (Voir les chroniques de Savoie.)

NOTE 15.

Humbert II, le dernier des Dauphins de Vienne, avait fait au roi de France la donation du Dauphiné, sur lequel la Maison souveraine de Savoie nourrissait des prétentions bien fondées. De là une hostilité entre

Jean II, roi de France, et le Comte Vert. Celui-ci battit complétement l'armée française aux Abrets, près de Dolomieux; dans cette journée, les chevaliers de France, les gentilshommes dauphinois et les hommes d'armes genevois, qui s'étaient ligués avec eux contre le comte Amé, furent tous, sans qu'il pût s'en échapper un seul, tués ou faits prisonniers. Le prince de Savoie marcha une seconde fois contre les Dauphinois, les mit en déroute près de la Tour-du-Pin, et rasa le château des Dauphins.

Exaspéré de ce double échec, le Dauphin de France envoya un cartel au Comte Vert. La rencontre devait avoir lieu sur la ligne frontière. Le prince de Savoie se rendit à Chapareillan, au jour fixé; mais le Dauphin n'y parut pas, et bien lui en prit. (Voir les chroniqueurs de France et de Savoie, et notamment l'historien suisse ***Muller***.)

On sait que plus tard (1355) un traité conclu à Paris mit fin à ce long et sanglant démêlé, au moyen de plusieurs cessions faites par le Dauphin au comte Amédée : arrangement scellé ensuite par l'union du comte avec la cousine du roi Jean, Bonne de Bourbon, première princesse du sang royal de France qui jusqu'alors fût entrée dans la famille de Savoie.

NOTE 16.

L'Arc est une rivière de la Maurienne qui coule au pied du Mont-Cenis; ce nom lui vient probablement de la ligne en demi-cercle qu'elle décrit dans son parcours.

NOTE 17.

Le prince Jacques d'Achaïe, seigneur de Piémont, s'estimant fort de l'appui de l'empereur Charles IV, dont il avait obtenu plusieurs priviléges et concessions, avait formé le projet de s'affranchir de toute dépendance envers la Maison de Savoie, qui gardait un droit de suzeraineté sur le Piémont. Non content de se porter indûment à des actes

d'autorité suprême dans le cercle de son apanage, il pressurait, par des taxes onéreuses et par toute sorte de violences, les villes qui appartenaient directement au prince Amédée, et dont ce dernier lui avait confié sous condition le gouvernement temporaire. Les plaintes des peuples opprimés arrivèrent bientôt au Comte Vert des différents points du Piémont. Immédiatement Amé dépêcha de Chambéry à Turin plusieurs commissaires chargés d'enquêter sur les lieux, et d'adresser des remontrances au prince feudataire prévaricateur. Oublieux de ce qu'il devait à la Maison de Savoie, dont il tenait son trône et le récent accroissement de sa puissance, Jacques d'Achaïe s'irrita de l'admonition, et, dans l'aveuglement de sa colère orgueilleuse, alla jusqu'à méconnaître le droit des gens. Sans autre formalité, il fit saisir, jeter au cachot et décapiter les gentilshommes délégués par le comte Amé. Après quoi, se croyant abrité contre toute agression par le boulevard des Alpes, il leva ouvertement l'étendard de l'indépendance. L'urgente nécessité de redresser tant de torts détermina le Comte Vert à entreprendre, par un temps orageux, cette expédition transalpine, dont le résultat fut, après un rude assaut, la soumission de Turin et la prise du prince d'Achaïe. (Rédigé d'après les chroniques de Savoie.)

NOTE 18.

Selon les lois de la guerre et les coutumes d'alors, tout autre vainqueur eût infailliblement fait mettre à mort un vassal ennemi qui avait, jusqu'au bout et par les moyens extrêmes, persisté dans sa rébellion. Amé fut héroïquement généreux envers le vaincu ; il voulut seulement, pour donner un exemple aux vassaux insoumis, et à la justice publique une satisfaction, que le prince d'Achaïe fût jugé par un conseil de seigneurs et hauts barons. Ce comité justicier le déclara d'abord déchu de tous ses titres et apanages, et le condamna à subir tel sort qu'il plairait au vainqueur de lui réserver au delà des monts. Pour allier la miséricorde avec les exigences d'une sage politique, le comte Amé l'éloigna provisoirement du Piémont, où il s'était aliéné l'esprit des populations, et

lui donna pendant quelque temps plusieurs seigneuries en decà des Alpes à gouverner; puis, lorsqu'il le crut entièrement venu à résipiscence, et mûri dans l'art de régner, il lui restitua toutes les provinces subalpines, le reconduisit lui-même à Turin, et le réintégra irrévocablement dans sa principauté. (Rédigé d'après les chroniques de Savoie.)

NOTE 19.

Amédée le Vert fut maintes fois appelé comme médiateur dans les démêlés politiques et dans les luttes à main armée qui eurent lieu de son temps en Italie, en France et en Allemagne. Le détail de ces glorieux arbitrages dépasserait les bornes d'une simple notice. Quelques mots seulement sur son intervention conciliatrice dans le célèbre différend entre Venise et Gênes, narré dans le poëme. Pour se faire une juste idée de l'importance et de la difficulté de cette pacification, il convient de se rappeler qu'à cette époque les républiques de Gênes et de Venise, encore dans toute leur prospérité, possédaient la suprématie des mers, et que, touchant le monopole du commerce maritime, elles étaient, à peu de chose près, ce que sont aujourd'hui, sous ce rapport, l'Angleterre et la France : de part et d'autre, ressemblance exacte dans la réciproque attitude d'antagonisme. Venise et Gênes visaient, chacune de son côté, à l'empire absolu des eaux, et l'ardente aspiration de chacune, à l'exclusion de l'autre, après ce monopole maritime, devenait pour ces deux républiques une perpétuelle source de rixes, de luttes et de collisions sanglantes. Leurs haines jalouses, leurs rivales colères, n'avaient, on le peut dire historiquement, pas plus de repos que les flots de l'Océan sans cesse agité qu'elles se disputaient. Vers 1380, un débat s'était élevé entre elles concernant l'île de Ténédos dans l'Archipel, à la possession de laquelle toutes les deux prétendaient concurremment : débat qui, au demeurant, n'était qu'un prétexte pour s'entre-détruire. Plusieurs Puissances de l'Europe, telles que l'Autriche, la Hongrie, l'Etat de Chypre et la Grèce, avaient pris parti dans la querelle, et, comme il arrive toujours en semblable occurrence, ne voyaient pas, sans une

satisfaction secrète et sans un arrière-dessein, l'affaiblissement et la ruine qui devaient résulter de là pour les deux puissances maritimes. Au différend touchant Ténédos se joignait une inextricable complication de droits et de griefs mutuels ; il s'agissait, pour les Vénitiens, de navires et de prisonniers à rendre, de ports et comptoirs à restituer, de forteresses à démolir, de limites à donner à leur navigation dans le Levant, etc., et, pour les Génois, aussi de redditions à faire, d'indemnités à payer, etc. Les parties n'ayant pu s'entendre, une rencontre terrible et définitive était imminente ; on en venait déjà aux mains. C'est en cet état de choses que la médiation du Comte Vert fut réclamée. Il ordonna d'abord la cessation des hostilités. Des deux côtés, les droits et les griefs lui furent exposés. Après avoir tout éclairci, pesé et apprécié avec cette raison lumineuse, cette profondeur de jugement et ce suprême esprit d'équité qui lui donnaient tant de crédit auprès des Cours d'Europe, il porta sa décision. Toutes les parties contendantes en furent satisfaites et s'y tinrent. De là s'ensuivit une réconciliation entre Gênes et Venise. (Consulter ***Paradin***, ***Guichenon***, ***Thomas Blanc***, l'historien suisse ***Muller***, et les historiens et antiquaires italiens, ***Muratori*** principalement.)

NOTE 20.

L'empire d'Orient penchait vers une ruine prochaine. Les Musulmans, sous la conduite du sultan Amurat Ier, faisaient de jour en jour de nouveaux progrès ; déjà ils s'étaient rendus maîtres d'Andrinople. Le cœur de l'empire allait être envahi. Pour surcroît de maux, Constantinople avait en ce moment à déplorer l'absence de son empereur, Jean Paléologue, que le Crâle (roi) de Bulgarie, Stratimir II, retenait prisonnier, au mépris de la foi jurée. Pendant cette captivité, l'Ottoman et le Bulgare, coalisés ensemble, s'avançaient à grandes journées, chacun de son côté, vers la Capitale de l'empire sans défense, soumettant et saccageant toutes les villes grecques qu'ils rencontraient sur leur passage. (Voir ***Paradin***, ***Guichenon***, ***Botero***, ***Van-der-Burch***.)

NOTE 21.

Dans le pressant danger, et sur les instantes prières des Grecs, le pape Urbin V, siégeant alors à Avignon, avait, dès l'an 1363, proclamé une nouvelle croisade. Parmi les princes de la chrétienté les plus vivement sollicités par le Pontife, peu répondirent à l'appel, et les quelques-uns qui s'étaient dès le principe inscrits pour l'expédition, firent encore défaut au moment d'agir. Amédée le Vert fut le seul de tous à tenir sa promesse et à s'armer de la Croix. (Voir *Rinaldi* et les mêmes chroniqueurs que ci-dessus.)

NOTE 22.

Souvenir de l'exploit d'Amédée V, aïeul du Comte Vert. Cinquante ans auparavant, ce prince (Amédée V), une des plus belles gloires dont notre Savoie s'honore, et que Mézerai appelle héros à juste titre, avait déjà enrichi nos fastes historiques d'un brillant fait d'armes oriental. En 1315, il défit les Sarrasins et les Turcs qui assiégeaient dans Rhodes les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (plus tard Ordre de Malte). Avec des forces navales assez restreintes, et composées de Savoisiens, de Français et d'Italiens, il remporta sur la flotte ottomane une victoire si décisive, que le capitan-pacha fut tué, la galère amirale saisie, et toute la flotte ennemie brûlée ou coulée bas. (Consulter l'historien anglais *Valsing* et l'écrivain français *Coyer*, dans ses *Lettres sur l'Italie.* Voir encore la notice de Grillet et l'article de Frézet en réfutation de Vertot, et tous les annalistes de Savoie.)

On sait aussi l'expédition d'Amédée III, surnommé le Croisé, mort à Nicosie, dans l'île de Chypre, à son retour d'Orient, vers l'an 1149.

NOTE 23.

Les forces du prince de Savoie, formées de divers éléments, se divi-

saient en quatre corps d'armée, deux desquels étaient en majeure partie composés de seigneurs et de barons, qui lui avaient fourni chacun un contingent déterminé de *lances*, les uns comme vassaux, les autres comme alliés; on y remarquait le Comte de Genève, le Baron de Vaud, les Comtes de Châlons, celui de Clermont, puis Jean de Vienne, seigneur de Bonencontre, qui devint ensuite amiral de France; Guillaume de Grandson, seigneur de Sainte-Croix, ce fidèle Achate du Comte Vert dans toutes ses entreprises, etc., etc. Bon nombre de gentilshommes et de chevaliers d'Italie, de France et d'Helvétie s'empressèrent aussi de se ranger sous sa bannière. (Voyez les chroniques de Savoie.)

NOTE 24.

Venise fut le lieu du rendez-vous général où se réunirent les troupes de différentes armes qui devaient coopérer à l'expédition d'Orient. Amé fréta, pour le transport de son armée, des galères génoises, vénitiennes et marseillaises, et mit à la voile vers la mi-juin de 1366, accompagné des vœux et des acclamations du peuple. La flotte côtoya la Dalmatie, la Morée, Négrepont, et cingla droit vers les côtes de Thrace (Romanie ou Romélie). (*Paradin, Guichenon, Van-der-Burch, Botero.*)

NOTE 25.

Amdi, le soudan vert : Amédée, le prince vert.

NOTE 26.

Le Comte de Savoie, à la tête des Croisés, avait pris terre, dès le 20 août 1366, au port de Gallipoli, ville dont la forteresse importante défendait le canal des Dardanelles. Maîtres déjà de Gallipoli, qui leur servait de pied-à-terre en Europe, les Musulmans s'étaient opposés de toutes leurs forces au débarquement du prince. C'est sur ce littoral qu'il livra sa première bataille. (Voir la description de ce combat donnée par

Paradin.) Après cette action, dont le résultat fut la destruction de l'armée ottomane et la retraite du sultan Amurat Ier, Amé assiégea et emporta d'assaut la forteresse et la ville de Gallipoli, dont les Barbares avaient fait une espèce d'entrepôt du copieux butin par eux recueilli dans leur invasion de la Grèce. Toute la garnison turque fut passée au fil de l'épée, et les riches dépouilles, acquises au vainqueur. (***Paradin, Guichenon, Botero, Pietro Datta***, etc. Voir encore ***Muller*** et l'historien français du Bas-Empire, ***Lebeau.***) Le prince de Savoie fit voile ensuite pour Constantinople, où, après une tempête essuyée dans la mer de Marmara, il aborda, accueilli en triomphe par les Grecs, vers les premiers jours de septembre de 1366.

NOTE 27.

La captivité de l'empereur Jean Paléologue a été mentionnée par anticipation au commencement du Chant de l'Orient et dans la note 21 qui y a rapport. L'examen comparatif des différentes dates conduit à établir historiquement qu'Amé ignorait le fait de cette détention, à son départ et pendant son voyage pour l'expédition du Levant, d'abord entreprise uniquement contre les Turcs et les Sarrasins, et qu'il n'apprit qu'à son arrivée à Constantinople la nouvelle de cette captivité qui eut lieu entre juillet et août de 1366: fait rapporté comme suit par les historiens: — Pressé de toutes parts par les incursions des Musulmans, l'empereur était allé en Hongrie demander du secours au roi Louis Ier, lequel devait, en effet, opérer par terre, tandis que le prince de Savoie agirait par mer. Pour se rendre à Bude auprès du roi de Hongrie, Paléologue traversa sans défiance le territoire bulgare ainsi qu'il en avait obtenu l'autorisation du Crâle (roi) de Bulgarie, Stratimir II, avec lequel il était en paix dans ce moment. Mais, à son passage à Widdin, sur la rive droite du Danube, le Crâle déloyal le fit arrêter et le constitua prisonnier contre la foi des traités. — Dès qu'il eut connaissance de cette détention, le Comte Vert appareilla de nouveau, passa en toute célérité, avec sa flotte restaurée et renforcée, du Bosphore de Thrace dans la mer Noire, et, gouver-

nant au nord, longea les côtes orientales de la Romélie et de la Bulgarie. Dans ce trajet, il assaillit et prit successivement les diverses villes de la lisière maritime, telles que Sisopolis, Mésembrie, Lassille, Lémona, et se présenta, le 25 octobre 1366, devant Varna, Capitale de la Bulgarie. Il poussa le siége de cette ville avec une telle activité, qu'au bout de quelques jours le Crâle Stratimir, serré de près, demanda à capituler. Amédée, irrité de la perfidie du Bulgare, et sourd à toutes ses propositions et offres corruptrices, ne consentit à la levée du siége que sous la double condition expresse de la mise en liberté de l'empereur et de l'évacuation des villes grecques occupées : ce qui fut exécuté. (***Paradin, Guichenon, Van-der-Burch, Muller, Botero, Lodovico della Chiesa, Thomas Blanc, Pietro Dalla.***)

« L'esercito bulgaro era stato debellato dal Conte Verde, e lo stendardo » di Savoia sventolava sopra molte fortezze del regno della Bulgaria. » (***Dalla***).

NOTE 28.

Après l'avoir arraché des mains du roi de Bulgarie, le Comte de Savoie ramena lui-même l'empereur à Constantinople et y reçut, en avril 1367, au milieu d'une ovation solennelle, le titre de SAUVEUR DU PRINCE ET DE L'EMPIRE. (***Guichenon, Thomas Blanc, Frézet, Pietro Dalla, Bertoletti***).

« Appena si potrebbero con la penna esprimere le feste fatte da' Greci » per la liberazione dell' Imperatore, le benedizioni e le lodi date da loro » al Conte Verde, le grazie resegli dall' Imperatore, l'apparato col quale » fù ricevuto in Costantinopoli, ed il concorso della moltitudine a vederlo. » (***Botero.***)

NOTE 29.

Le prince recueillit en pieux chevalier, avec la plus religieuse sollicitude, les restes de ses compagnons d'armes tombés sous le fer des Bar-

bares, et suivit lui-même le convoi funèbre jusqu'au lieu de repos destiné à leurs cendres.

« Giunto che fù a Costantinopoli il Conte di Savoia, le prime sue » sollecitudini furono di dare sepoltura alle persone della sua armata, » le quali od avevano ritrovato onorevole morte nei combattimenti, » oppure erano passate ad altra vita per cagione di malattia. Fece » Amedeo pregar, nella chiesa di Pera, eterno riposo alle loro anime. » (*Datta.*)

La campagne de Bulgarie achevée, le Comte Vert reprit, dès le printemps de 1367, ses opérations en Romanie contre les Turcs et les Sarrasins, les battit deux fois, leur enleva d'assaut les forteresses de Caloveyre (ou Caloïers) et d'Eucacossie, ainsi que plusieurs autres positions, et les refoula aussi loin qu'il put du cœur de l'empire, qu'ils menaçaient. L'année expéditionnaire touchant alors à son terme, il prit mer, pour son retour, au port de Constantinople, le 4 juin 1367, et vint jeter l'ancre dans les eaux de Venise sur la fin de juillet suivant. Les fêtes et les couronnes de lauriers marquèrent son passage à travers l'Italie.

(Consulter, pour la double expédition du Comte Vert en Grèce et en Bulgarie, les documents authentiques et irréfragables édités par M. Pierre Datta dans son ouvrage intitulé : *Spedizione in Oriente di Amedeo VI, Conte di Savoia.* Turin, 1826.)

NOTE 30.

Emmanuel-Philibert, Duc de Savoie, un des plus habiles capitaines de son époque, avait appris l'art de la guerre sous l'empereur Charles-Quint, qui le créa chevalier de la Toison d'or. De bonne heure, il déploya une brillante valeur à la bataille de Mulberg, à la prise d'Hesdin, et dans plusieurs autres importantes affaires. Nommé généralissime de l'armée impériale par Philippe II, successeur de Charles V, il entra en Picardie à la tête de soixante mille hommes, et, par ses savantes manœuvres, gagna sur les Français, en 1557, la bataille de Saint-Quentin, où il fit prisonnier le fameux Connétable de France, Anne de Montmo-

rency. A l'issue de cette action, le Duc Emmanuel-Philibert, qui ne savait pas moins utiliser une victoire que la remporter, avait, au rapport de quelques historiens, ouvert l'avis de marcher immédiatement sur Paris, dont le succès de Saint-Quentin frayait le chemin aux Impériaux. Les hésitations de Philippe II et du prince de Brunswick empêchèrent la mise en exécution de ce projet et gâtèrent tout. Ceux qui fréquentent l'histoire savent que le Duc Philibert eut une voix prépondérante au congrès de Câteau-Cambrésis tenu en 1559, et que les conditions du traité de paix qui s'ensuivit entre la France et l'Espagne furent stipulées principalement sous sa dictée. Grand soldat, profond politique et intelligent administrateur, il eut le double talent de se gagner un royaume et de s'organiser un Etat. On peut justement l'appeler le restaurateur de la fortune, un moment ruinée, de la Maison souveraine de Savoie. Il eut pour femme Marguerite de Valois, fille de François Ier. Le nom d'***Emmanuel-Philibert*** est une des plus rayonnantes décorations historiques de notre patrie. (Voyez l'histoire de Savoie et celle de France.)

NOTE 31.

Charles de Duras, arrière-petit-fils du roi de Naples, et Louis d'Anjou (frère du roi de France Charles V), que Jeanne, reine de Naples, avait définitivement adopté pour son héritier, se faisaient, comme compétiteurs, une guerre implacable pour la succession au trône napolitain. Ayant embrassé le parti du prince français Louis d'Anjou, le Comte Vert pénétra avec une armée au fond de l'Italie, dans l'automne de 1382. De concert avec son allié, il s'empara, dès l'ouverture de la campagne, des principales places de l'Abruzze, et entra ensuite dans la Pouille, dont, après plusieurs batailles rapidement gagnées, les plus considérables positions tombèrent en son pouvoir. Aussi, dès le commencement de 1383, la cause du prétendant ennemi Charles de Duras semblait à peu près perdue. (Résumé de ***Paradin, Guichenon, Botero***, etc., et de l'historien de l'Italie occidentale, ***Denina***.)

NOTE 32.

Arrivé sur la terre de Bari, le prince Amé fut arrêté tout court, au milieu de ses opérations militaires, par une mortelle épidémie (fièvre typhoïde) qui s'était déclarée dans diverses provinces du royaume de Naples, et qui vint exercer d'affreux ravages dans son camp. En ce moment critique, ses Maréchaux et ses chevaliers le supplièrent d'épargner sa vie et de se retirer du théâtre de la peste. Aux instantes sollicitations dont on le pressait de toutes parts, il répondit avec un calme inflexible : « Dieu me veut ici; je reste avec mes soldats pour leur être en aide et partager leur sort. » — Véritable père de l'armée, il assista ses compagnons d'armes jusqu'à ce que, épuisé de fatigue et atteint à son tour du mal terrible qui consumait ses troupes, il dut enfin se coucher pour mourir. — Il succomba à Santo-Stefano (Saint-Etienne), dans le district de Bitonte, terre de Bari dans la Pouille. — Sous l'influence du préjugé universellement accrédité dans l'opinion du vulgaire de tous les temps, à l'époque des maladies pestilentielles, quelques écrivains ingénument crédules ont attribué à un poison répandu dans les eaux par des mains ennemies la mortalité qui régna alors dans la Pouille et affligea spécialement l'armée d'Amédée et celle de son allié Louis d'Anjou. De là ils ont gratuitement avancé que le Comte Vert périt pour avoir bu à une source empoisonnée, dans les environs du château de Saint-Etienne : opinion démentie par tous les auteurs éclairés.

La mort du Comte Vert fut, au sentiment des historiens, un sacrifice spontané, une réelle immolation.

Les traditions de l'héroïsme domestique, du dévoûment princier en tout genre pour la cause populaire, aux heures calamiteuses, ne se sont point encore, il paraît, altérées jusqu'ici dans le cœur de la dynastie de Savoie. — On se rappelle le bel acte de philanthropie nationale de notre auguste Souverain Charles-Albert, à l'époque de l'invasion du choléra dans les Etats sardes. Ployées sous le poids du fléau épidémique, les villes de Gênes et d'Alexandrie étaient dans une muette consternation.

Sans hésiter, Sa Majesté quitta sa résidence de Turin et accourut vers les cités affligées. Là, dans le foyer même de la pestilence, sa présence secourable fit face à toutes les nécessités du moment critique, se prodigant avec une générosité royale sur les points où le mal sévissait avec le plus d'intensité. Gênes et Alexandrie n'ont point oublié combien cette magnanime visite releva leur moral abattu, et contribua à les délivrer d'un fléau contre lequel la sécurité d'âme est le meilleur préservatif.

NOTE 33.

Le rêve qu'on vient de lire n'est point, comme on le pourrait croire, une pure fantaisie. La donnée foncière en est tout à fait historique. L'imagination n'a de part ici que dans la forme. Suivant *Botero* et plusieurs autres historiographes, le prince Amé devait, la campagne de Naples terminée, partir aussitôt pour le Levant. Les préparatifs de cette nouvelle expédition orientale étaient déjà tellement avancés, qu'il n'avait plus même à retourner dans ses Etats. Le seul regret qu'il témoigna en mourant, ce fut que Dieu ne l'eût pas laissé vivre assez de temps pour aller une seconde fois combattre, sous l'étendard de la Croix, en Grèce et en Terre-Sainte. C'était là qu'il aurait voulu mourir.

NOTE 34.

Date exacte de la mort du prince, d'après le tableau généalogique dressé par M. le chevalier Louis Cibrario. — Le Comte Vert n'était âgé que de cinquante ans. Sa mort fut une affliction pour l'Italie, un deuil pour la chevalerie, et une perte regrettable pour toute la chrétienté. On transporta son corps de Naples en Savoie avec un solennel appareil, et on lui fit de royales obsèques. Des ambassadeurs envoyés par la plupart des princes et des villes libres de l'Europe, assistèrent aux funérailles du grand homme. (Voir les historiens d'Italie et de Savoie.)

NOTE 35.

Vers 1363, l'empereur Charles IV, se rendant à Avignon, traversa les terres de Savoie, après en avoir toutefois demandé l'autorisation, et passa à Chambéry pour faire une visite au Comte Amé, qui l'accueillit avec magnificence. Or, dans ce voyage, les princes et seigneurs feudataires des pays circonvoisins se portèrent, pour fêter sa venue, tous en grand apparat au-devant du César d'Occident, et, en signe d'obséquieux vasselage, selon la coutume d'alors, ils lacérèrent leurs bannières, jetant les lambeaux des pennons au vent sur la route où s'avançait le char impérial. La bannière du Comte Vert étant demeurée immobile et intacte au milieu de cette manifestation générale, les officiers de Charles IV se disposaient à la mettre en pièces à son tour. Mais Amé défendit qu'on y touchât, et dit fièrement que sa bannière n'avait reçu jusqu'alors aucune injure ni humiliation, et que jamais, Dieu aidant, il ne souffrirait que qui que ce fût y portât la moindre atteinte. (Annoté d'après *Paradin.*)

NOTE 36.

En 1362, d'autres disent 1355, Amédée VI le Vert institua l'Ordre équestre dit du Collier, et fixa à quinze le nombre des chevaliers qui le composaient. Il en fut lui-même le chef ou grand-maître. Cette institution chevaleresque prit son nom du signe d'honneur dont ses membres furent décorés, lequel est, en effet, un collier formé d'une série de nœuds, espèce de lacs d'amour, symbole, selon *Botero,* de l'indissoluble affection qui doit unir entre eux les chevaliers de l'Ordre. Les statuts originaires du Comte Vert se sont perdus. — Plus tard, en 1434, Amédée VIII introduisit dans le collier l'image de l'Annonciation de la Vierge ; d'où le nom d'*Ordre de l'Annonciade* que cette corporation, toujours hautement considérée dans les Etats sardo-savoisiens, a conservé jusqu'à nos jours. — Postérieurement encore, le duc Charles III inséra dans le Collier les quinze roses rouges et blanches, en commémoraison des quinze

mystères rosariens de la Vierge. — La Chartreuse de l'Ordre, primitivement fondée par Amé VI le Vert à Pierre-Châtel sur le Rhône, près de Belley, transférée ensuite à Montmélian dans l'église de St-Dominique, puis à l'ermitage des Camaldules près de Turin, est actuellement établie à Collegno dans les environs de la même ville. C'est dans cette chapelle que les chevaliers de l'Annonciade tiennent leurs réunions capitulaires et sont inhumés. — Les quatre lettres FERT entremêlées aux nœuds, que le collier porte pour devise, ont singulièrement fatigué la curiosité investigatrice des philologues. Après toutes les élucidations données sur cette devise, considérée tantôt comme ne formant qu'un seul mot *Fert*, tantôt comme présentant quatre initiales F. E. R. T., l'énigme reste encore inexpliquée. L'interprétation *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit*, dont on s'est longtemps contenté, n'est aucunement admissible, puisqu'il est constant que la devise précitée existe dans les médailles de Savoie frappées bien antérieurement au fait de la délivrance de Rhodes par Amédée V. — Oiseux de revenir sur les nombreuses suppositions émises à ce sujet; produisons seulement l'explication récemment fournie par un noble et savant archéologue-généalogiste français, M. le prince de Pons, marquis de la Chataigneraye; voici ses paroles : « La substance » de notre conjecture est que saint Maurice, martyrisé, comme on sait, » avec tous ses légionnaires aux environs du lac Léman (826), ayant » obtenu plus tard une sorte de culte public, surtout dans les contrées » alpines, les mots inscrits sur sa bannière furent alors : Fides Eterno » Regno Tollit, et que tel est le principe du F. E. R. T., leur abrégé en » style numismatique. On peut remarquer à l'appui, que les Comtes de » Savoie avaient pour cri *saint Maurice*, qu'ils recevaient l'investiture » par l'anneau de ce martyr, et, comme chose concordante, durent » adopter sa légende. » (*Miscellanées*, nº 2, Paris, 1843.) L'explication Fides Eterno Regno Tollit (la foi élève au royaume éternel) sourirait, à notre sens, d'autant plus qu'à l'époque de la création de l'Ordre par le Comte Vert, l'appendice rond du collier, qui descend sur la poitrine des chevaliers, était une médaille illustrée de l'effigie de saint Maurice, effigie à laquelle Amédée VIII, élevé à la papauté, substitua celle de l'Annon-

ciation de la Vierge, modifiant par là le caractère de l'Ordre, lequel, de militaire qu'il était à son origine, devint civil et religieux. Or, n'est-il pas naturel que le Comte Vert, instituant cet Ordre chevaleresque sous l'invocation de saint Maurice, patron de la Savoie, en ait orné le signe distinctif, tout à la fois, de l'effigie et de la devise du soldat-martyr thébain ? Il ne s'agit plus que de vérifier si la devise de saint Maurice ou plutôt la légende des bannières primitivement mises sous ses auspices, est bien exactement celle qu'allègue le philologue cité : Fides Eterno Regno Tollit. M'est avis, à moi, que, si ce point était établi, comme il peut l'être aisément au moyen de quelques recherches, le problème du FERT aurait alors obtenu sa solution.

NOTE 37.

Réunir l'Eglise grecque à l'Eglise latine, mettre un terme à un schisme désolant, aussi nuisible aux intérêts de l'empire d'Orient que préjudiciable à la Chrétienté universelle, tel fut le but constant des pensées et des vues du prince Amé. En mainte occasion il travailla de tout son pouvoir au rétablissement de l'unité catholique. On peut regarder chez lui le puissant désir de la réconciliation des deux métropoles chrétiennes comme une des causes déterminantes de son expédition orientale ci-dessus exposée. Aussi, en retour des travaux entrepris pour le salut de la Grèce et la délivrance de l'empereur, avait-il d'abord exigé formellement de ce dernier qu'il fît sa soumission auprès du Saint-Siége. Sur la sommation expresse du Comte Vert, Jean Paléologue se décida donc, malgré ses répugnances, à envoyer au pontife latin une ambassade présidée par le patriarche de Constantinople, laquelle avait mission de faire de sa part un acte d'obéissance préliminaire et de confirmer au pape la promesse de sa prochaine abjuration en personne. Cette députation fut présentée à Urbin V, à Viterbe, par le comte Amé lui-même, à son retour d'Orient. Pour remplir l'engagement qu'il avait contracté envers le prince de Savoie, engagement que celui-ci lui rappela plus tard avec une énergique insistance, l'empereur de Constantinople se rendit, en

1369, à Rome, où il accomplit sa solennelle profession de foi catholique entre les mains du souverain Pontife. (Consultez ***Rinaldi, Fleury*** et le Continuateur de ***l'Histoire du Bas-Empire.*** Voyez tous les historiens de la Maison de Savoie.)

Le Comte Amé ne resta jamais étranger ni indifférent à rien de ce qui intéressait le Catholicisme. Il prit une part active, belligérante d'abord, puis conciliante, dans les grands démêlés auxquels, en ce temps-là, donna naissance la double intronisation pontificale d'Urbin VI et de Clément VII. — Il porta, à diverses reprises, ses armes en Italie pour la cause papale, notamment contre les seigneurs de Milan, qui menaçaient sans relâche d'envahir les terres du saint patrimoine. Il suffit ici de citer les noms des siéges soutenus et des batailles par lui livrées à Côme, à Brescia, à Bologne, à Pise. Les différents papes lui déférèrent successivement le titre de ***Protecteur du Saint-Siége.*** (Voir l'histoire de Savoie et celle d'Italie.)

« Non vi era impresa, per tutta la Cristianità, nè di pace nè di guerra, » della quale egli non fosse capo, od in cui non avesse, col consiglio o » con l'autorità, parte grandissima. » (***Botero.***)



TABLE.



FIN DE LA TABLE.